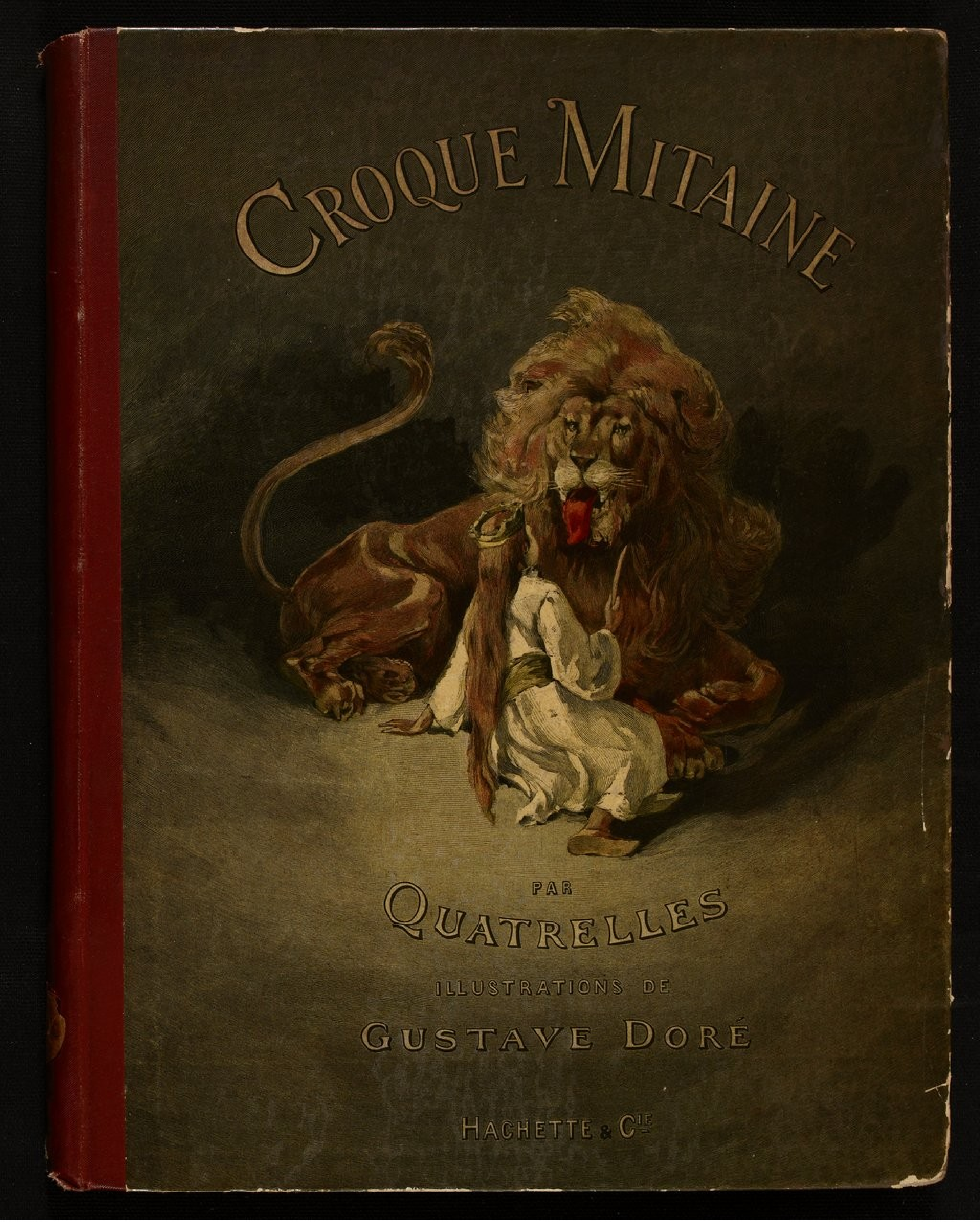
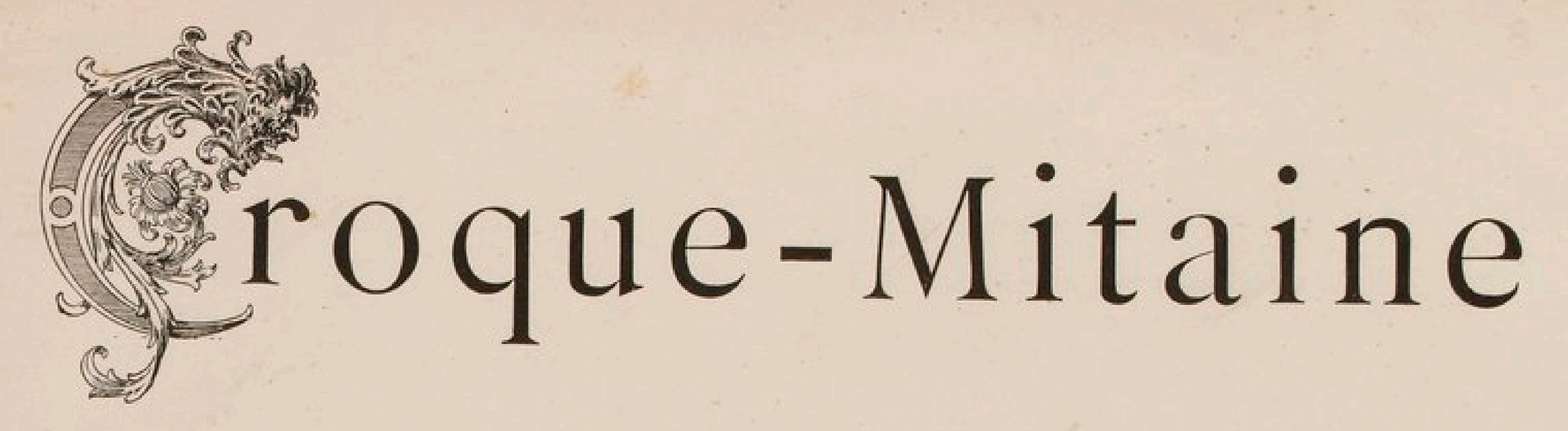
Croque-mitaine : légende héroïque... dans laquelle il est prouvé que "les actes sont des mâles, les paroles des femelles [...]


CROQUE MITAINE
PAR
QUATRELLES
ILLUSTRATIONS DE
GUSTAVE DORÉ
HACHETTE & Cie


MICHEL
ANGELO
DONATELO
RAPHAËL
DVRER
HOLBEIN
STÆDT- ISCHE
KVNST- SAMLVNG

Croque-Mitaine



Croque-Mitaine

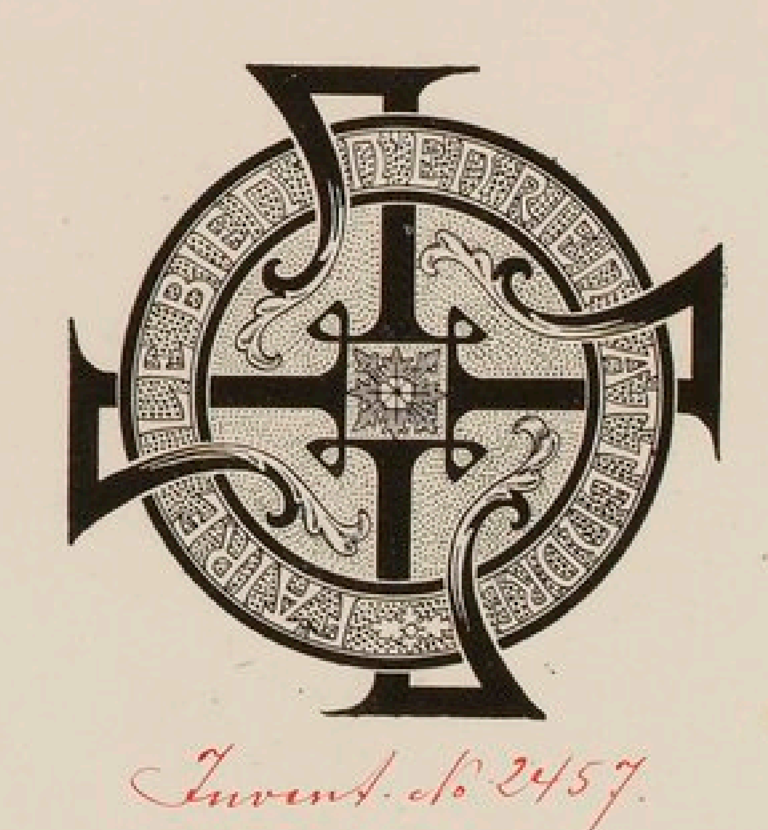
LÉGENDE HÉROÏQUE CONTÉE PAR

Quatrelles

Illustrée par

GUSTAVE DORÉ

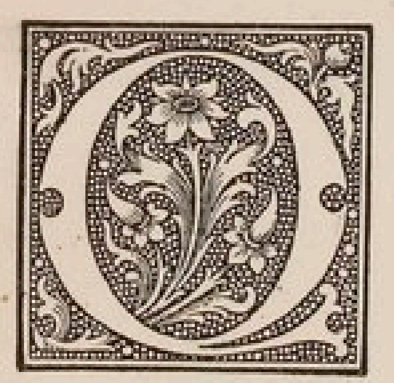
Dans laquelle il est prouvé que " Les Actes sont des mâles, les Paroles des femelles et que la peur n'a d'autres armes que celles qu'on lui abandonne ".



Paris — Librairie Hachette et Cie — 1892



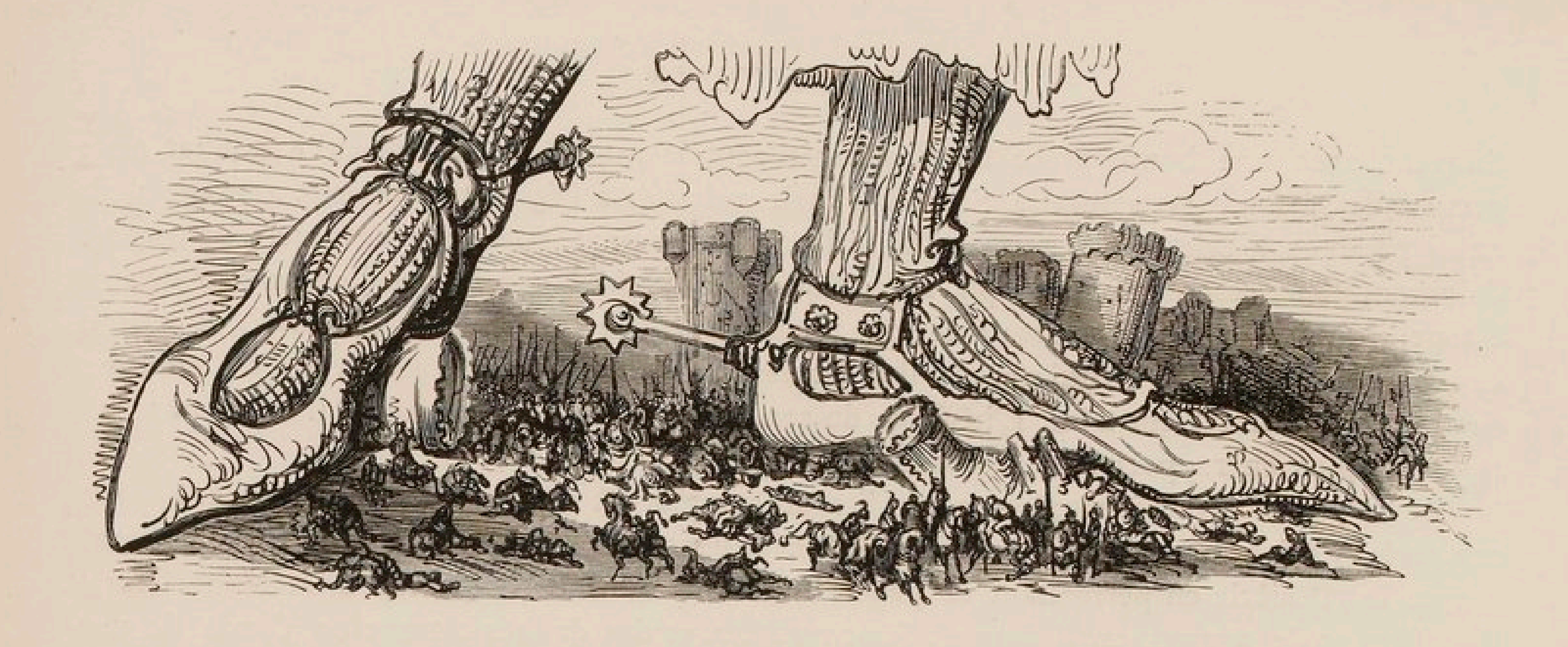
PRÉAMBULE

UE Dieu soit avec vous, mes chers enfants. Puisse la lecture de cette histoire vous être aussi agréable et aussi profitable que je le désire. Je vais faire défiler devant vous des souverains de tous les pays, des soldats de toutes les armes, des chevaliers de toutes les couleurs, des héros et des héroïnes de tous les âges. On se donnera, pour vous plaire, des coups d'épée et de lance, comme jamais il n'en a été reçu. Des

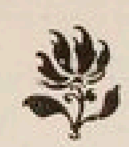
armées entières vont rester sur le carreau et la page ne sera pas plutôt tournée que toutes les blessures seront guéries.

Si vous réfléchissez à ce que vous aurez lu, vous reconnaîtrez que, contrairement aux lois de la perspective, un danger paraît toujours plus grand de loin que de près.





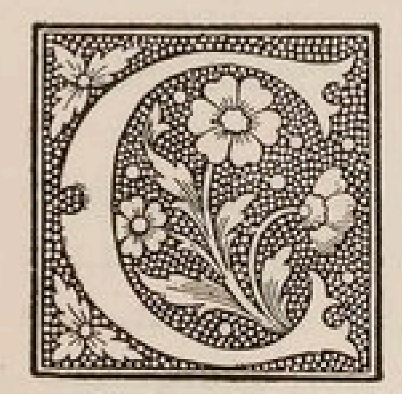
Première Partie



La Passe d'Armes de Fronsac

Chap. I





harlemagne.

L'histoire que j'ai entrepris de vous conter s'est passée (si elle s'est passée) du temps du grand empereur Charlemagne. Quelle baguette magique eut autant de pouvoir que son épée? Il n'est pas besoin d'écrire des contes, lorsque l'on veut intéresser en parlant de cette époque merveilleuse. Voici, en quelques lignes, le portrait de mon héros.

Sa taille était de huit pieds à la mesure des siens, et les historiens disent dans leur enthousiasme : « Qu'ils étaient longs à merveille ». Ses yeux étaient grands et perçants, et lorsqu'il était en colère, on eût dit qu'un incendie s'allumait sous ses paupières. Il avait la face vermeille et large d'un empan. Ses cheveux étaient bruns et il portait toute sa barbe. Il mangeait volontiers en un repas la quatrième partie d'un mouton, ou une oie, ou un jambon, ou un paon. Sa force était si grande qu'il tordait, en se jouant, trois fers à cheval réunis en faisceau. Il enlevait de terre, à bras tendu, un chevalier armé de toutes pièces, debout sur la paume de sa main. D'un coup de son épée, il fendait en deux un cavalier en tenue de guerre... et la monture par-dessus le marché. Ceci n'était qu'un jeu pour lui.

Souvent, avec une bonne grâce dont il avait seul le secret, il se plaisait à donner cette preuve de sa force surnaturelle. Sa colère était redoutée à l'égal du tonnerre, car elle était aussi prompte à éclater et à frapper. Miséricordieux comme Titus, sûr de jugement comme Salomon, pieux comme saint Joseph, magnifique comme Sardanapale, avisé en paroles comme Ésope, il avait deux qualités plus rares que toutes celles-là réunies : quand il parlait, il pensait ce qu'il disait, et quand on lui parlait, il réfléchissait longuement pour comprendre l'intention de ceux qui s'adressaient à lui. L'héritage de son père n'étant pas à sa taille, il se façonna un royaume plus en rapport avec ses instincts de géant.

Né en 742, couronné en 768, en 770 il avait conquis l'Aquitaine et la Lombardie. Quatre ans après, l'Allemagne lui était soumise. Il fit c inquante-trois expéditions militaires, et commença le IXe siècle en permettant au pape Léon III de le sacrer empereur d'Occident. Grand distributeur de couronnes, il donnait des royaumes et des duchés comme on donne de nos jours des sous-préfectures. Il lui fallut deux capitales : Rome et Aix-la-Chapelle.

Il promulgua un code de lois connu sous le nom de *Capitulaires*, protégea la religion, répandit les saintes Écritures, encouragea les arts et introduisit dans les cathédrales les orgues qu'il emprunta aux Lombards. Entouré de grands esprits dont il stimulait les efforts et avec lesquels il travaillait, il fonda des universités et des écoles.

Il mourut en 814, après quarante-trois années de règne : quarante-trois années de conquêtes et de miracles. En vérité, mes enfants, si un héros tel que Charlemagne ne vous suffisait pas, vous seriez bien difficiles.

Chap. 2



Le cortège.

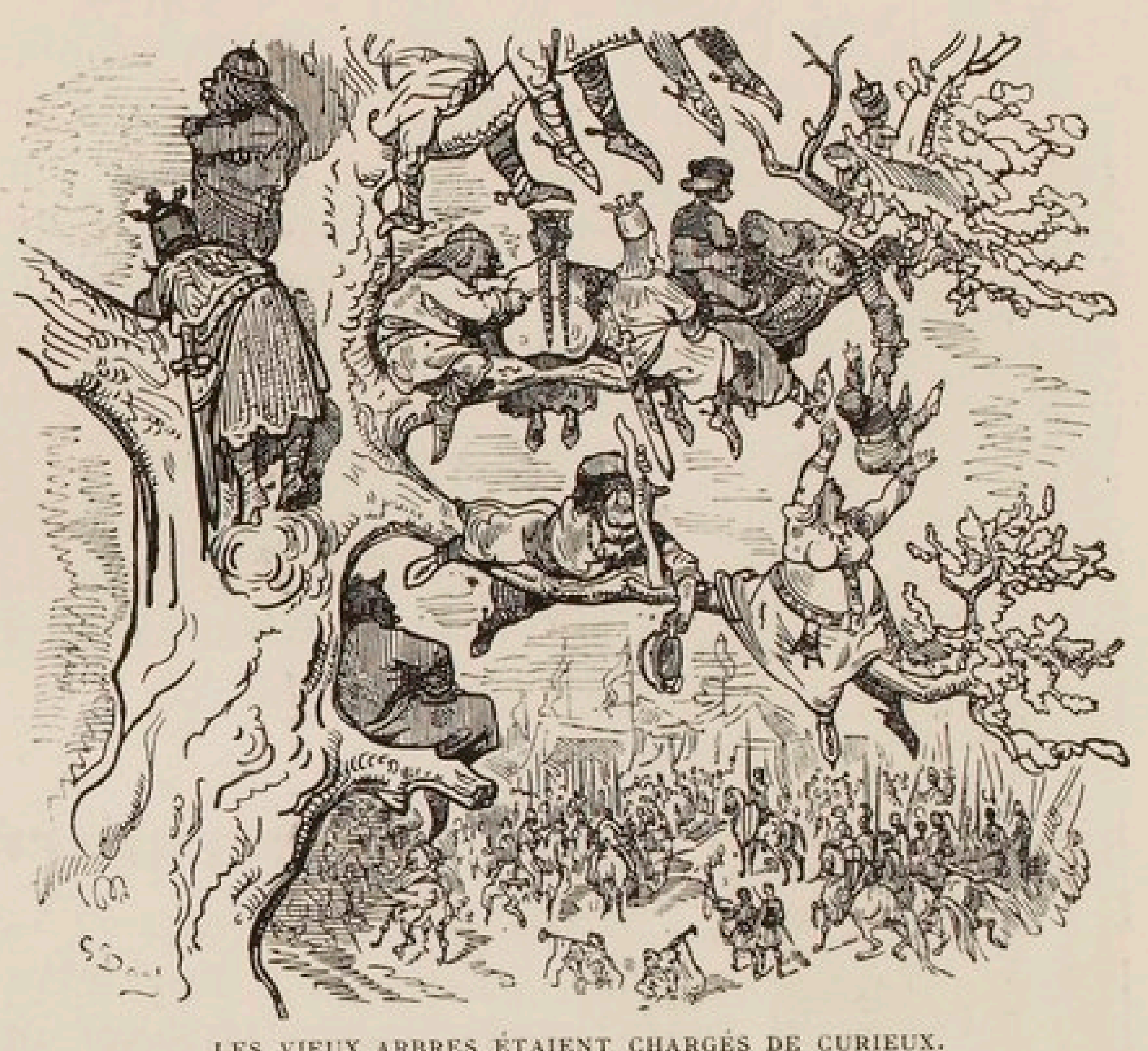
Charlemagne, ayant soumis l'Aquitaine, résolut de célébrer l'heureuse issue de cette expédition. Pour mettre le temps à profit et ne pas laisser ses soldats inactifs, il avait fait élever sur les bords de la Dordogne, à cinq lieues de Bordeaux, une puissante forteresse qui prit le nom de Fronsac, ou plutôt Fronsiac, château des Français. C'est là que des tournois s'organisèrent.

Le lieu choisi pour la joûte était une plaine veloutée, située sur la lisière d'une forêt de chênes cinq fois centenaires. Un cadre de collines formait une sorte d'amphithéâtre. Au centre, un vaste emplacement réservé aux combattants avait été entouré de palissades. Deux entrées, une au nord et l'autre au midi, pouvaient donner passage à dix cavaliers de front. Chacune de ces portes étaient gardée par deux hérauts et six poursuivants d'armes. De nombreux détachements dispersés çà et là maintenaient le bon ordre, et cela non sans peine, car, à côté du camp militaire s'était formé un campement de bourgeois et de bourgeoises, venus d'un peu partout. La discipline y était fort difficile à faire observer, et les coups de bâton pleuvaient sur les récalcitrants, d'autant plus dru qu'on était en pays conquis.

Sur une plate-forme, non loin de la porte du nord, s'élevaient douze tentes magnifiques réservées aux douze principaux chevaliers français tenants du tournois. Des banderoles à leurs couleurs, ou aux couleurs de leurs dames, agitées par le vent, se tordaient au soleil comme des serpents ailés. Chaque chevalier, devant son pavillon avait fait surprendre son écusson que gardait un écuyer. Plus loin, des tentes moins riches servaient de demeure à plusieurs combattants que l'amitié ou le peu de fortune réunissait. Cet ensemble formait une ville bizarre qui avait jusqu'à des faubourgs composés d'écuries en planches, de logettes de toutes sortes

habitées par les armuriers, maréchaux ferrants, chirurgiens et artisans dont la présence était indispensable. Les marchands étaient exempts de tous péages ou dîmes; aussi les juifs étaient venus vendre aux femmes des bijoux de Venise et des parfums d'Orient; les Bretons avaient apporté leur miel; les Provençaux étalaient leurs fines huiles d'olive. Tout autour de ces bonnes choses on voyait rôder pêle-mêle les bateleurs, les troubadours, les ménestrels et autres pauvres bohêmes dont le nez est fin, mais l'escarcelle vide.

Sur la lisière du bois s'élevait le pavillon de Charlemagne. Il était de brocart à larges bandes de pourpre parsemées d'aigles d'or. Des chevaliers, des écuyers, des varlets, des pages allaient et venaient alentour, comme font dans la ruche les abeilles autour de leur reine. De chaque côté de la tente royale, et tout le long de la lisière du bois, des estrades avaient été élevées pour les spectateurs de qualité, qui promettaient d'être nombreux. Il en arrivait des nuées à chaque heure, tant l'on était friand d'un semblable spectacle et désireux surtout de contempler Charlemagne. La loge royale avait été dressée un peu en avant du pavillon. Charles avait voulu que la reine de Beauté la partageât avec lui. Aussi était-elle gardée pour une moitié par les leudes les plus vaillants et pour l'autre par les filles les plus jolies. Ces deux cours faisaient leur service au milieu des éclats de rire qui ne cessaient de retentir.



LES VIEUX ARBRES ÉTAIENT CHARGÉS DE CURIEUX.

Enfin, pour achever ce tableau, mes petits amis, représentez-vous, à mi-pente, entre l'arène et la forêt, une chapelle gothique surmontée d'une gigantesque croix de fer. Là, chaque matin, Turpin, le bon et vaillant évêque de Reims, venait officier devant la multitude agenouillée.

Le jour du tournoi arriva enfin. Il y eut depuis bien des passes d'armes, mais plus jamais on ne vit pareille affluence. Dès l'aube, toutes les places étaient déjà prises. Les vieux arbres étaient eux-mêmes plus chargés de curieux qu'un prunier de fruits en août. Et les bonnes gens eurent, ma foi, bien raison de se presser, car, eussent-ils vécu chacun dix existences, ils n'auraient rien revu de pareil. Il y eut force coups de pique donnés de côté et d'autre pour calmer la curieuse ardeur des plus enthousiastes; mais personne ne prenait garde à ces horions, qui eussent été mal venus en toute autre circonstance. Soudain, les fanfares font au loin retentir les airs; une brillante avant-garde vient prendre place dans l'enceinte, et Charlemagne entre dans l'arène avec une nombreuse escorte de chevaliers, de seigneurs, voire d'ecclésiastiques richement vêtus. L'enthousiasme ne connaît plus de bornes : « Montjoie! Montjoie! » crie-t-on de toutes parts. Charlemagne, qui devait plus tard affecter la

simplicité la plus grande, a pour cette solennité revêtu de riches habits. Sa chemise est de fin lin et les extrémités en sont rehaussées de broderies d'or. Sa tunique est couverte de pierres précieuses plus éblouissantes les unes que les autres, telles que topazes, émeraudes et rubis. Ses bracelets et sa ceinture ont été ciselés avec un art infini. Sa tête est ceinte d'un brillant diadème. Sa figure resplendit d'un éclat inconnu. Il dépasse d'une coudée les plus grands d'entre ses ducs, comtes et barons.

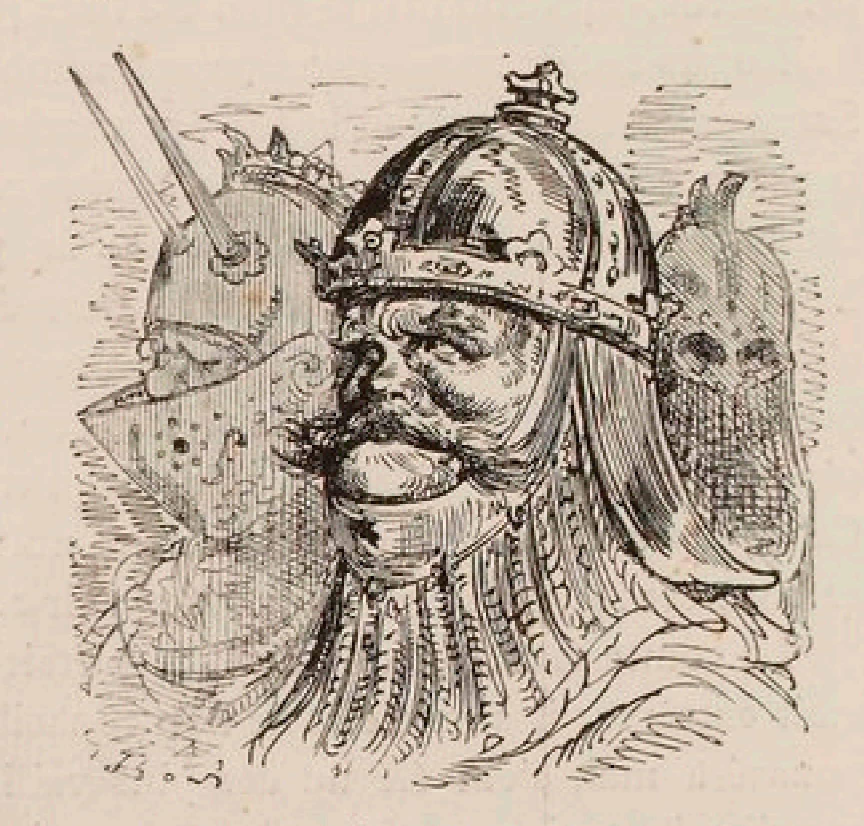
La reine, Franque d'origine, la belle Himiltrude, s'avance au milieu de ses suivantes. Son cou est teint de rose, comme autrefois celui des matrones romaines. Ses cheveux sont retenus par des bandelettes d'or et de pourpre serrées sur les tempes ; sa chlamyde, par des agrafes de rubis. Son diadème, ses vêtements de pourpre lui donnent une majesté à nulle autre égale. C'est bien la femme de Charlemagne.

Mais si la reine surpasse toutes les autres femmes par son air majestueux, Aude, la nièce de Gérard de Vienne, la sœur d'Olivier le Vaillant, la surpasse bien davantage par sa beauté, sa grâce et son charme. Elle porte une couronne très légère en poussière de pierreries de toutes les couleurs. Ses cheveux sont blonds, frisant naturellement en boucles fines ; ses yeux, bleus comme la mer aux pays du soleil ; sa chair, rosée comme un calice de rose blanche ; ses mains, petites à merveille. En passant près de Roland, elle a pâli légèrement. Si elle eût été moins belle, je vous eusse parlé davantage de ses riches habits ; mais à quoi bon, nul ne les remarquait. C'était vraiment une grande audace qu'avait la reine de garder auprès d'elle une si charmante demoiselle d'honneur. Chacun, en voyant la belle Aude, se disait : « La voilà, ou que je meure, celle qui sera reine de Beauté ! »

VIENNENT ENSUITE LES PAIRS ET BARONS REVÊTUS DE LEURS PLUS BRILLANTES ARMURES.

Aude a près d'elle sa sœur Mita, aussi blonde qu'elle, mais brunie par le soleil d'Espagne sous lequel elle a été élevée. Des yeux noirs et vifs, des lèvres épaisses, le nez fin et droit,

des cheveux pendant en nattes emmêlées dans de longues rangées de perles et de diamants enfilés, voilà son portrait en quelques mots. Son corsage est couvert de perles fines. Tous ceux qui la voient passer, admirant son air martial et sa riche cuirasse, lui donnent le surnom de « petit chevalier de Nacre ».



GUILLAUME D'ORANGE AU COURT NEZ.

Derrière Aude et sa sœur suit un charmant essaim de jeunes filles.

Puis viennent les pairs et les barons. Quel cliquetis d'or, de fer et d'acier! Que d'épées devenues célèbres! Chacun de ces bras puissants en vaut dix sur le champ du tournoi; en bataille il en vaut mille.

Enfin paraît Roland, comte du Mans et sire de Blaives, fils du duc Milon d'Aiglant et de Berthe, sœur de Charlemagne. On dirait une statue de fer et de marbre. Sa main droite brandit une lance qui pourrait aujourd'hui servir de mât à quelque frégate; sa gauche repose sur sa fidèle épée, sur Durandal. Je ne saurais mieux le comparer qu'à l'archange Michel. Il a l'air à la fois redoutable et doux; doit-on l'aimer? doit-on le craindre? Il impose tellement qu'on s'étonne peu des miracles qu'il accomplit. Il semble de race surhumaine, et on lui verrait décrocher quelque étoile ou tirer par la queue quelque comète, qu'on en serait à peine surpris. Il est de même taille que Charlemagne, mais plus distingué de formes et de démarche. Son visage ouvert provoque la confiance et inspire le respect. Lorsqu'il vous tend la main, on en est honoré comme d'une faveur royale. Tout fier d'avoir subi ce contrôle d'honneur, on se sent plus assuré de son propre mérite.

Roland monte Veillantif, le seul cheval digne de lui.

A ses côtés se tient Olivier, comte de Gênes, frère de la belle Aude. Il le cède à peine à Roland en force, en agilité et en belle grâce. A ses côtés brille son épée, Haute-Claire. Il monte Ferrant d'Espagne, qui va droit à l'ennemi comme la flèche. Puis le duc Oger, Richard de Normandie, Thibault de Reims, Guy de Bourgogne, Oger le Danois, le duc Naimes de Bavière, Girard de Montdidier, Bernard, oncle de Charlemagne; Miton de Rennes, l'ami de Roland; Guillaume d'Orange au court nez, dont le nom faisait trembler les mécréants comme vous avez tous tremblé, mes petits, au nom de Croque-Mitaine!... et mille autres. Sans oublier Turpin, le bon archevêque de Reims, si docte dans le conseil, si pieux à l'abbaye, si vaillant sur le champ de bataille. Turpin est armé en guerre. Son chapelet et sa masse d'armes s'entre-choquent. La poignée de son arme renferme un os précieux de saint Clet. Il ne se sert pas d'épée, Dieu défendant de verser le sang. Il est vrai de dire que sa massue pèse cent cinquante livres.



LUPUS, DUC DE GASCOGNE.

Auprès de Charles on voit encore Lupus, duc de Gascogne, Lupus qui a vendu son hôte et tous les siens, Lupus qui n'a pour rival en traîtrise que Ganelon. Oh! que vous les haïrez tous deux, mes enfants, si vous me lisez jusqu'au bout.

Lupus se fait remarquer par son armure d'acier bruni, damasquinée d'argent. Ce sont les Sarrasins d'Espagne qui la lui ont vendue. Il est plus rude aux gens en paix qu'en guerre, et la potence est son arme favorite. Moins redouté par ses ennemis que par ses sujets, il a plus tôt assommé un homme d'un coup de poing que vous n'avez dit : « Dieu vous bénisse ». Réputé pour son ingéniosité en matière de supplice, c'est lui qui le premier eut l'idée d'attacher des cordes mouillées autour des tempes de ses prisonniers pour leur faire sortir les yeux des orbites. Lui aussi qui les faisait coudre dans des peaux de bœufs fraîchement dépecés et exposer ensuite au soleil jusqu'à ce qu'en se resserrant, les peaux leur eussent brisé les os. Ce qu'il y a d'affreux à dire, c'est que nul ne l'avait vu en colère. Charles lui parle à peine. Il se contraint pour ne pas lui laisser voir combien il le méprise.

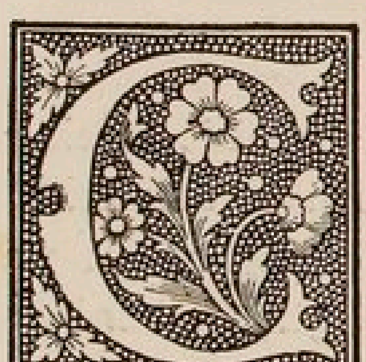
Le comte Ganelon de Mayence n'était pas d'espèce aussi basse. Sa bravoure, du moins, était extrême; il savait être de bon conseil, et si la jalousie que lui inspirait Roland ne l'avait poussé à mal, c'eût été un des plus vaillants suivants de Charlemagne. Cherchant toujours la solitude, taciturne, farouche même, impie, ne croyant à aucun grand sentiment, tel était Ganelon au moral. Ai-je besoin de vous dire qu'il n'avait pas d'amis? Sa taille était à peine de six pieds et demi; aussi en voulait-il à tous ceux qui le dépassaient, ne fût-ce que d'une ligne. Ses yeux brillaient à l'ombre de ses cheveux roux, comme ceux d'un caniche enragé. Il aimait l'or pour l'entasser et affectait une grande pauvreté. On eût dit un des Huns d'Attila, plutôt qu'un des paladins de la cour de Charlemagne.

Ganelon ne pouvait pas pardonner à Roland de lui avoir rendu plusieurs fois service. La supériorité du neveu de Charlemagne l'écrasait.

Il faut que je vous fasse connaître un des griefs du comte de Mayence.

Chap. 3





Comme quoi Ganelon, comte de Mayence, fut sur le point d'être pendu en compagnie de deux pourceaux.

Le château de Ganelon était situé sur la plus haute cime des montagnes du Hartz : sur le Blocksberg. Là, au milieu de la forêt Hercinienne, qui n'avait pas moins de vingt-quatre lieues de longueur sur dix de largeur, s'élevait l'aire de ce vautour. Une route, une seule, traversait cette vaste étendue, mais Gane avait soin qu'elle fût toujours en bon état. C'était une politesse qu'il croyait devoir faire aux voyageurs qu'il détroussait.

Le comte avait auprès de lui une collection des mieux assorties de coquins de toutes les races. Saxons, Danois, Lombards, Avares, Juifs et Sarrasins s'y donnaient la main pour le mieux des intérêts du diable. Un matin il les réunit tous et leur dit :

« Je vous apporte une heureuse nouvelle. Il se présente un bon tour à jouer à des marchands saxons. On m'assure à l'instant qu'une caravane, composée de trente mules chargées de richesses et accompagnées d'une faible escorte, doit traverser le Hartz, ce matin, pour se rendre à la foire de Saint-Denis. L'idée m'est venue de protéger le commerce français et de ne



LE CHATEAU DE GANELON ÉTAIT SITUÉ SUR LA PLUS HAUTE CIME DES MONTAGNES DU HARTZ.

pas souffrir la concurrence qu'on cherche à lui faire. Emparons-nous de la pacotille. » Gane et ses gens se mirent à l'affût sur la lisière de la forêt. Ils ne tardèrent pas à voir s'élever au loin sur la route un nuage épais de poussière. « Voilà ceux que nous attendons. Évitons-leur les trois quarts du voyage. » Et la bande s'élança l'épée au poing. Les deux tourbillons de poussière se rapprochèrent; des cris partirent du plus éloigné.



GANE ET SES GENS ÉTAIENT TOMBÉS AU MILIEU D'UNE ARMÉE DE POURCEAUX.

« Holà!... que faites-vous?... Vous allez écraser nos bêtes! »

Gane et ses gens étaient tombés au milieu d'une armée de pourceaux que conduisaient des porchers westphaliens.

La surprise des assaillants fut si grande qu'elle donna aux porchers le temps de se grouper et de tirer leurs couteaux. Et ne méprisez pas cette arme, mes enfants, car ces couteaux étaient longs comme le bras, et de ceux dont se servent les bouchers pour découdre le bétail et le dépecer.

Ganelon demeura quelque temps indécis. Cette hésitation lui fut fatale. Les Juifs et les Sarrasins, auxquels la viande de porc est interdite, ne jugèrent pas à propos de pousser plus loin l'aventure; ils tournèrent les talons, entraînant quelques-uns des leurs qui crurent que leur chef allait se remettre en embuscade. On n'est pas comte de Mayence sans aimer le jambon et la choucroute bien garnie; aussi Gane tint bon, et, contemplant cet océan de graisse qui grognait à ses pieds, il commença à se lécher la moustache et à songer que c'était là un butin qui en valait bien un autre.

Mais les porchers savaient à qui ils avaient affaire, et n'étaient venus en aussi grand nombre que parce qu'ils prévoyaient bien qu'ils seraient attaqués. Ils s'élancèrent sur le comte et ses gens, et commencèrent par couper les jarrets des chevaux.

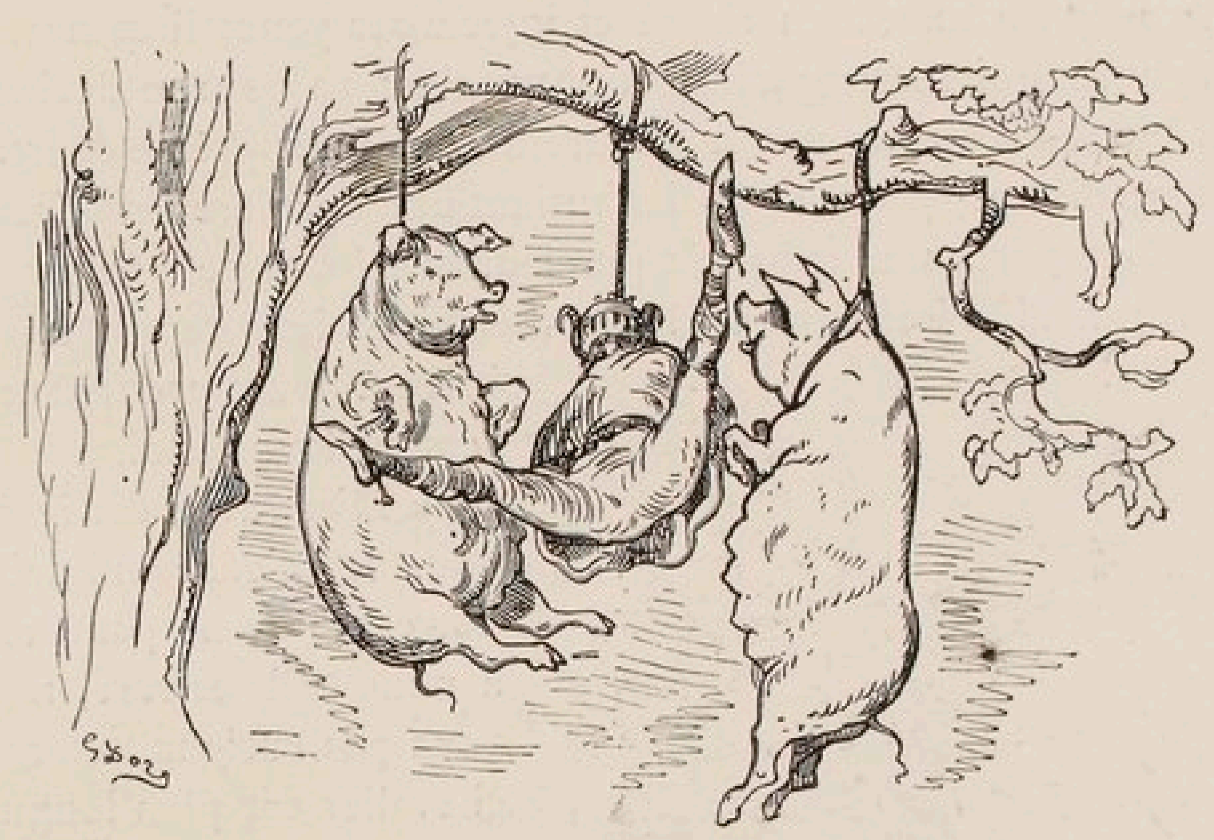


DEUX D'ENTRE EUX AYANT FAIT MINE DE RÉSISTER, FURENT TRÈS PROPREMENT CLOUÉS SUR LE CHEMIN.

Les dix cavaliers roulèrent sur la poussière au milieu du troupeau; deux d'entre eux, ayant fait mine de résister, furent très proprement cloués sur le chemin, mêlant leur sang à celui de deux truies écrasées par les chevaux. Les autres furent désarmés et prirent la fuite. Quant à Gane, on lui lia solidement les mains derrière le dos.

« Ah çà! dit le chef de la bande westphalienne, avant que les fuyards ne reviennent en force, si nous pendions leur chef ? »

Cet avis fut goûté de tout le monde, excepté de Ganelon, qui ne cessait de pousser des jurons formidables. On le traîna tout armé sous un chêne, et les porchers, après avoir choisi une branche digne de porter un tel fruit, lui passèrent la corde au cou. On amena ensuite les deux truies, seules victimes du comte de Mayence, et, après leur avoir ajusté une solide cravate de chanvre, on les hissa aux deux extrémités de la branche, réservant au chevalier la place d'honneur. Ces apprêts terminés, Ganelon fut traîné, pieds et poings liés, au lieu du supplice. Il se roulait ivre de rage, l'écume aux lèvres, appelant vainement ses compagnons de pillage et leur prodiguant les injures. Il eut beau se débattre, une vingtaine de bras robustes le hissèrent entre ses deux compagnes.



GANELON CONTINUA DE SE DÉBATTRE.

« Baisse la visière de son casque, dit le chef des porchers à celui qui était monté sur la branche pour ajuster la corde, le monstre est hideux avec sa tête de tous les jours; que sera-ce tout à l'heure? »

Ganelon continua de se débattre au bout de la corde, à la grande joie des assistants qui trouvaient qu'il avait la vie dure, mais qui ne s'en plaignaient pas. Cependant le pendu commença à trouver que la mort était bien lente à venir. Il avait trop fait pendre pour ne pas s'y connaître, et le cas l'intéressait trop pour ne pas appeler toute son attention.

« Ces coquins ont fait leur besogne tout de travers, se dit-il, il y a longtemps que je devrais être mort. »

Il s'aperçut alors qu'il était suspendu et non pendu, ses bourreaux ayant passé la corde autour de la gorge d'acier de son casque.

« Par les mille noms du diable! se dit Gane, ceci est une autre affaire, et tout n'est peut-être pas encore perdu; seulement, si je continue mes gambades, je vais donner l'éveil à ces imbéciles et ils pourraient bien me pendre avec plus de soin. Faisons donc le mort et le diable enverra sûrement quelqu'un à mon secours. Ce serait trop bête à lui de me laisser mourir. »



IL S'APPROCHA ALORS DU PENDU.

Mais, pour n'être pas mort tout à fait, le comte de Mayence n'en valait guère mieux. Le sang lui monta au visage et injecta ses yeux; il commença à entendre un bourdonnement lugubre qui ressemblait fort à un glas; sa bouche devint sèche, ses lèvres se contractèrent et bientôt ses membres se tordirent dans un suprême effort. Ganelon se dit que tout était fini et perdit connaissance en balbutiant une dernière imprécation.

Les porchers, enhardis par leur succès et ne voulant pas abandonner leurs deux morts à l'ennemi, résolurent de les griller pour leur repas. Ils placèrent des sentinelles, rassemblèrent leurs troupeaux, et se préparèrent à fêter joyeusement leur victoire.



SON PREMIER SOIN FUT DE LE DÉBARRASSER DE SON CASQUE.

« M'est avis, dit le chef, qu'il est un point intéressant pour la science culinaire que nous aurions regret toute notre vie de ne pas avoir éclairci; l'occasion se présente à nous belle et rare, ne la laissons pas échapper. N'êtes-vous pas curieux autant que moi de savoir si la chair de chevalier est plus longue à fumer que celle de porc? »

Cette proposition eut le plus grand succès. On plaça donc sous chacune des trois victimes un amas de branches et de feuilles sèches, et l'on y mit le feu. Puis, se tenant par la main, les vainqueurs commencèrent une ronde accompagnée de hourras!... une vraie ronde de porchers.

Roland passait par là, revenant de Saxe où l'avait envoyé Charlemagne. Certes, il avait en guerre laissé bien des morts sur son chemin, mais jamais il n'eût souffert que l'on commît une cruauté devant lui. Ces chants sinistres, cette ronde infernale, ce hideux appareil de supplice l'indignèrent. Comme il n'était jamais long à prendre un parti, il poussa son cheval contre les danseurs et les dispersa du plat de son épée, ne voulant pas leur faire l'honneur de se servir du tranchant qu'il réservait à des adversaires plus dignes de lui.

Il s'approcha alors du pendu. Pour couper la corde, il dut maintenir pendant quelques secondes Veillantif, piétinant dans la braise, au milieu des flammes. Le comte de Mayence tomba lourdement dans le brasier. Roland mit pied à terre et d'un coup de talon le fit rouler à cinquante pas, puis il courut lui porter secours.

Son premier soin fut de le débarrasser de son casque. En reconnaissant celui auquel il venait de sauver la vie, je dois avouer qu'il fit la grimace. Le comte du Mans, le plus parfait modèle de la chevalerie, ne pouvait pas aimer les gens de cette espèce. Il n'en fut pas moins empressé à lui venir en aide.

Ganelon rouvrit les yeux. Ses chutes successives l'avaient rappelé à la vie, mieux que ne l'eût fait l'eau de Cologne, qui, du reste, n'était pas encore inventée. En voyant son sauveur, il fut plus péniblement impressionné que ne l'avait été Roland.

« Êtes-vous blessé, comte? Que puis-je faire pour vous secourir?

— Je n'ai pas besoin de votre pitié, sire de Blaives; pourquoi m'avez-vous secouru? Je

ne suis pas de race et de caractère à aimer qu'on m'oblige, et il m'eût été moins cruel de mourir que de vous devoir la vie.

— Je vous pardonne ces paroles, seigneur Gane. Vous venez d'éprouver tant de secousses que vous n'êtes évidemment pas dans votre bon sens. »

Le comte de Mayence fut pris à ces mots d'un tel accès de colère, qu'il trouva la force de se redresser. S'élançant sur son sauveur, il le prit à la gorge.

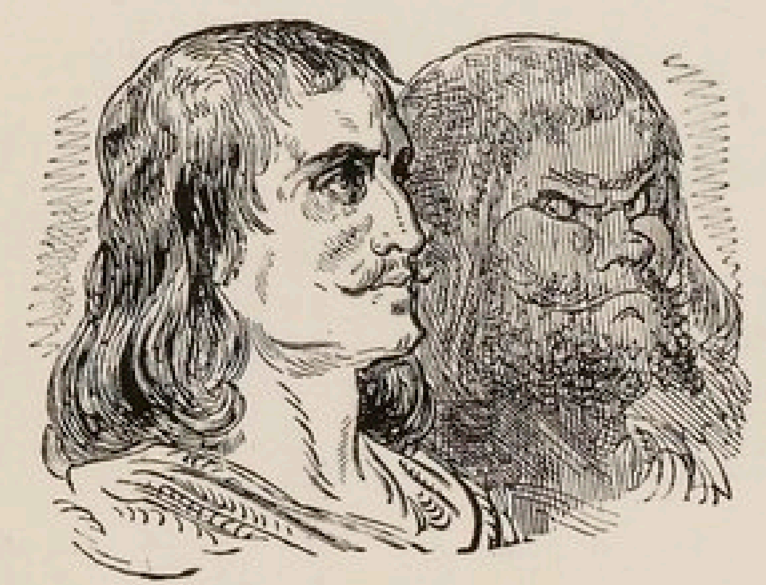


GANELON ÉCUMAIT.

« Vous allez encore vous faire mal, dit froidement Roland en se dégageant. Vous oubliez que vous êtes en convalescence. Laissez-moi faire. J'entends vous donner les soins que vous méritez de recevoir. »

Et, prenant son adversaire par la nuque, il le traîna dans la profondeur du bois, lui lia les mains avec la corde qui avait déjà servi à le pendre et l'attacha solidement à un arbre. Ganelon écumait, le sang lui venait aux lèvres, ses yeux étaient effrayants pour tout autre que pour Roland.

« Maintenant, comte, calmez-vous. Je veux vous porter secours en dépit de vous-même. Rien ne provoque la rêverie comme la solitude; vous êtes seul, vous allez réfléchir à votre aise, et comme vous êtes un homme avisé, vous vous direz : « Ce Roland est bien bon de ne pas m'avoir rompu les os. » Et comme vous êtes lâche et mauvais, peut-être direz-vous aussi : « Ce Roland est bien sot de ne m'avoir pas mis à mort. » Puis vous finirez par comprendre qu'un homme tel que moi ne peut que mépriser un homme tel que vous. Rêvez, et si Dieu vous inspire, il vous conseillera la prudence. Maintenant, évitez de crier pour que vos ennemis ne troublent pas vos méditations; elles pourraient bien finir au bout d'une corde. Je vais aller à votre château dire qu'on vous porte secours, et comme mon royal oncle m'attend à Cologne, pardonnez-moi de ne pas vous attendre. N'oubliez pas que je suis et serai toujours prêt à vous honorer d'un coup de lance ou d'épée, malgré tout le dégoût que j'éprouve à croiser le fer avec un voleur de grands chemins. »



GANELON DEVINT BLÊME.

Les pensées de Ganelon étaient si effroyables qu'il ne trouvait pas de termes humains pour les exprimer. Il baissa le front et, quand il se vit seul, il pleura. Ses larmes tombèrent sur l'herbe. Une chenille qui cherchait pâture les prit pour des gouttes de rosée; elle en but une et mourut empoisonnée. Deux heures après, les porchers étaient loin et Gane rentrait dans son château. Tous ceux que Gane soupçonna d'avoir eu connaissance de sa mésaventure moururent dans la semaine.

Six mois plus tard, le comte de Mayence était à la cour de Charlemagne, assis à la même table que Roland. On servit du porc. Il refusa d'en prendre.

« Vous lui gardez rancune, comte, c'est mal... Qui sait! vous repoussez peut-être un ancien compagnon d'infortunes. »

Ganelon devint blême; mais il ne bougea pas. Après le repas Roland vint à lui.

« Avez-vous donc oublié vos menaces et l'offre que je vous ai faite sur vos terres du Hartz.

— Je n'oublie pas, » dit le comte de Mayence.

Voilà quelle fut la cause première de la haine de Ganelon pour Roland.

Chap. 4



Angoulaffre aux dents de cuivre, préfet de Jérusalem.

Pendant que je flânais avec vous sur le Blocksberg, mes enfants, Charlemagne suivi de son brillant cortège, parcourait l'arène de Fronsac en faisant caracoler son cheval.

Il allait gagner la loge royale, lorsque des clameurs s'élevèrent dans la foule. Tous les yeux se tournèrent du côté de la porte du Midi, d'où venait une musique bizarre, une fanfare discordante, accompagnée de cris perçants. Charlemagne s'arrêta et envoya demander qui se permettait de troubler ainsi la fête. Un écuyer partit au galop et revint bientôt lui dire :

« Sire, des mécréants d'Espagne viennent offrir le combat à vos pairs et barons au nom du roi Marsille, qui tient sa cour à Saragosse. Leur aspect est effroyable ; ils arrivent en cortège, précédés d'une musique vraiment digne de païens, et demandent à paraître devant vous.

— Qu'ils entrent, dit Charlemagne en faisant signe de la main aux hérauts qui gardaient la porte. Voilà pour vous une heureuse aventure, ajouta-t-il en se tournant vers ses barons. Vous allez pouvoir vous faire un peu la main sur ces chiens d'Espagne, en attendant que nous allions leur rendre visite jusqu'à Saragosse, voire jusqu'à Grenade. Nous leur ferons tâter du baptême pour la gloire de Dieu et leur salut.



UNE MUSIQUE BIZARRE.

— Ont-ils donc perdu toute vergogne, qu'ils osent regarder des chrétiens en face ? dit Miton de Rennes. La terre n'a cependant pas encore eu le temps de boire tout le sang répandu aux plaines de Poitiers.

— Ils y vont sans doute faire pèlerinage, dit Turpin, et prier pour leurs pères, si tant est que ces mécréants en aient et ne sortent pas grands et vêtus des gueules de l'enfer.

— Comment rougiraient-ils ? dit Aude en montrant les premiers Sarrasins qui passaient la barrière. Ils ont le visage de la couleur des harnais de nos chevaux.

— Oh! les vilains animaux! dit Himiltrude en fermant les yeux. Il est impossible que ce soient là des hommes.

— Que personne n'oublie que ce sont nos hôtes, dit Charlemagne. Soyons courtois, même avec des païens. »



ANGOULAFFRE SOURIT.

La curiosité est à son comble. Tout le monde s'est levé à l'aspect des premiers envoyés de Marsille. Les chevaliers de la suite du roi se dressent sur leurs étriers pour mieux voir les nouveaux venus.

D'abord entrent soixante cavaliers éthiopiens plus noirs que le diable. Leurs nez écrasés, leurs larges oreilles ornées d'anneaux pesants, leurs lèvres épaisses sont pour les spectateurs autant de sujets de risée. Leurs bras nus sont chargés de bracelets au poignet et près des épaules. Ils ont la tête couverte d'un casque léger autour duquel s'enroule un turban de soie blanche. Tous sont vêtus de riches étoffes et s'escriment à qui mieux mieux, les uns en frappant à tour de bras sur leurs timbales, d'autres en soufflant à pleins poumons dans des trompettes de forme bizarre. Ceux-ci agitent des clochettes, ceux-là frappent leurs triangles d'acier, et de temps en temps retentit le bruit lugubre de dix gongs de bronze dont les vibrations font trembler la poitrine au point de donner envie de tousser.

Viennent ensuite cent cavaliers de bonne mine couverts de hauberts à triples mailles si souples et si légers que des filles de quinze ans les eussent portés avec aisance, et, malgré cela à l'épreuve d'une lance sarrasine... D'une lance française? Nous verrons bientôt. Leur front est protégé par de bons heaumes de Saragosse. Ils sont armés de lourds épieux de Valence, et leurs épées, quoiques légères, entaillent l'acier ou l'enlèvent par copeaux, tant ils sont habiles à s'en servir. Derrière eux marchent douze porteurs de gonfanons. Là, le croissant et la queue de cheval des barbarins a remplacé la croix et les banderoles qui guident les fidèles aux combats.

LE PREMIER ÉTAIT ANGOULAFFRE.

Enfin, à dix longueurs de cheval de cette avant-garde, paraissent les envoyés de Marsille, roi de Portugal, de Castille, d'Aragon, de Léon et de Valence. Tous en les voyant ont frémi. La raillerie a fait place à la stupeur.

Le premier est *Angoulaffre aux dents de cuivre.*

Sa hauteur est de douze coudées, sa face large de trois pieds, son nez long de neuf pouces. Ses bras et ses cuisses sont d'une toise, les doigts de sa main de dix pouces dix lignes. Sa bouche, d'une grandeur démesurée, est armée de dents jaunes, aiguës et tranchantes. On dirait plutôt une herse puissante, destinée à défendre l'entrée d'un repaire, qu'une mâchoire humaine. Il descend de Goliath, et prend le titre de préfet de Jérusalem. Il

a la force, pour le moins, de trente hommes, et sa masse d'armes est faite d'un chêne de deux cents ans[1].

Le colosse est vêtu de peaux de bêtes inconnues, tuées par lui sur les cimes de l'Atlas, là où nul autre mortel n'a pu atteindre. Son cheval n'a pas son pareil, puisqu'il est de taille à le porter. Le hennissement qu'il pousse en entrant dans l'arène donne peur aux autres chevaux qui se cabrent et désarçonnent quelques chevaliers. La gent sarrasine rit aux éclats. Himiltrude effrayée essaye un signe de croix, convaincue que les nouveaux venus vont s'en aller en fumée avant qu'elle ait dit : « Ainsi soit-il ». Mais les païens avancent en bon ordre.

« Il faut que l'enfer ait ouvert ses portes! dit Mita.

— Je ne sais si les mécréants en sont sortis ce matin, dit Olivier, mais, à coup sûr, ils y coucheront ce soir. »

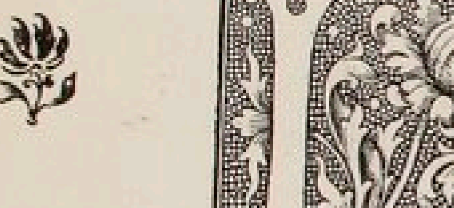
Charlemagne fronce le sourcil. Aude tremble pour Roland dont elle devine les pensées.

Près d'Angoulaffre aux dents de cuivre, chevauche *Mourad Henakyeh Meïmoumovassi*, fils de Marsille. On l'appelle *le Seigneur au Lion*.

Voici pourquoi.



Chap. 5



Les trois caprices de Mourad.

Marsille trouva son fils un matin plus câlin qu'à l'ordinaire. Il le prit sur ses genoux et lui dit :

« Qu'a donc aujourd'hui mon enfant? Jamais il ne m'embrasse, et voilà que, depuis ce matin, j'ai reçu trois fois ses caresses?

— Seigneur, dit Mourad en appuyant sa petite tête sur la poitrine de son père, je voudrais le yatagan qui est à votre ceinture.

— As-tu donc brisé tous tes jouets; es-tu fatigué de tes jeux que tu me demandes un aussi terrible hochet?

— J'ai sept ans, reprit Mourad en se redressant, je ne suis plus un enfant, et puis porter une arme! La vue du sang n'a rien qui m'épouvante ; voyez plutôt... »



Et, prenant vivement le yatagan avant que le roi ait eu le temps de s'y opposer, il se fit une entaille dans le bras. Alors regardant fièrement son père :

« Vous voyez que vous pouvez me le donner. »

Le roi étancha le sang avec sa ceinture, embrassa son enfant et lui laissa l'arme tant désirée.

Le soir, Mourad eut un second caprice.

Il n'était jamais sorti seul. Se promener la nuit dans la campagne, quoi de plus désirable? Il ne connaissait la nature qu'au soleil; il voulut la connaître silencieuse, pleine d'ombres et de clartés demi-voilées. On lui avait parlé du chant des oiseaux de nuit, du cri du lion affamé, des insectes

[1] Plusieurs savants ont prétendu qu'Angoulaffre fit un voyage en Italie, qu'il passa par Pise et qu'un soir, étant ivre, il se laissa choir sur la fameuse tour, qui ne put supporter cette secousse et perdit son centre de gravité. C'est une erreur que je me plais à rectifier. La *Tour penchée*, commencée en 1174 seulement, n'a été achevée que vers le milieu du XIVe siècle.

qui brillent dans l'herbe et font un écrin de chaque buisson, de parfums inconnus que la terre ne prête aux plantes qu'aux heures mystérieuses. Il résolut de voir, d'entendre, de connaître tout cela.

Mourad se coucha comme à l'ordinaire. Il plaça son yatagan sous son chevet et attendit que tout reposât dans le palais. Puis il se leva doucement, s'habilla et se dirigea vers la porte. Son ouverneur la gardait, endormi sur le seuil. Il s'arrêta et réfléchit.



VOUS VOYEZ QUE VOUS POUVEZ ME LE DONNER.

« Si j'essaye d'ouvrir cette porte, je vais réveiller mon gardien. Si je le réveille, cédera-t-il à mes prières? Non certainement. Cédera-t-il à mes menaces? Il en rira. Je vais donc, en interrompant son sommeil, le mettre dans un grand embarras, dont il me saura mauvais gré. Mieux vaut ne pas le réveiller. »

Et Mourad lui enfonça son yatagan dans la gorge. Puis il sortit.

Il lui fallut d'abord traverser les jardins. Il lui semblait qu'il ne les avait jamais vus. Les jets d'eau, en retombant dans les vasques, faisaient des trilles argentins qui accompagnaient à ravir les roulades du rossignol. Des chauves-souris, semblables à de grands oiseaux de cuir, traçaient des ronds dans l'air sans qu'on entendît un bruissement d'ailes. Les arbres tamisant la clarté de la lune dessinaient sur le sol des mosaïques de lumière et d'ombre. Il crut voir bouger les lions de marbre et recula; puis, ayant reconnu son erreur, il se retourna honteux de lui-même afin d'être certain que nul ne pourrait rire de sa peur. Ah! si dans ce moment un lion vivant avait passé, il lui eût fait payer cher la frayeur que lui avait causée la statue.



DEUX MINUTES APRÈS IL ÉTAIT MORT.

Mais une fois la première surprise calmée, Mourad, qui n'était pas précisément d'un tempérament poétique, pressa le pas. Ce qu'il voulait voir, ce n'était pas ce jardin, prison merveilleuse dont il n'avait jamais franchi les murs, où chaque pas se faisait sur la mousse; il lui fallait l'imprévu, l'espace et les aventures. Il sauta pardessus le mur et tomba au milieu d'une ronde de Nubiens.

Ces braves prirent d'abord la fuite.... Ils n'étaient que dix, et un nuage venait de passer sur la lune. Mais quand ils virent qu'ils n'avaient affaire qu'à un enfant, ils revinrent sur leurs pas.

Vous avez dû vous apercevoir que Mourad n'agissait pas à la légère; c'était un esprit réfléchi. Quand il vit approcher la ronde, il se dit :

« Ces gens ont fui, ils fuiront bien encore. Dois-je les attendre? Non. Le mieux est de courir sur eux. » C'est ce qu'il fit. Il y eut un choc, et le premier qu'il rencontra en eut du regret; mais ses regrets ne durèrent pas longtemps. Deux minutes après il était mort. Mourad jeta de l'argent aux autres et disparut dans un buisson.

Les Nubiens ne ramassèrent pas le mort, mais ils ramassèrent l'argent. Seulement il faut du temps pour retrouver quelques sequins dans la poussière, même par un beau clair de lune d'Orient; aussi Mourad put-il s'enfuir à son aise et gagner un bois sombre et touffu.

Une fois l'argent partagé, le chef réunit ses soldats et leur dit :

« Vous êtes tous aussi lâches qu'idiots. Nous avons devant nous quelque voleur précoce qui vient de contracter un emprunt sur la cassette royale. C'est un Pactole que cet enfant. Il nous a roulé dans les jambes, en nous éclaboussant de quelques pièces d'or; il faut remonter à la source. C'est de ce côté qu'il a fui. Notre intérêt et notre devoir nous disent assez ce que nous avons à faire. »

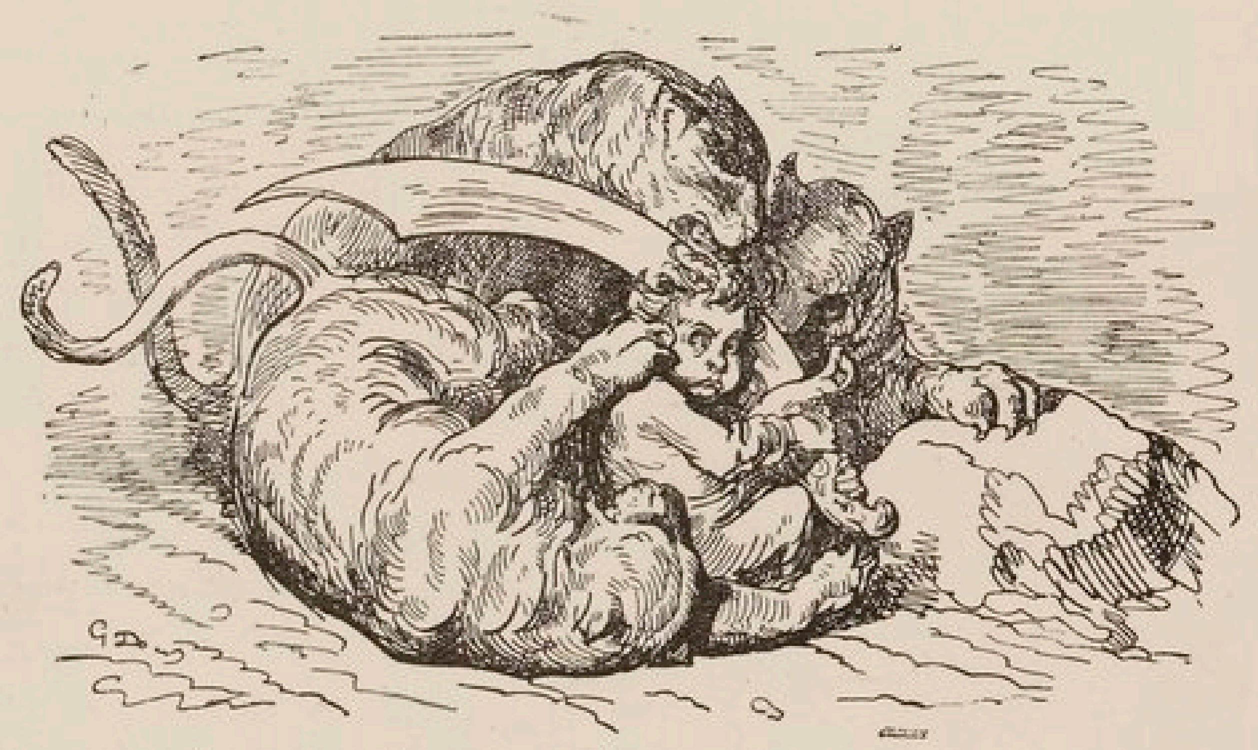


LES NEUF SOLDATS AVANCÈRENT AVEC PRÉCAUTION.

Les neuf soldats se mirent en marche, n'avançant qu'avec précaution et fouillant les buissons de leurs lances.

Mourad s'était blotti dans le taillis; il sentit une haleine humide lui brûler le cou et dix griffes lui pénétrer dans les épaules.

Si je vous disais qu'il n'eut pas peur, je mentirais; surtout lorsqu'en se retournant, il vit deux yeux... deux étoiles rougeâtres le regarder dans la nuit. La peur ne séjournait pas dans le cœur de Mourad. Cependant il distingua près de lui un autre groupe d'étoiles; effroyable constellation !... Le royal enfant était couché au milieu d'une portée de trois lionceaux.



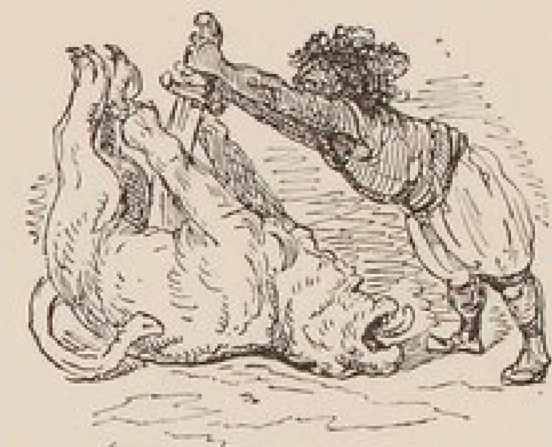
IL ÉTAIT COUCHÉ AU MILIEU D'UNE PORTÉE DE TROIS LIONCEAUX.

L'inconnu avait pu le faire tressaillir, mais une fois qu'il sut à quoi s'en tenir, il reprit possession de lui-même et se mit à réfléchir sur ce qu'il avait à faire.

« Me voici entre trois lionceaux et neuf Nubiens armés jusqu'aux dents. Lesquels dois-je le plus redouter? Les Nubiens, assurément, car ils ont eu peur et j'ai tué un des leurs : deux vengeances à tirer de moi. Si je tue un des lionceaux, il criera, et, à ce cri, ces oiseaux de nuit s'envoleront. » Mourad saisit donc à la gorge le monstre qui continuait à lui labourer la chair, et lui enfonça son yatagan dans le ventre; mais il s'y prit mal, car le lionceau passa de vie à trépas sans faire ouf!... Aussi la petite armée continua-t-elle à avancer en bon ordre. Seulement, au lieu de marcher, elle se mit à courir.

L'enfant alors se redressa. Lorsque les soldats ne furent plus qu'à quelques pas du taillis, il prit un second lionceau et le leur lança au visage. Ce projectile d'un nouveau genre eut un effet foudroyant; les Nubiens parcoururent en dix secondes le chemin qu'ils avaient mis vingt-cinq minutes à faire.

Le champ de bataille restait à Mourad. Des trois lionceaux, un était mort; le deuxième se roulait sur le sable avec une large blessure dans le flanc. Celui-là n'imitait pas le mutisme de son frère, il remplissait l'air de cris déchirants. Le troisième s'était blotti sous un amas de feuillage, et faisait entendre de sourds grondements.

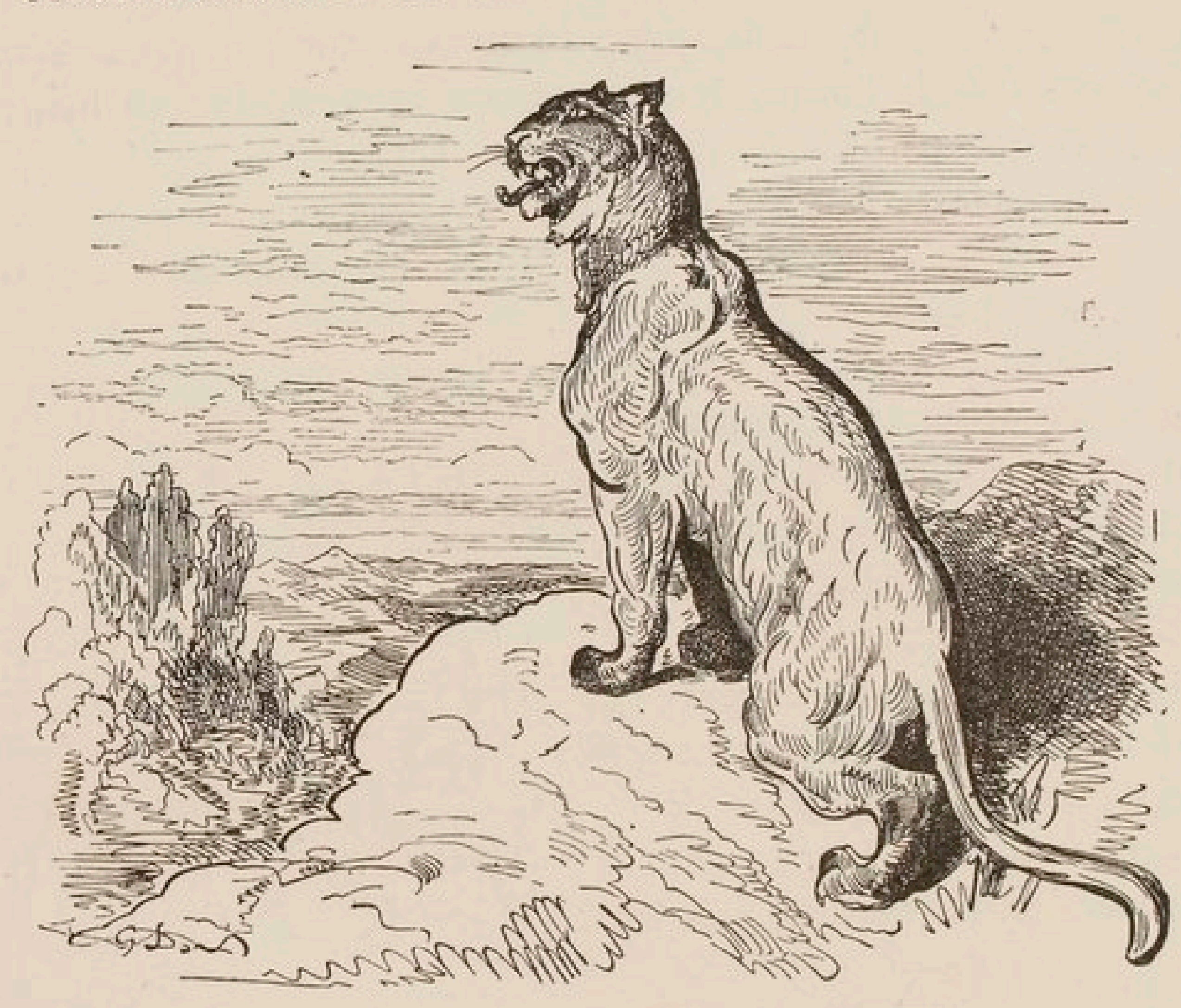


LE LIONCEAU PASSA DE VIE A TRÉPAS SANS FAIRE OUF!

Mourad eut un troisième caprice. Pour un début ce n'était pas trop mal.

Il voulut rapporter le dernier des lionceaux en souvenir de sa première sortie. Il rentra donc à tâtons dans les broussailles. Les deux enfants ne tardèrent pas à se trouver face à face. Le jeune lion, que le sort de ses aînés avait fait réfléchir, se tenait sur la défensive; aussi, quand Mourad fut à sa portée, il lui enfonça dix griffes dans la nuque.

Mourad sourit. Il eût été fâché de ramener un gibier sans défense. Saisissant sa proie à la gorge, il lui fit lâcher prise. Le lionceau ouvrit la gueule, râla, et, tout étourdi, roula sur le flanc.



LA LIONNE VENAIT DE S'ARRÊTER SUR UNE HAUTEUR.

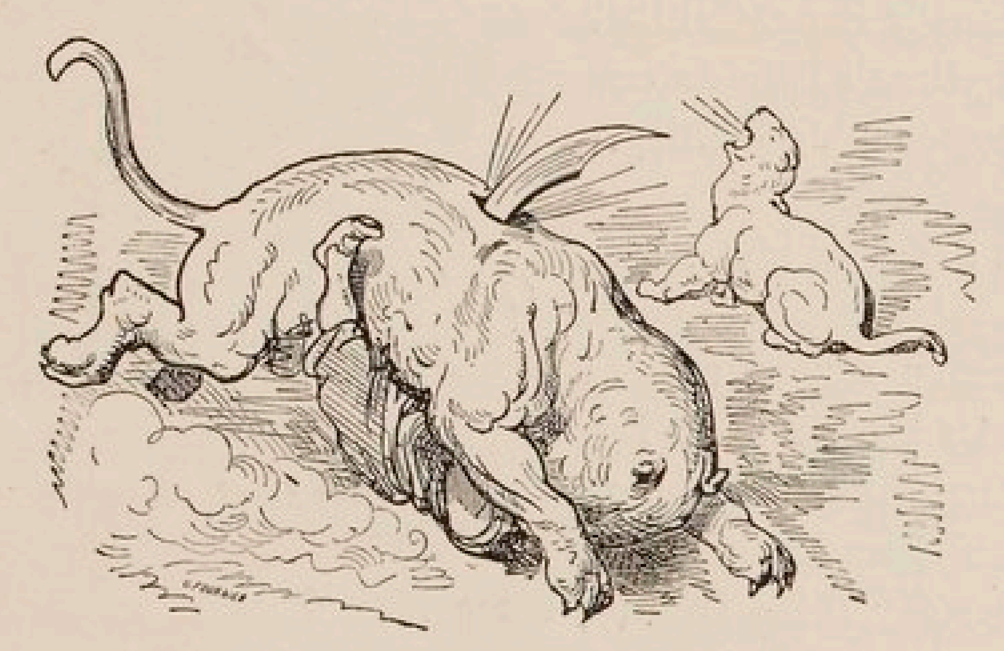
Le fils de Marsille le prit alors par la peau du cou et l'emporta.

Mais le blessé continuait ses lamentations, auxquelles répondit bientôt un cri puissant et sauvage : la mère arrivait à l'appel de ses petits.

Mourad comprit que toute fuite était impossible. La lionne venait de s'arrêter sur une hauteur et se détachait en silhouette sur le ciel blanc. Elle regardait, éperdue, anxieuse, la clairière d'où partaient les cris. Elle aperçut bientôt le blessé et ne fit qu'un bond jusqu'à lui. Elle le tourna dans tous les sens, léchant ses blessures, piétinant, égratignant le sol. De temps en temps elle levait la tête et poussait un rugissement menaçant. Ses caresses sauvages hâtèrent la mort du lionceau. Quand la mère vit qu'il ne bougeait plus, elle se redressa comme pour chercher sur qui venger le grand malheur qui venait la surprendre; elle entendit alors les plaintes de ce dernier enfant qu'on lui volait et s'arrêta, surprise de tant d'audace.

On eût dit qu'elle comprenait que Mourad ne pouvait pas fuir; aussi, sans se hâter, battant ses flancs de sa queue, la tête basse, les oreilles couchées, la gueule entr'ouverte, elle s'avança vers lui, commençant à tracer des courbes dont il était terrifiant d'être le centre.

Pendant ce temps, Mourad avait arraché ses vêtements et les avait roulés autour de son bras gauche; le couteau à la main, il attendait, décidé à se bien défendre, mais convaincu qu'il n'avait que peu de minutes à vivre. Marchant toujours à reculons, ne quittant pas des yeux les yeux de son redoutable adversaire, il avait gagné un rocher contre lequel il s'était appuyé.



IL ENFONÇA SON YATAGAN DANS LE VENTRE DE LA LIONNE.

Quand la lionne ne fut plus qu'à quelques pas de l'enfant, elle s'élança sur lui. Mourad tomba à genoux; son bras gauche disparut presque tout entier dans la gueule du monstre. La douleur qu'il ressentit était horrible. Il poussa un cri si sauvage que la lionne en fut intimidée. Alors, ne sachant plus ce qu'il faisait, ivre de rage et de stupeur, guidé bien moins par son courage que par son instinct, il enfonça son yatagan dans le ventre de la lionne. Ramenant son arme de bas en haut, il lui fit une plaie béante par laquelle les entrailles s'échappèrent. L'enfant se sentit inondé de sang. Il tomba sous le poids du cadavre et perdit connaissance.

En vérité, mes amis, il ne fait pas bon rester dehors. Rentrons ensemble dans le palais de Marsille, et voyons ce qui s'y était passé.

D'heure en heure, pendant la nuit, des rondes parcouraient le château. Il arriva qu'un soldat, en passant devant la chambre de Mourad, glissa, au grand scandale de son chef, et s'étendit sur la dalle tout de son long. Il se releva et rentra au corps de garde en butte aux quolibets de ses camarades. Une lampe fumeuse éclairait la salle tant bien que mal; le soldat remarqua, en s'en approchant, que ses mains étaient rouges de sang. Il crut s'être blessé, se tâta et s'aperçut que ses vêtements en étaient également imprégnés.

« Voilà qui est étrange, dit-il à son chef. Je ne suis pas blessé, et, cependant, regardez mes mains, mes habits. »



IL SE RELEVA ET RENTRA AU CORPS DE GARDE.

L'officier prit un falot et, accompagné par le soldat, il recommença sa ronde en sens inverse. Arrivé devant la porte de la chambre de Mourad, il s'arrêta et remarqua avec stupeur un filet de sang qui prenait sa source dans l'intérieur de l'appartement. Il courut en hâte prévenir le commandant du poste, chargé du service de nuit. Celui-ci s'en fut, tout effaré, donner avis de cette découverte au gouverneur du palais, qui en fit part aussitôt au chambellan de service, lequel, n'osant prendre la responsabilité de réveiller le sultan, s'en alla trouver le ministre, qui, hors d'haleine, porta cette grave nouvelle à son maître.

Marsille se fit habiller au plus vite. Pâle, tremblant, les yeux à demi ouverts, les vêtements en désordre, il courut chez la sultane. Celle-ci, qui ne s'attendait pas à cette visite et qui n'avait jamais vu son seigneur en pareil équipage, poussa un cri. A ce cri les cinquante suivantes de garde arrivèrent effarées. En entendant le récit de Marsille, la belle Hadrama et dix de ses femmes tombèrent pâmées.

« Par les sourcils du Prophète !... c'est bien le moment de faire de pareilles singeries !... Nous n'avons pas un instant à perdre.... Celle de vous qui reprendra ses sens la dernière recevra cinquante coups de verge.

Au même instant tout le monde fut sur pied et prêt à partir.

Le roi, la reine, le ministre, le gouverneur, le chambellan, le chef du poste, l'officier, le soldat, les cinquante suivantes, les cinquante gardes du corps et les eunuques se mirent en marche précédés de vingt nègres porteurs de torches. Le cortège arriva devant la chambre de Mourad. La porte fut enfoncée. En voyant quelle était la victime, le roi respira plus librement.

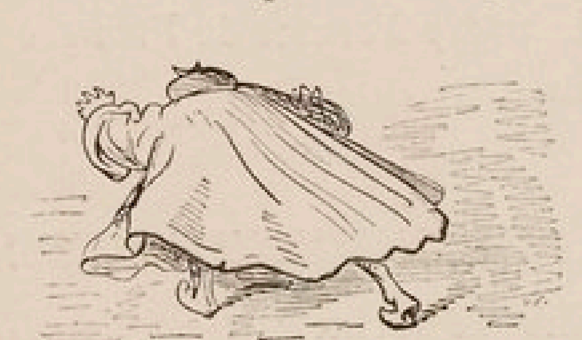

ARRIVÉ DEVANT LA PORTE DE MOURAD, IL S'ARRÊTA.

« Ce gouverneur nous a fait une peur ! dit la belle Hadrama.

— C'est votre faute, ministre, dit Marsille, en fronçant le sourcil. Qui vous a donné l'audace de nous troubler pour cela ?

— Seigneur, c'est votre chambellan de service qui est venu me réveiller et me dire que le prince se mourait. Si j'avais pu supposer.... »

Le chambellan, voyant sa faveur en danger, rejeta la faute sur le gouverneur du palais, qui s'en prit au commandant du poste. Celui-ci accusa l'officier de garde, qui fit appliquer sur-le-champ cent coups de bambou au soldat cause première de tout le mal. Le cortège rassuré allait se remettre en marche, quand la reine poussa un cri.


LE MINISTRE, HORS D'HALEINE.

« Qu'est-ce qu'il y a encore ? dit Marsille en faisant comme tout le monde trois pas en arrière.

— Ne voyez-vous pas que la chambre est vide ? On a tué mon fils !... Il n'y a pas à en douter. Je rêvais chat, quand vous m'avez réveillée.... Mon fils est mort ! Mon fils est mort !

— Ce ne peut être que le gouverneur qui l'a tué....

— Vous ne savez ce que vous dites, chambellan, reprit Marsille ; et vous, madame, vous êtes folle. Rentrez dans vos appartements. Quant à vous, gouverneur du palais, songez que si mon fils n'est pas retrouvé au soleil levant, vous aurez les honneurs du pal. Allez, je compte sur votre zèle. »

Marsille rentra chez lui et dormit jusqu'à neuf heures, ce qui ne lui était jamais arrivé. Il vit, en ouvrant les yeux, le gouverneur du palais, immobile au pied de son lit.

« Ah ! vous voilà ! M'apportez-vous de bonnes nouvelles ?

— Seigneur, le jeune prince est retrouvé.

— Eh bien! dit Marsille à la belle Hadrama qui venait d'entrer, vous voyez que vous étiez trop prompte à vous alarmer. »

La sultane ne répondit rien et essuya une larme.

« Où avez-vous retrouvé Mourad ?

— Dans le bois d'oliviers qui borde le parc.

— Ah ! ah !... Voilà mon aiglon qui essaye ses ailes. Que faisait-il ?

— Le prince dormait auprès d'une lionne et de trois lionceaux.

— C'est impossible, gouverneur !... Je vous connais, vous ne seriez pas allé le chercher là.

— Seigneur, la lionne était morte, ainsi que deux de ses petits; le troisième, le seul vivant, ne pouvant plus téter sa mère, la dévorait.



MON FILS EST MORT!

— Et qui donc avait fait ce beau carnage?

— Moi, » dit Mourad, entrant pâle et sanglant, suivi de deux esclaves qui tenaient son lionceau enchaîné.

Marsille se leva, il courut au-devant de son fils, le prit dans ses bras et le couvrit de caresses. L'enfant ne les lui rendit pas; il venait de s'évanouir, épuisé par la perte de son sang et vaincu par la douleur.

Je n'ai pas besoin de vous dire qu'il fut soigné en fils de roi, en vainqueur de lions.

Le ministre présenta, quelques jours après, un rapport au sultan, par lequel il prouvait d'une façon péremptoire que le gouverneur du prince s'était donné la mort.

Marsille sourit.

« Voilà un beau travail, ministre, je tiens à vous en recompenser. Vous remplacerez le gouverneur auprès de mon fils. »

Mourad grandit et son lionceau ne le quitta plus. Partout on les voyait ensemble, même sur le champ de bataille. Aussi firent-ils en même temps leur entrée à la passe d'armes de Fronsac.

Vous connaissez maintenant Mourad-Henakyeh-Meïmoumovassi.

Retournons auprès de Charlemagne.

Chap. 6

n ami dangereux.

Une fois entrés dans l'arène, les Sarrasins se formèrent en demi-cercle.

Les deux ambassadeurs s'avancèrent.

Mourad prit la parole.

« Je viens à toi, Charles, roi des Francs, de la part de mon père, Marsille, roi de Portugal, de Valence, de Léon et de Castille. Mon nom est Mourad-Henakyeh-Meïmoumovassi. Celui qui m'accompagne a nom Angoulaffre. Il est préfet de Jérusalem et descend de Goliath en ligne directe. Nous venons offrir le combat à outrance à tes pairs et barons, et prétendons faire respecter à tous ceux qui ces paroles entendront, le nom de notre Dieu et celui de Mahomet, son glorieux prophète. Nous offrons le combat seuls contre vingt, trente ou quarante, à pied, à cheval, armés ou non armés; acceptant par avance toutes les

conditions qu'il plaira à toi et aux tiens de choisir. Faute par vous d'accepter la rencontre, déclarons que notre intention est d'en donner sujet de risée aux quatre coins du monde, regardant comme félons et couards ceux qui refuseraient de se mesurer avec nous. En gage de ces paroles, voici mon gant. »

Mourad jeta son gantelet au milieu de l'arène. Angoulaffre en fit autant.

Un murmure parcourut le cortège. Charles l'apaisa d'un geste et prit ainsi la parole.

« Je remercie le roi Marsille, qui règne à Saragosse, de l'honneur qu'il nous fait en envoyant son fils auprès de nous. Seulement ce fils est jeune, et ses paroles s'en ressentent. Il ne paraît pas connaître notre histoire, nos goûts et nos usages. Rien ne nous plaît autant que le combat pour la bonne cause. Il n'était donc pas nécessaire d'accompagner de menaces une offre bien accueillie d'avance et qui eût gagné à être plus courtoisement faite. Nous acceptons le défi, heureux de combattre pour l'amour du Dieu en trois personnes, seul créateur de toutes choses, et pour la confusion de Mahomet, vrai larron de paradis. Aucun de nous ne se fait, pour sa sûreté, accompagner par des bêtes fauves; mais tous nous avons assez chassé le gros gibier, soit l'ours, soit le buffle aux cornes puissantes, pour ne pas redouter le maître prudent et son escorte. Nul ici ne descend de Goliath ou autre mécréant enfanté par œuvre démoniaque; mais tous sauront se montrer dignes de David, le favori du Seigneur. Ce que peuvent faire des hommes braves et forts, animés de l'amour de Dieu et du pays, nous le ferons, confiants dans celui qui dispose de la victoire. »



GRANDE FUT LA SURPRISE DES ASSISTANTS.

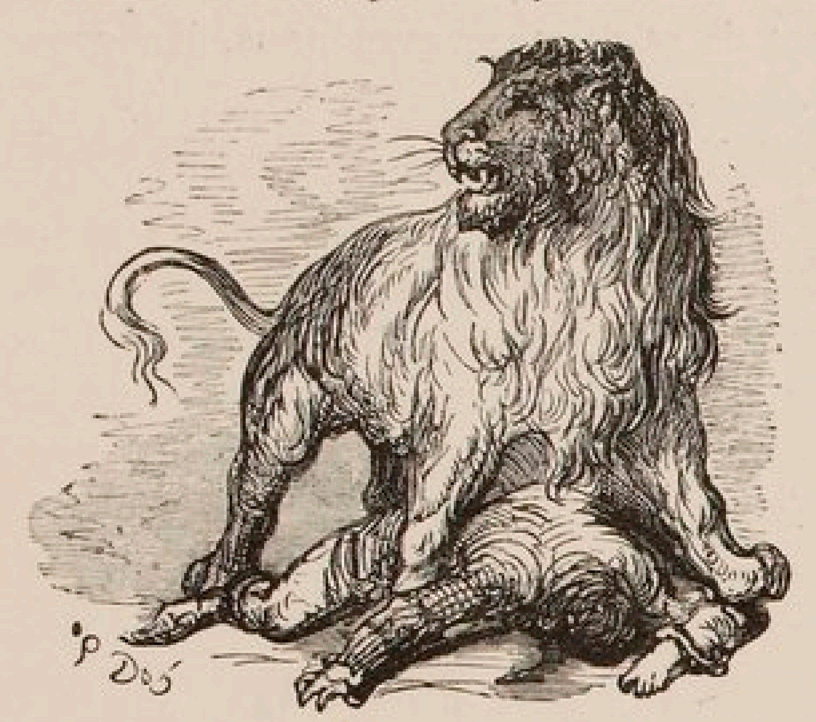
L'escorte de Charlemagne fit entendre de bruyantes acclamations, auxquelles les Sarrasins répondirent par des cris en l'honneur de Mahomet.

Charlemagne désigna Bernard, son oncle, et Naymes, duc de Bavière, pour régler les conditions du combat. Quant à Mourad, il choisit Priamus, roi de Perse, et Garlan le Barbu, alcade de Valence.

Pendant que ceci se passait, le lion de Mourad, qui avait nom Oghris, ce qui signifie « Gueule de bronze » en sarrasinois, le lion de Mourad avait cessé de rugir. Chose miraculeuse, ses yeux ordinairement remplis d'éclairs étaient devenus langoureux comme ceux d'une brebis; tout en lui s'était adouci. Fasciné, il regardait Aude, qui, ne se doutant pas du charme opéré par sa beauté, continuait de causer ave: Roland. Il s'avança lentement vers elle, ne la quittant pas du regard et toujours plus humble à mesure qu'il approchait.

Chacun était préoccupé de telle sorte, que le monstre eût pu arriver jusqu'à Aude sans

qu'on le remarquât. Mais les chevaux à son approche s'écartèrent brusquement et se mirent à trembler si fort, qu'ils imprimèrent aux harnais un mouvement de roulis des plus désagréables; ce qui attira l'attention de Charlemagne et de sa suite. Les yeux se portèrent alors sur le lion; mais lui, absorbé par sa contemplation, continua d'avancer, plus humble que jamais. Quand ils virent à qui il en voulait, les chevaliers tirèrent leurs épées et poussèrent des cris de menace; mais il continua d'avancer sans les voir. Mourad étonné appela son lion. Trois fois il poussa ce cri qui le faisait toujours accourir à ses pieds, mais le lion continua d'avancer sans l'entendre. Mourad, honteux et pâle de rage, s'élança sur lui et le frappa de son épieu; mais le lion continua d'avancer sans se retourner.



LE FILS AVAIT VENGÉ SA MÈRE.

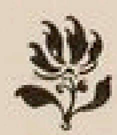
Aude surprise, Aude qui ne tremblait jamais lorsque Roland et Olivier étaient près d'elle, Aude émue de pitié pour ce monstre fasciné qui s'avançait vers elle soumis et tremblant, Aude eut le courage de descendre de cheval et de s'approcher du lion.

Comme il parut joyeux en la voyant près de lui! On eût vraiment dit qu'il cherchait à la rassurer, et que, pour faire oublier sa force, il se faisait le plus petit qu'il lui était possible. Arrivé près d'elle, il se coucha et lui lécha les pieds. Aude se courba et passa ses doigts dans sa crinière; le monstre lui lécha la main en tremblant. Alors la belle prit son écharpe et l'attacha autour du cou d'Oghris qui, se relevant bien doucement de peur de l'effrayer, se laissa conduire en laisse.

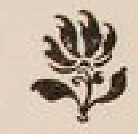


AUDE SURPRISE.

Grande fut la surprise des assistants; mais le plus étonné de tous, ce fut Mourad. Le Sarrasin ne se piquait ni de galanterie ni de belles manières; aussi, mettant pied à terre, il prit son lion par la crinière, et, sans se soucier du frêle lien qui l'enchaînait aux mains de la belle Aude, il voulut l'attirer à lui. Mais le lion furieux, lui montrant les dents, se mit à rugir de telle sorte, qu'il en résulta une bagarre sans précédents. Tous les chevaux se cabrèrent, faisant vider les étriers aux cavaliers ordinairement les plus fermes en selle. Cette tempête apaisée, on vit avec terreur Mourad étendu sur le sol. On le devina plus qu'on ne le reconnut. De l'acier broyé avec de la chair, quelques lambeaux d'étoffes, voilà tout ce qui restait du fils de Marsille. Le lion avait payé ses dettes de famille; le fils avait vengé sa mère.









ù le préfet de Jérusalem exaspéré, commence à montrer les dents.

Angoulaffre qui, jusque-là, était resté impassible, commença à sentir la rage lui monter à la gorge. Il s'avança vers le lion qui s'était couché de nouveau aux pieds de la maîtresse de son choix, et l'enleva de terre par l'oreille aussi facilement que nous prendrions un lapin. Puis il s'apprêta à lui tordre le cou.

Olivier s'avança.

« Quelle rançon te faut-il pour ce lion? C'est un jouet qui plaît à ma sœur, et je serais aise de le lui offrir. Veux-tu de l'or ou des pierres précieuses?

— Au pays où je commande, sur les bords de la mer Rouge, j'ai un palais de turquoises aux colonnes de cristal. Nul n'est assez bon marcheur pour en faire le tour entre le lever et le coucher du soleil. Cent tourelles d'argent s'élèvent vers le ciel. Sur chacune d'elles se tient un chœur ou un orchestre. Au centre est un dôme gigantesque en or émaillé, et sur le faîte un diamant si gros et si étincelant qu'on le voit la nuit à trente lieues en mer. On l'appelle « le Diamant du Salut », parce qu'il guide nos marins et rivalise avec l'étoile polaire.

— J'ai une épée nommée Glorieuse. Galas, Munifican et Ainsias y travaillèrent chacun deux ans. Tu n'ignores pas qu'ils firent en outre neuf épées, chacun trois :

Ainsias fit Baptisme, Florence et Graban à Fier-à-Bras;

Munifican fit Durandal à Roland, Sauvagine et Courtain à Oger le Danois;

Galas fit Flamberge et Joyeuse à Charlemagne, et la tierce, Haute-Claire pour Closamont.



LA RAGE LUI MONTA A LA GORGE.

Quand les dix épées furent faites, les trois frères firent venir un géant et lui dirent de frapper de toutes ses forces Glorieuse du tranchant des neuf épées.

Glorieuse subit l'épreuve et entailla les neuf lames à un pied de la poignée. Donne-moi ce lion et Glorieuse est à toi. »

Angoulaffre sourit et laissa voir une double rangée de dents jaunes comme le cuivre et tranchantes comme des haches :

« Que ferais-je de tes armes? Regarde et dis-moi si j'en ai besoin. Vois ces ongles; ils pénètrent plus avant dans l'acier que les tiens dans la chair. Vois ces dents; quelle machine de guerre aurait autant de puissance? Je puis en les joignant, sans efforts, couper un chevalier en deux, à la ceinture. Vois ces mains; elles cueillent un chêne comme tu cueilles une violette. Vois ces bras et frémis. Un jour, en chasse chez le roi de Perse, j'ai étouffé un éléphant. Vois ces pieds et tremble de les approcher. Dans la Nubie un rhinocéros présomptueux m'attaqua. Il me fit une entraille dans le mollet. La corne brisée resta dans la blessure et j'écrasai le colosse sous mes pieds. A quoi me servirait ton arme?

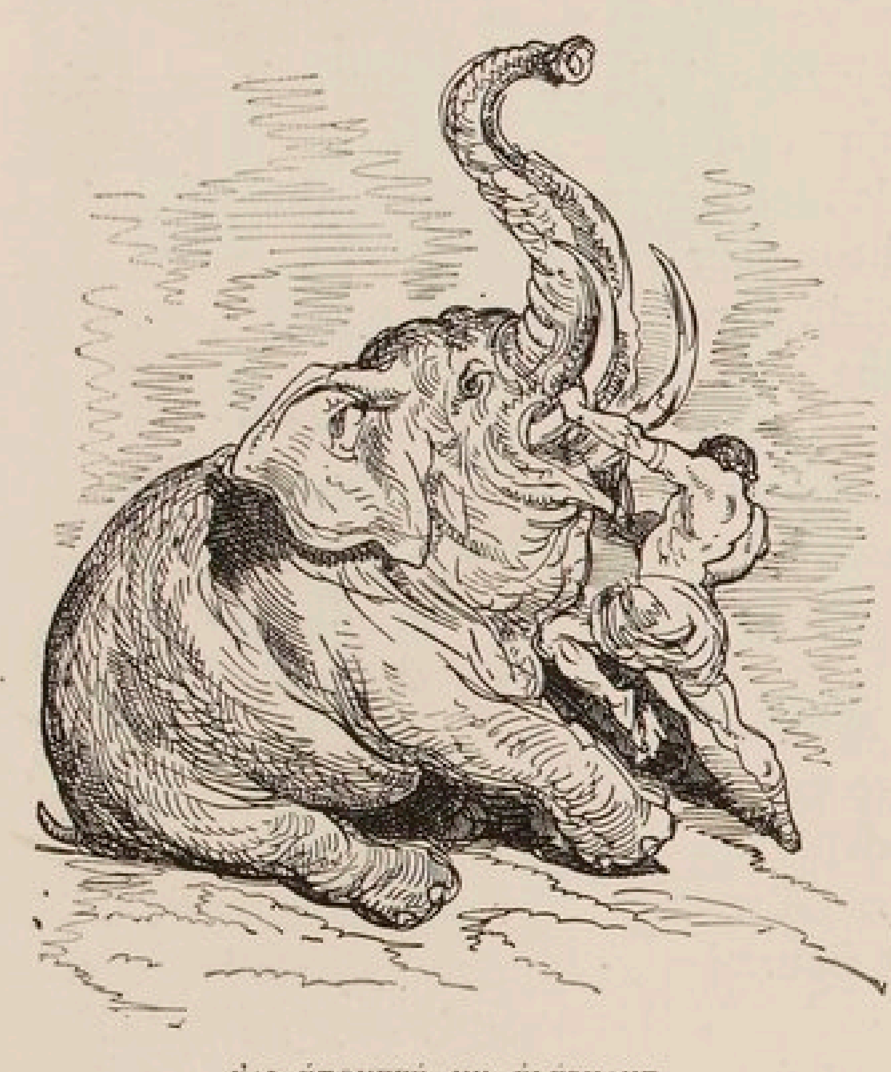
— Il me faut ce lion cependant, et puisque tu ne veux pas accepter rançon pour lui, il sera le prix de notre combat.

— Prétendrais-tu me combattre seul? dit Angoulaffre en riant d'une façon si bruyante que le lion crut sa dernière heure venue.

— Faut-il donc se mettre plusieurs pour combattre un chien? »

Le géant surpris lâcha le lion. Celui-ci fut en boitant se cacher derrière Aude, comme un caniche qui vient de recevoir une correction.

« Soit, dit Angoulaffre, je suis de bonne humeur aujourd'hui. Tu me vois disposé à rire et bénis-en ton Dieu. Je ne suis d'ailleurs pas fâché de te faire voir comment mordent les chiens de mon pays. »



J'AI ÉTOUFFÉ UN ÉLÉPHANT.

Pendant cette discussion, les spectateurs, encore plus curieux qu'effrayés, avaient repris leurs places; les chevaliers, avec l'aide de leurs écuyers, étaient remontés sur leurs coursiers; les restes de Mourad avaient disparu. Charlemagne, ayant gagné la loge royale, fit signe que le tournoi pouvait commencer.

Les trompettes retentirent de nouveau, mêlant leur éclat au bruit strident de la musique sarrasine. Les hérauts parcoururent l'arène, assignant à chacun son poste de combat. Alors Angoulaffre aux dents de cuivre s'approcha de Charlemagne.

« Est-ce bien toi qu'on appelle le roi? Quel peuple est donc celui de France que tu suffis à le gouverner? Est-ce un souverain que j'ai devant les yeux, un souverain vêtu de soie comme une femme? Vous nous appelez chiens, chrétiens maudits, et vous vivez dans des taupinières comme si vous aviez conscience de salir le soleil qui daigne vous toucher du bout de ses rayons de rebut. Dans mon pays, le roi n'est pas seulement roi par la naissance. Fût-il caché au milieu de cent mille, on dirait en le voyant : voilà le roi! Il s'habille de fer et rougirait de se voir vêtu d'étoffes, quand ses fidèles vont combattre. Couard et sans hardiesse, tu as laissé mourir devant toi un héros, fils de roi, sans essayer de lui porter secours. Tu as eu plus pitié des tiens que de ton hôte; et vraiment vous avez dû vous réjouir, vous autres, en le voyant tomber. Mahomet l'a rappelé à lui, indigné de voir que nous étions deux pour défendre son nom contre d'aussi chétifs adversaires. Je suffirai seul à pareille besogne. Envoie-moi donc tes pairs et barons, ensemble ou séparément, et s'ils osent entreprendre cette aventure, crois-moi, embrasse-les une dernière fois avant de t'en séparer. » Et, montrant Olivier, Angoulaffre continua : « Ce petit qui est là-bas a osé me défier. Donne-lui une escorte un peu digne de moi, s'il s'en trouve ici. Je consens à perdre quelques instants avec lui. Entonnez dès à présent vos prières des morts. De la sorte, sa place en paradis sera prête, lorsque, dans un instant, il s'y présentera. » Charlemagne n'était pas habitué à entendre de

pareils discours; son sang bouillait dans ses veines, et, suivant un cours irrégulier, lui apportait par moment la rougeur au front ou le laissait livide comme un mort. Il faut croire qu'on ne meurt pas de colère, puisque Charles a vécu depuis. Sa noblesse n'était guère plus calme. Angoulaffre, lui, souriait toujours.

« C'est par des coups de lance qu'on répond à de telles paroles; tu vas en recevoir cent pour chacune des syllabes que tu as osé prononcer.

— Mal dit, roitelet, reprit le géant. Nos vaillants n'ont jamais besoin de porter deux coups à leurs adversaires.

— Assez de paroles, seigneur, dit Roland, ne voyez-vous donc pas combien nous souffrons d'attendre? » Puis à Olivier : « Mon frère, mon ami, tu trouves beau mon château des bords de la Seine, prends-le, et laisse-moi combattre le premier.

— Non, dit Olivier, pour la tiare je ne céderais pas cette occasion de mériter mon entrée en paradis.

— Prends mon cheval et cède-moi ta place, dit Oger le Danois, tu sais que Tache-Brun n'a pas d'égal.

— Vous êtes fous d'insister, et c'est vraiment me faire injure. Aucun de vous ne ferait ce qu'il me demande. »



EST-CE BIEN TOI QU'ON APPELLE LE ROI?

Olivier, après avoir baisé la main du roi, se fait armer et court prendre place à l'extrémité du champ clos, en face d'Angoulaffre, qui continue ses ricanements.

Chap. 8





Où l'aigle tombe; où le corbeau croasse; où le loup hurle; où le lion rugit.

De grosses larmes roulent dans les yeux de Charlemagne. Il regarde tristement ses pairs et se demande si Dieu permettra que de pareils champions de la croix meurent sous le poing d'un mécréant.

Olivier se signe et s'élance sur le géant. Tout le monde tremble. Olivier seul ne tremble pas.

Il va sans dire, mes enfants, que les conditions ordinaires de ces sortes de combats

avaient été modifiées, car elles défendaient de frapper ailleurs qu'entre les quatre membres. Comment Olivier s'y fût-il pris? Angoulaffre avait quatre fois sa taille.

Les deux combattants s'élancent l'un sur l'autre et disparaissent au milieu d'un nuage épais de poussière. Puis on entend un grand bruit de ferraille, qui glace le sang dans toutes les veines. Olivier est-il désarçonné? Est-ce le bruit de sa chute. Non!... le nuage se dissipe et laisse voir Olivier ferme en selle à l'extrémité de la lice, prêt à fournir une nouvelle course. Sa lance a rompu la boucle du ceinturon d'Angoulaffre, dont le sabre a creusé en tombant, une profonde ornière dans le sol.



DES LARMES ROULENT DANS LES YEUX DE CHARLEMAGNE.

Des acclamations frénétiques retentissent. Hourra pour le bon chevalier!...

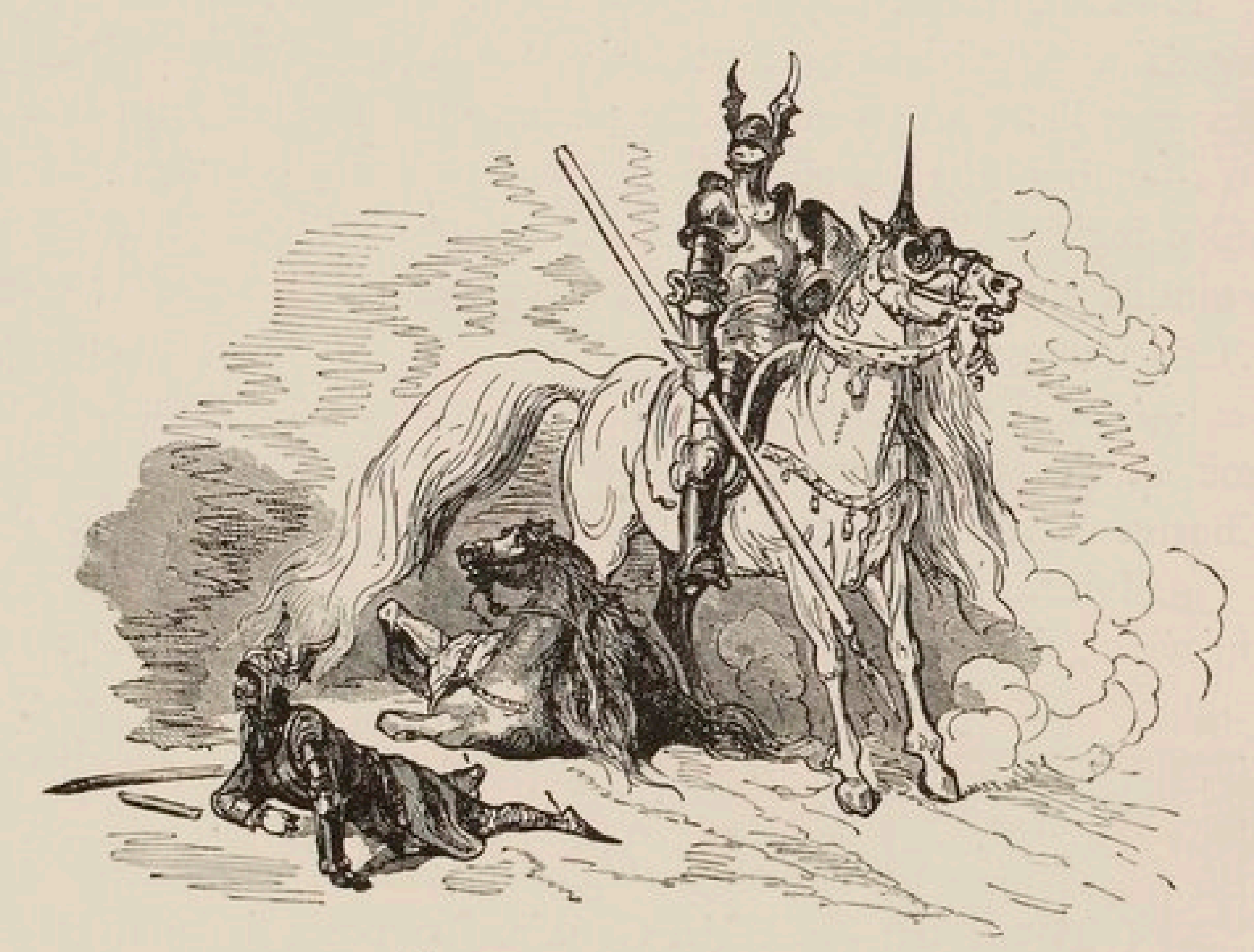
« Laissez aller! »

Ils s'élancent de nouveau et disparaissent dans la poussière. Cette fois encore Olivier échappe au colosse. Mais celui-ci, gêné par le peu d'étendue de l'arène et ayant mal calculé ses distances, arrive la lance en avant sur les tribunes publiques. Son arme redoutable trace un sillon mortel dans la foule, et ébranle la charpente qui s'effondre sur les assistants. Dans la bagarre, le cheval d'Angoulaffre s'est déchiré le poitrail. Jamais Ganelon n'a été de si bonne humeur. Il déteste Olivier, dont l'amitié pour Roland est proverbiale.

« Ce soir, se dit-il, ces vantards dormiront entre quatre planches. »

Lupus n'a ni moins de joie ni moins de haine au cœur que Ganelon. Le duc d'Aquitaine, ébloui par la beauté de la sœur d'Olivier, a demandé sa main. Gérard de Vienne l'a repoussé avec mépris. « Demandez-la à Roland, » a ajouté Olivier en riant. Lupus et Ganelon étaient faits pour s'entendre; aussi ne cessent-ils de plaisanter à voix basse pendant qu'Olivier combat.

Charlemagne ne tarde pas à remarquer ces rires étouffés et à en être impatienté. Ce bourdonnement ironique l'agace. La harangue d'Angoulaffre lui grince encore dans les oreilles, aussi se croit-il le sujet des railleries de ses vassaux. Il se redresse alors, heureux de trouver un prétexte pour donner cours à sa colère et, s'adressant à Ganelon et à Lupus :



DES CRIS D'HORREUR RETENTIRENT DE TOUS CÔTÉS.

« Le loup et le corbeau, Dieu me pardonne! osent railler l'aigle. Est-il donc descendu si bas qu'il se trouve à leur portée?

— Que notre seigneur ne se méprenne pas de la sorte, reprend Lupus. L'acte récent de soumission que nous avons fait n'est-il pas de nature à nous mettre à l'abri de semblables suppositions?

— Quelle est la cause de cette joie malsaine? Quand le loup est en gaieté, le berger doit prendre garde.

— Un coup maladroit d'Olivier nous a fait sourire, dit Ganelon en lançant un mauvais regard sur les combattants.

— Ah! c'est ce vaillant qui est en butte à vos railleries! En vérité, vous eussiez mieux fait de rire de moi. Ne suis-je donc plus Charlemagne et ce mécréant avait-il raison? Parce qu'un géant m'a regardé en face, voilà que les nains viennent me mordre les talons. Un de mes meilleurs soutiens a osé, pour l'amour de moi, tenter une entreprise dont la pensée est faite pour donner le vertige; peut-être il va mourir, et l'on ose rire de lui à mes côtés! Vous avez eu grand tort, je vous assure; et puisque l'aventure que court Olivier est de celles qui font sourire, vous la courrez tous deux sur l'heure. Maintenant, corbeau, maintenant, loup, priez Dieu pour ce vengeur, car je jure Dieu que vous le remplacerez au combat. »



JAMAIS GANELON N'A ÉTÉ DE SI BONNE HUMEUR.

Puis, laissant Ganelon et Lupus interdits, Charlemagne fut se rasseoir.

Olivier et Angoulaffre, qui n'attendaient que la présence du roi, coururent de nouveau l'un sur l'autre. Cette fois, Ferrant d'Espagne arriva seul de l'autre côté de l'arène; le géant avait mieux pris ses mesures.

Il s'était baissé de telle sorte que son visage touchait l'encolure de son cheval. Olivier en profita et lui enfonça sa lance dans l'œil gauche. Angoulaffre le prit entre ses deux mains puissantes et l'étreignit avec tant de force, que l'armure, faussée de tous côtés, entra dans les chairs du chevalier. Puis le colosse, se dressant sur ses étriers, lança à terre le malheureux Olivier, qui y demeura sans mouvement. Son armure broyée était remplie de sang. Des cris d'horreur retentirent de tous côtés. Ils furent bientôt couverts par les vivats et la musique des Sarrasins.

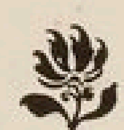
Charlemagne reste immobile, ses yeux ne quittent pas le corps d'Olivier. Ses preux l'entourent, lui demandant de les envoyer au combat. Il ne les entend pas. On apporte une civière, des médecins accourent, un cri s'élève.... « Olivier respire encore!... » Alors Charles se redresse et, des larmes dans les yeux, il s'écrie :

« Mon seigneur saint Jacques, vous en qui j'ai toujours eu tant de foi, sauvez ce brave chevalier, et je vous promets une chapelle au pays des Sarrasins. Elle sera si belle, mon seigneur saint Jacques, que vous en verrez Dieu et les saints jaloux. »

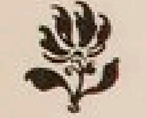
Puis, se tournant vers Ganelon et Lupus : « A vous, maintenant, comte de Mayence! à vous, duc d'Aquitaine! Je jure le Dieu tout-puissant, que, si vous n'acceptez pas le combat, demain, à la même place où ce vaillant vient de tomber, vous serez dégradés de l'ordre de chevalerie.

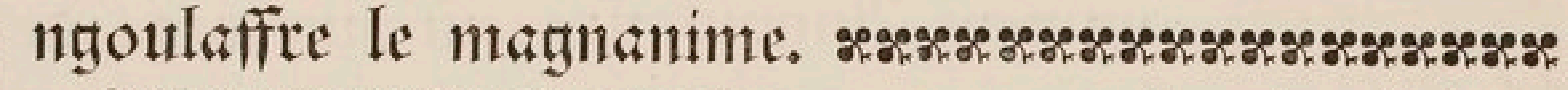
— Qu'il en soit ainsi, dit Ganelon, si nous ne vous faisons pas voir que nous sommes d'aussi bonne race que vos favoris. »

Suivi de Lupus, il descend dans le champ clos.



Chap. 9

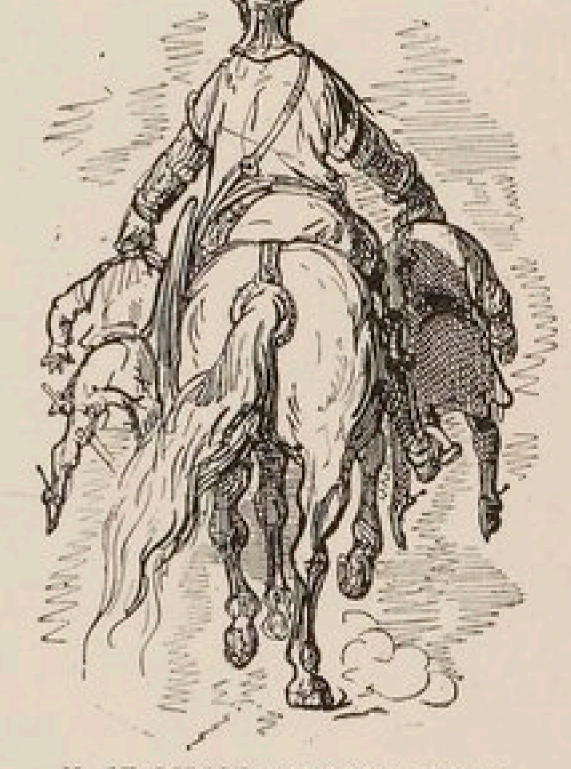




Angoulaffre le magnanime.

Quand Angoulaffre vit approcher ses nouveaux adversaires, il fronça le sourcil.

« Ah çà! pour qui me prend-on ici? je ne te fais pas mon compliment, roitelet. Voilà un triste échantillon de ta cour. Tu n'as pas grand'peine à en être le premier. Je crois, en vérité, que tu m'offres les chevaliers de rebut dont tu n'es pas fâché de te défaire. Tu espères ainsi me lasser et te débarrasser de ce fretin. Je ne te donnerai pas ce plaisir. Par le Prophète! mon père serait bien surpris s'il voyait quelle besogne on me donne à faire! »



IL SE DIRIGEA ALORS VERS LA CHAPELLE.

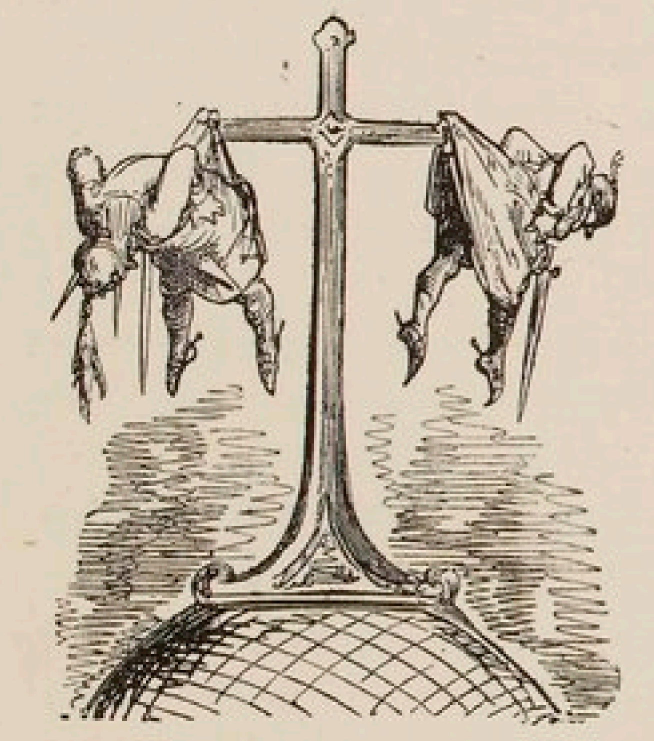
Et, haussant les épaules, Angoulaffre s'en fut prendre place au bout de l'arène. Il refusa la lance que lui apportaient trente de ses écuyers.

« Il serait plaisant que je prisse des armes pour combattre ces pygmées. » Puis il partit sans trop hâter le pas de son cheval.

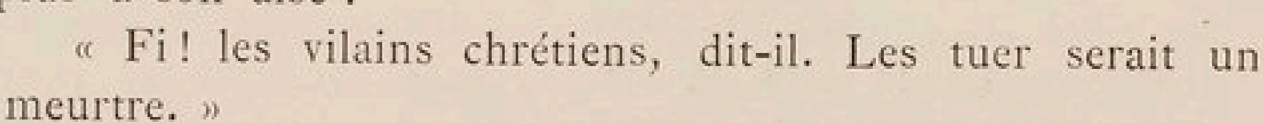
Ganelon et Lupus s'élancèrent la lance en arrêt. Au lieu d'en diriger la pointe sur le géant, ils s'appliquèrent à frapper le cheval.

« Aussi lâches que laids!... s'écria Angoulaffre. Charles, Charles, je ne te donnerai pas la joie de te débarrasser de ceux-ci. Je prétends les épargner et les laisser concourir en paix à ta honte à venir. »

Le géant se baissa, prit les deux chevaliers comme il avait pris Olivier, et, les regardant plus à son aise :



DÉFENSEURS DE LA CROIX, SOYEZ-EN LES GARDIENS!

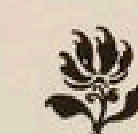


« Fi! les vilains chrétiens, dit-il. Les tuer serait un meurtre. »

Il se dirigea alors vers la chapelle, tenant toujours Gane et Lupus.

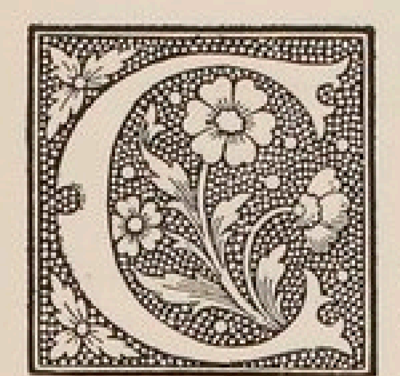
Vous n'avez sans doute pas oublié, mes enfants, la chapelle dont je vous ai parlé au commencement de ce conte. Une grande croix de fer la surmontait. Angoulaffre s'en approcha, et, sans faire le moindre mal à ses prisonniers, il les accrocha par leurs ceinturons aux branches horizontales de la croix, comme deux bagues à un baguier.

« Défenseurs de la croix, soyez-en les gardiens! » dit le colosse, et il retourna prendre sa place dans l'arène.





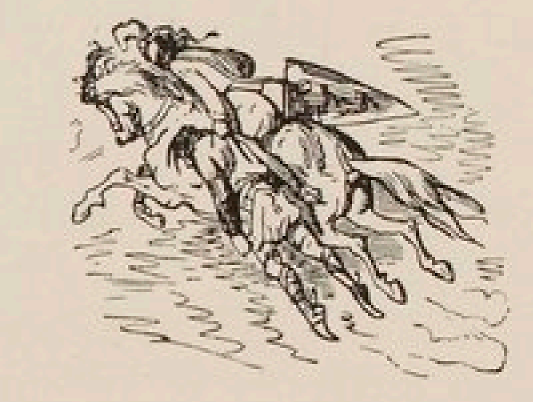




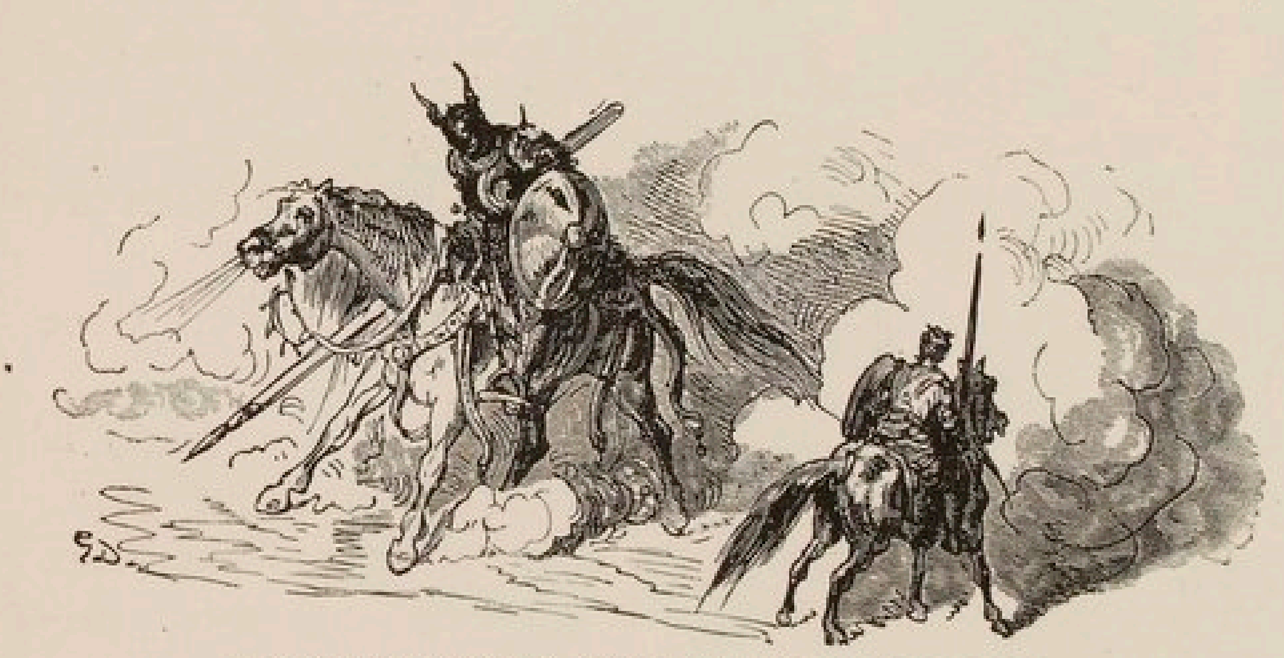
Comment Angoulaffre eut une rage de dents dont il mourut.

Roland n'écoute plus rien. L'insolence du géant a fait croître dans son cœur une de ces colères auxquelles rien ne résiste, quand elles ont pour auxiliaires une force et un courage comme les siens. La honte infligée à Ganelon et à Lupus l'exaspère. Il ne voit plus en eux des rivaux, des ennemis indignes ; ils sont chevaliers, ils sont chrétiens, et il prend sa part de l'insulte qui leur est faite.

Il monte sur Veillantif et s'élance dans le champ clos. Un murmure flatteur le salue à son entrée ; on sent que le vrai combat commence seulement, et que, si Roland est vaincu, nul ne pourra lui succéder. L'honneur du nom français est l'enjeu de ce tournoi. Trois pages sont allés chercher le gant jeté par Angoulaffre en signe de défi et le traînent péniblement au milieu de l'arène. Roland se baisse, le ramasse, et, s'approchant du colosse, il le lui lance au visage. En recevant cette insulte, le Sarrasin perd son sang-froid, et pousse un juron si effroyable que l'assemblée entière fait le signe de la croix. Le colosse, cette fois, prend sa lance et son large bouclier. Les spectateurs n'ont pas une goutte de sang dans les veines ; bien des prières sont adressées à Dieu pour le triomphe du chevalier chrétien.



Le signal est donné.... Les combattants s'élancent et se rencontrent à moitié chemin. Angoulaffre s'est baissé pour atteindre Roland. Celui-ci, avec une adresse surhumaine, évite l'effroyable coup qui lui est destiné et frappe son ennemi au visage. La lance se loge entre deux dents et s'y brise.



LE COLOSSE PREND SA LANCE ET SON LARGE BOUCLIER.

Les plus grands courages sont doublés de petites faiblesses. Angoulaffre avait peur des dentistes ! Une molaire endommagée le faisait souffrir depuis quinze jours.... Vous jugez de la rage qu'il éprouva en recevant sur cette dent un effroyable coup de lance ?

Ce n'est plus un homme, ce n'est plus un géant, c'est un monstre inconnu, ivre de fureur. Il perd tout sang-froid et, jetant ses armes, se précipite sur son adversaire. Mais Roland, que le danger n'a jamais ému, l'évite avec art et le harcèle ; il semble jouer avec son redoutable ennemi. Un coup habile tranche la sous-ventrière du cheval d'Angoulaffre. La selle tourne, le géant perd l'équilibre et tombe au bruit des éclats de rire de l'assemblée. Roland s'approche, lui tend la main et l'aide à se relever. Puis il lui demande s'il a besoin de repos.

« Jamais je ne laisse un combat inachevé, répond le colosse. J'ai soif, voilà tout. »

Charlemagne a entendu ces mots. Il donne des ordres à ses pages, et l'on roule au milieu de l'arène une barrique de vin d'Espagne. Angoulaffre la défonce d'un coup de poing, la vide d'un trait, et, jetant la futaille vide par-dessus le mur d'enceinte, il remonte à cheval.

Les combattants choisissent de nouvelles lances, et, après avoir pris du champ se jettent l'un sur l'autre. Cette fois ils s'atteignent tous deux en pleine poitrine. Quels coups, mes enfants ! De nos jours un vaisseau cuirassé n'y eût pas résisté. Angoulaffre est repoussé jusqu'à l'extrémité de la croupe de son cheval ; il serre les genoux de telle sorte, pour éviter une seconde chute, que la malheureuse bête en devient poussive. C'est pitié de l'entendre tousser. Roland a fléchi sous le coup. Son dos a touché la croupe de Veillantif, mais le brave chevalier n'a pas quitté la selle. La lance a glissé sur sa bonne armure, de la ceinture jusqu'à l'épaule. Il en est quitte pour un crachement de sang.

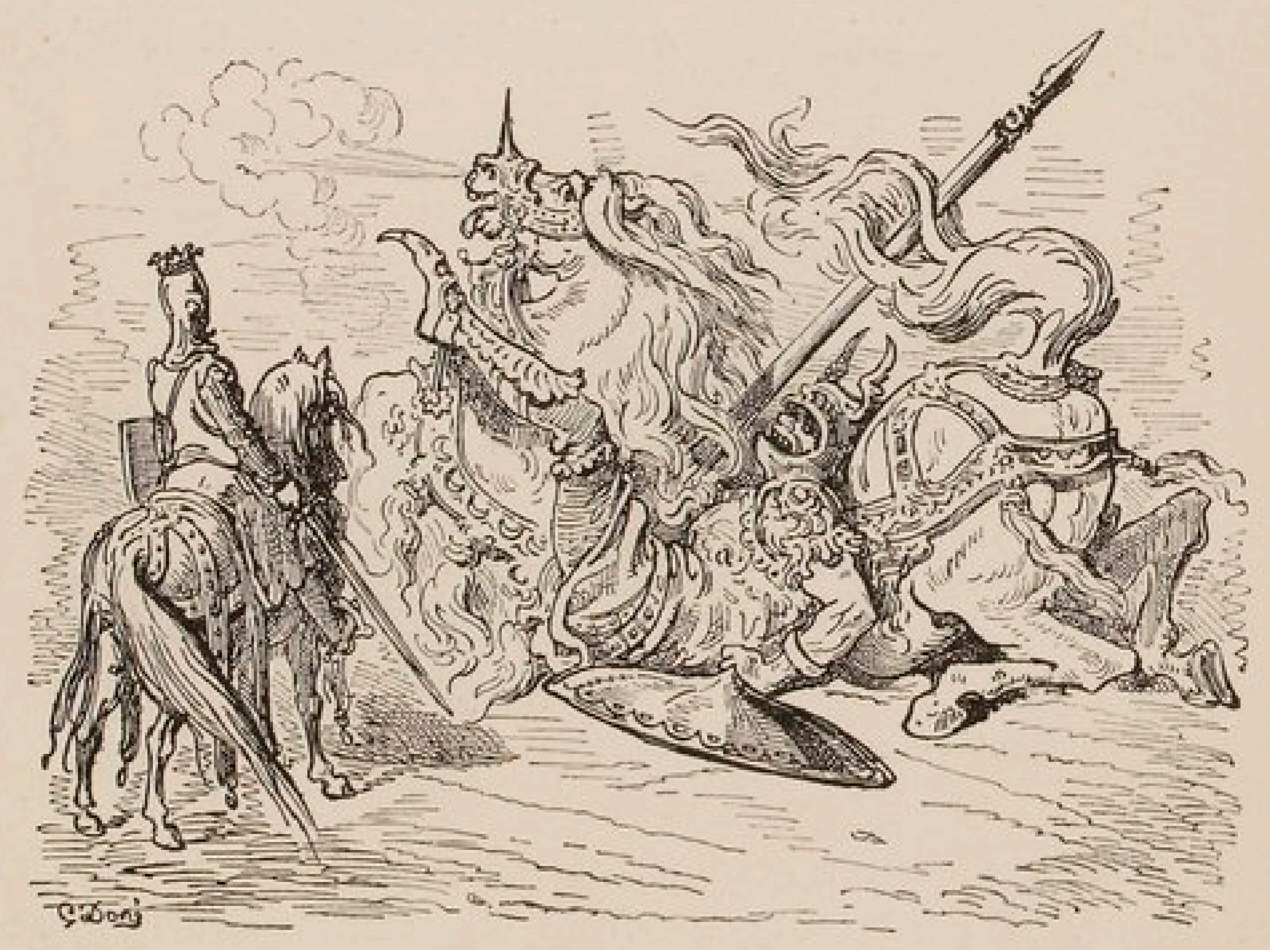
CETTE FOIS, ILS S'ATTEIGNENT TOUS DEUX EN PLEINE POITRINE.

« Il me répugne de tuer un brave tel que toi, dit le préfet de Jérusalem. Je t'offre la vie, accepte-la.

— Je ne puis accepter de toi que des horions, reprend Roland d'une voix douce, parce que je suis assuré de te rendre tout ce que j'aurai reçu, voire te faire largesse.

— Soit ! » dit Angoulaffre, et les voilà aux prises de nouveau.

Le géant a jeté sa lance et pris une hache d'armes dont la vue donne le frisson à l'assemblée. Roland jette sa lance et tire Durandal du fourreau



ANGOULAFFRE TOMBE ASSIS PAR TERRE.

Veillantif semble doué d'une intelligence humaine; le brave animal devine les moindres intentions de son maître. Tantôt il bondit, tantôt il rase le sol; puis il s'élance ou se cabre, et toujours il passe au milieu des coups sans être atteint. Le cheval du Sarrasin est loin de le valoir. Sa grande taille, son poids le rendent difficile à diriger. Il tousse



UN MURMURE FLATTEUR SALUE ROLAND.

depuis quelques minutes et n'obéit qu'avec peine au mors et à l'éperon. Grâce à une volte habile, Roland prend le géant de flanc. D'un coup de sa formidable épée, il coupe en deux le cheval de son ennemi. Angoulaffre tombe assis par terre entre les deux moitiés de sa monture, en pousant un cri de stupeur et de rage.

LEUR MUSIQUE RESTE MUETTE, CETTE FOIS.

Les mahométans ont cessé de rire; leur musique reste muette cette fois. Garlan le Barbu qui les commande écume de colère; il a arraché un bon dixième de sa barbe. C'est que l'alcade de Valence prévoit le sort d'Angoulaffre et se demande si les siens reverront l'Espagne. Roland est acclamé, mais il n'y prend pas garde, et, mettant pied à terre, il s'approche du colosse qui ne s'est pas encore relevé.

« Reste assis, préfet de Jérusalem, et, pendant que tu te reposeras, envoie-moi quelques-uns des tiens. De la sorte il n'y aura pas de temps perdu.

— Que le tonnerre m'écrase si je te laisse un instant de répit! Monte à cheval et défends-toi bien.

— Je n'ai l'habitude d'accepter aucun avantage; et, puisque te voilà démonté, je continuerai le combat à pied. »

Pendant ce dialogue, dix chevaux ont emporté les restes de la monture d'Angoulaffre.

Alors commence un combat plus terrible que les précédents. On se demande comment Roland échappe aux coups nombreux qui lui sont destinés. Mais le vaillant chevalier fait si bien qu'il approche du monstre et lui coupe la jambe droite à la hauteur du genou. Vous devinez mes enfants, quelle triste figure fait le préfet de Jérusalem avec ses jambes dépareillées. Il tombe et mord la terre avec rage. Il se roule, cherche à se relever et pleure son impuissance.

Roland s'approche.

« Tu ne peux plus continuer ce combat; ta vie m'appartient. Accepte le baptême et je t'épargne. »

CONTINUONS!

Sans répondre, Angoulaffre se roule jusqu'à la place où sa hache est tombée, il la ramasse et se coupe la jambe gauche au-dessus du mollet. Il se redresse alors, et regardant fièrement Roland, il lui dit ce seul mot :

« Continuons. »

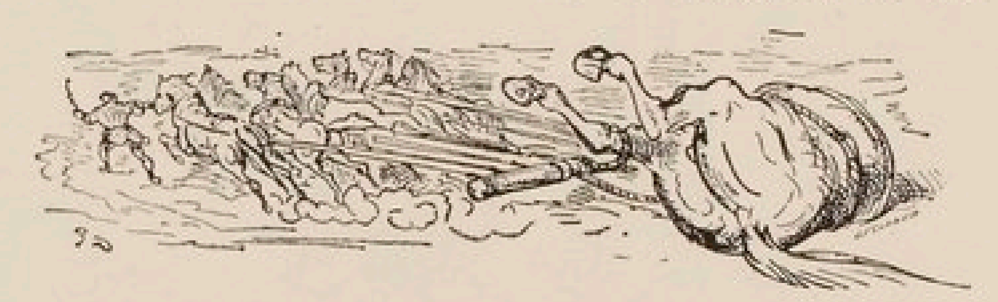
A la vue de cet acte d'héroïsme, chrétiens et Sarrasins applaudissent. Charlemagne lui-même est ému.

« Préfet de Jérusalem, dit-il, cesse un combat inutile. Quelle preuve plus grande peux-tu donner de ton courage? Crois-moi, quand tu reparaîtras ainsi mutilé devant

ton roi, dis-lui : « C'est Roland m'a mis en cet état, » et tu ne le verras pas sourire.

— Vous pouvez donc vivre, vous autres, avec la honte d'avoir été vaincus? Cela seul est au-dessus de nos forces. Regardez, cœurs timides. Vous avez vu comment nous combattons, voyez maintenant comment nous savons mourir. »

Je ne vous raconterai, pas, mes enfants, la fin de cette terrible lutte; ce n'est plus un duel, c'est une boucherie. Les coups se succèdent sans relâche. Roland est couvert de blessures, son armure tombe pièce à pièce sous la hache du Sarrasin, mais il ne recule pas. Il sent ses forces diminuer et veut à tout prix en finir. Aussi, sans souci de la mort à laquelle il s'expose, il s'approche de son ennemi et lui porte un coup terrible qui l'étend à ses pieds. Il y eut un moment pendant lequel l'assemblée impressionnée demeura silencieuse. Le respect qu'impose toujours le courage contint l'élan de la joie générale. Cependant, cette première minute passée, chacun se sentit comme délivré d'un immense danger; la vue de Roland, au-devant duquel se rendait Charlemagne, fit éclater de toutes parts des hourras frénétiques.



DIX CHEVAUX ONT EMPORTÉ LES RESTES DE LA MONTURE D'ANGOULAFFRE.

L'empereur embrassa son neveu et lui dit :

« Je veux te récompenser pour une si belle victoire; que désires-tu? Ma reconnaissance est sans limite; sois ambitieux sans réserve. Quelle province veux-tu que je te donne?

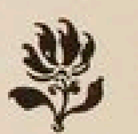
— Aucune, seigneur. Le jour où je voudrai une province, j'irai la prendre.

— Que te faut-il donc? »

Aude venait de quitter Olivier, qui n'avait plus besoin de ses soins; elle avait senti que le triomphe de son bien-aimé serait incomplet, si elle n'y assistait pas. Roland la regarda de telle sorte que Charles, se tournant du côté de Gérard de Vienne, lui dit :

« Voilà un ambitieux qui vous demande sa récompense. Qu'en dites-vous, Gérard? et vous, dame Guibourg? Ne vous semble-t-il pas que votre nièce serait heureuse d'avoir pour époux mon ami et neveu Roland? Je vous la demande pour lui. Je n'étais pas assez riche pour satisfaire cet insatiable. Ah çà! Turpin, voilà de la besogne pour vous. Nul autre n'est digne de célébrer un tel mariage. Préparez-nous un beau sermon. Les fiançailles auront lieu dès notre retour à Cologne. »

Chap. II



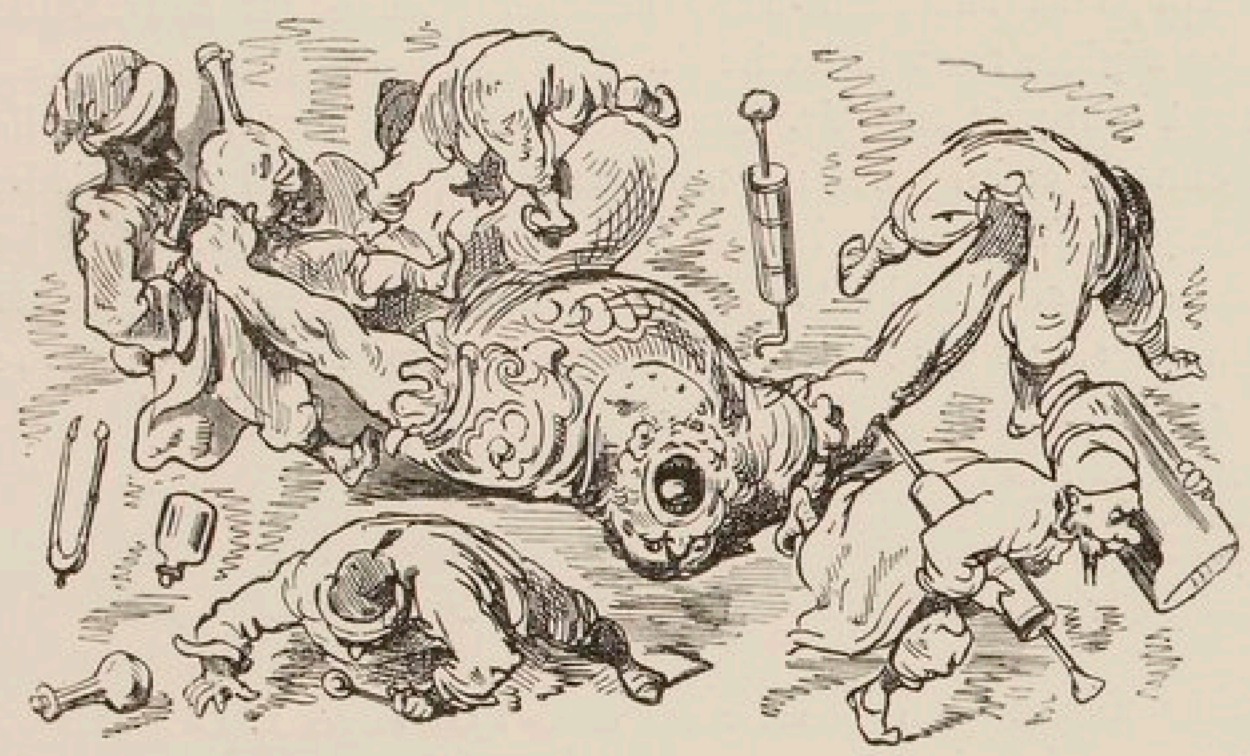
Le testament d'Angoulaffre. — Angoulaffre mort, les deux larrons descendent de croix.

Angoulaffre était étendu sur le sol, entouré de ses compagnons d'armes. Quand les médecins vinrent pour panser ses blessures, il les repoussa.

« Allez au diable, distributeurs de drogues! Faites-moi grâce de vos remèdes. Approche, Alcayd de Valence, Corsablix, Margariz, entourez-moi tous, que je meure en regardant vos visages amis. Racontez au roi Marsille comment est mort Mourad, comment je suis mort. Dites-lui bien que mon dernier souffle m'a servi à demander vengeance de ce Roland. Je vous lègue à tous une haine trop vivace, trop forte, pour qu'elle

ne me survive pas. Si la corruption doit vous venir en aide, n'épargnez rien. Il n'y a pas de conscience humaine qui ne croule à la vue des richesses dont vous allez disposer. Jurez de ne rien négliger pour hâter la chute de ce maudit; je mourrai plus tranquille.

— Compte sur nous, dit Priamus; nous héritons de ta haine, et, fût-ce dans dix ans, fût-ce dans vingt ans, ce Roland périra de notre main.



ALLEZ AU DIABLE, DISTRIBUTEURS DE DROGUES !

— Nous le partagerons en autant de morceaux qu'il t'a fait de blessures, dit Garlan le Barbu. Sa mort sera matière à légende, ajoute Abysme, le favori de Marsille; je te jure qu'il en sera parlé encore, alors que le souvenir de ce Charlot sera éteint.

— Que Mahomet vous protège. Celui qui m'a vaincu n'est pas facile à vaincre.

— Fallût-il dépeupler la Nubie, la Perse, l'Égypte, le Caucase, la Scythie et l'Espagne pour former nos bataillons, reprit Écrémis de Vauterne, Roland, Charles et ses pairs mourront avant peu ! Avant un an nous coucherons à Cologne ! dit un autre.

— Assez, bavards et fanfarons ! reprit Angoulaffre qui sentait le froid l'envahir. Tâchez de rapporter vos os en Espagne, et, si Mahomet vous en fait la grâce, renouvelez-y ces promesses. En attendant, veillez sur votre peau au tournoi de demain.... La mort me tient à la gorge....Adieu.... Ah ! chien de Roland !... »

Ce fut le dernier mot du préfet de Jérusalem. Soixante Sarrasins prirent trente lances qu'ils tinrent chacun par un bout, et, marchant sur deux rangs, les uns derrière les autres, ils improvisèrent une civière sur laquelle on étendit le corps du géant.

Quand Dieu ne prend pas fait et cause pour le lion, le moucheron en vient facilement à bout.

AVANT UN AN NOUS COUCHERONS A COLOGNE !

L'assemblée était tellement émue, que nul ne pensait plus à Ganelon et à Lupus. Ce fut Pinabel, le neveu du comte de Mayence, qui le premier se les rappela. Il s'approcha de Charlemagne, lui demanda s'il ne convenait pas de secourir les deux pendus, et s'il voulait bien lui confier ce soin.

« C'est Roland que cela regarde, dit le roi; il les a délivrés, c'est à lui qu'ils appartiennent. Mon neveu, allez donc dénicher ces héros qui font là-bas triste figure. Vous jugerez sans doute à propos de leur donner la volée. »

Roland causait avec Aude; cette interruption le contraria. Il se dirigea cependant vers la chapelle, mais il y arriva de fort méchante humeur.

« Il est vraiment cruel, dit-il à Ganelon, d'être dérangé à chaque instant de la sorte pour des gens qui vous savent mauvais gré du bien qu'on leur fait. Quand on n'est pas de force à soutenir une aventure, on ne s'y expose pas. Voilà deux fois, sans reproche, que je vous décroche sur le chemin; pour l'amour de Dieu! ne compromettez pas ainsi le nom français à la légère. Songez que vous n'êtes pas seul à le porter et que je ne serai pas toujours là sur vos talons pour réparer vos fautes. »

Et, sans attendre davantage, ayant remis les pendus sur pied, Roland retourna auprès de la belle Aude.

« Ah çà! dit Lupus à Ganelon, vous sentez-vous d'humeur à digérer toutes ces insolences?

— Il me semble, seigneur duc, que vous en avez votre part et que vous vous en accommodez à merveille.

— Il serait temps d'en finir!

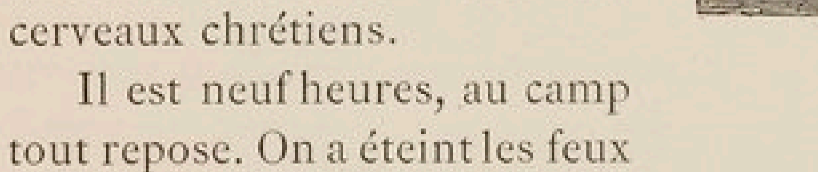
— Qui vous retient? dit le comte avec un sourire.

— Les mêmes raisons qui vont font patienter. Ce Roland est brutal et.... »

Mais les badauds se groupaient autour des deux vaincus et ne leur épargnaient pas les railleries. Ne voulant pas continuer à faire les frais de la gaieté publique, ils prirent le parti de la retraite et rentrèrent sous leurs tentes. Ils y passèrent la nuit à former des projets fort peu catholiques, bien qu'ils prissent naissance dans des cerveaux chrétiens.



IL EST NEUF HEURES, TOUT REPOSE AU CAMP.



Il est neuf heures, au camp tout repose. On a éteint les feux par mesure de prudence; la lune a seule le droit de briller. Les moindres bruits meurent peu à peu; à peine un chant d'oiseau vient-il animer la plus belle des nuits. De loin en loin encore, on entend un cliquetis de fer. C'est une ronde qui passe. Les armures brillent un instant sous les rayons de la lune et disparaissent aussitôt dans l'obscurité.

Faisons aussi notre ronde. Commençons par la tente royale. Si vous n'étiez pas avec moi, mes enfants, je vous défierais bien d'y entrer. Jamais trésor ni reliques ne furent si soigneusement défendus. Charles repose sur un grand lit de parade. Cent vingt hommes des plus fiers et des plus hardis sont chargés de sa garde. Quarante chevaliers font à tour de rôle le tiers de la veillée : dix au chevet, dix aux pieds, dix à dextre, dix à senestre ; chacun tenant un cierge ardent et une épée.

Aude s'est aussi retirée dans sa tente. Elle ne dort pas et pense à tous les incidents de cette journée à la fois maudite et bénie : maudite, car elle a failli lui enlever son frère, son frère, son cher Olivier; bénie, car elle a décidé de ses fiançailles avec Roland, son cher Roland. Ses femmes sont auprès d'elle. Dix Mauresques lui chantent des refrains d'Espagne, qu'elle préfère à tous les autres. Ce soir elle ne les entend pas; elle rêve. Quatre Saxonnes peignent ses longs cheveux, attendant, pour la coiffer, un signe qu'elle oublie de faire. Huit Lombardes ont préparé un bain aromatique. Trois fois déjà elles l'ont renouvelé, car il s'est refroidi trois

fois depuis qu'elle rêve. Oghris n'a pas été plus heureux. Il a posé doucement sa tête sur ses genoux; elle ne lui a pas fait l'aumône d'un regard. C'est là un gardien qui rend plaisante la précaution que l'on a prise de placer des gardes à la porte.

Roland repose près d'Olivier. Les deux vaillants se sont endormis, la main dans la main. Pendant ce temps Gane et Lupus combinent une entreprise meurtrière.



MITON S'AGENOUILLA POUR RECEVOIR L'ENVOI DE SA DAME.

Sortons du camp. Sur la lisière du bois, un couple charmant cause à voix basse. Mita, la digne sœur d'Aude la belle, Mita, que nous avons remarquée en tête du cortège royal et que l'on avait surnommée « le petit chevalier de Nacre », Mita marche appuyée sur le bras de Miton de Rennes, l'ami de Roland. Derrière eux viennent une suivante et un page.

« Elle est bien heureuse, ma sœur, d'avoir pour chevalier un homme comme ce Roland.

— Vous me brisez le cœur en parlant de la sorte. Faut-il donc pour vous plaire, être le seul chevalier qui ne se puisse égaler?

— Vous me répétez sans cesse que vous feriez des miracles pour me plaire....

— C'est la vérité.

— J'en veux la preuve dès demain. Au point du jour vous recevrez mes ordres. Si vous menez à bien l'entreprise que je vous ménage, je serai vôtre, et avec fierté. Au revoir. Puissiez-vous réussir. Je vais le demander à Dieu. »

Puis elle tendit au chevalier une main qui tremblait et que celui-ci baisa respecteusement.

Miton rentra chez lui et ne ferma pas les yeux de la nuit. Au petit jour une suivante parut; elle lui remit un paquet et lui dit :

« Ma maîtresse m'envoie vers vous pour vous faire connaître ses volontés. — Va trouver le seigneur Miton, m'a-t-elle dit. Remets-lui cette chemise de lin que j'ai portée, et dis-lui de la revêtir aujourd'hui pour le combat. S'il m'aime, il la considérera comme un talisman plus fort et plus sûr que l'acier. Plein de confiance, il se présentera au tournoi sans autre arme défensive que ses chausses de mailles, son écu et son heaume. S'il fait cela et s'il triomphe, je serai prête à lui donner telle preuve d'attachement qu'il me demandera; s'il ne réussit pas dans cette aventure, il n'en aura pas moins mon estime et mon amitié pour l'avoir entreprise; s'il meurt, je porterai son deuil et mourrai dans un couvent; s'il refuse, je le mépriserai comme le plus faux et le plus lâche des hommes. »

IL FIT DEMANDER TURPIN.

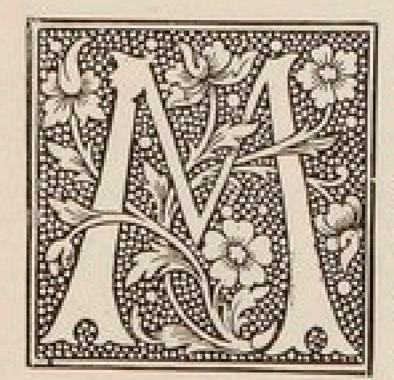
Miton s'agenouilla pour recevoir l'envoi de sa dame ; c'était peut-être son linceul qu'il couvrait de baisers. Puis il se releva souriant, donna à la suivante tout l'or et l'argent qu'il possédait, la congédia et se prépara au combat. Je vous assure qu'il avait fort belle mine et ne prêtait pas à rire, lorsqu'il fut équipé comme l'avait voulu sa dame.

Il est bon de vous dire aussi, mes enfants, que notre chevalier avait vingt-trois ans, un charmant visage encadré par de longs cheveux blonds, et qu'il ne le cédait à personne pour

l'élégance et la force. L'armure de lin qu'il venait d'endosser, assujettie autour de sa taille par un riche ceinturon, lui descendait jusqu'aux genoux, laissant à nu son cou et ses bras qu'il avait fort blancs. Ainsi équipé, il fit demander Turpin, lui conta son aventure, se confessa, communia et se mit en prières, attendant l'heure d'entrer en lice.

Chap. 12





Mont-joie! Mont-joie! Gloire à Jésus!

Il est neuf heures du matin. Les hérauts vont de tous côtés criant à plein gosier : « Lacez les heaumes! lacez les heaumes! » Les combattants se préparent. Ils examinent une dernière fois et avec le plus grand soin les moindres pièces de leur armure, s'assurent que leurs chevaux sont solidement harnachés et, ces précautions une fois prises, se rendent dans la lice : les Sarrasins par la porte du Midi, les chrétiens par celle du Nord. Charlemagne prend place dans la loge impériale. Himiltrude est à ses côtés. Aude s'assied dans la tribune réservée à la reine de Beauté. Oghris s'est couché à ses pieds et promène des yeux étonnés sur la foule. Les tribunes sont encombrées, les combattants sont à leur poste, les fanfares et les acclamations remplissent l'air. Charlemagne attend. Les hérauts réclament alors le silence, lisent les conditions de la joute et exhortent les chevaliers à faire leur devoir en l'honneur de Dieu, de l'empereur et des dames. Puis ils invitent les deux chefs : chrétien et sarrasin, à prendre chacun le commandement du corps qui lui est confié.

Garlan le Barbu sort des rangs et passe ses gens en revue; Miton en fait autant et s'avance dans l'arène. La vue de son bizarre accoutrement attire l'attention générale.

« Qu'est-ce à dire! s'écria Charlemagne. Miton a-t-il perdu la raison? Qu'on lui porte à l'instant l'ordre de quitter le champ clos. »

Ogier le Danois, interprète de la volonté impériale, s'élance; mais il est retenu par Turpin qui a entendu l'exclamation de Charles.

« Pardonnez-moi, Sire, de suspendre ainsi l'exécution d'un ordre que vous avez donné; mais Miton accomplit un vœu. Votre Majesté essayerait en vain de l'empêcher de combattre. Dieu seul est assez puissant pour le sauver. »

Et le regard sévère de l'évêque rencontre le regard suppliant de Mita, qui détourne les yeux. Aude a tout compris et veut intervenir.

« Sire, vous ne pouvez laisser mourir ainsi un brave chevalier. »

Charlemagne secoue tristement la tête :

« Je connais Miton, rien ne l'empêchera de poursuivre cette entreprise. »

Puis, se tournant vers la cour de la reine de Beauté :

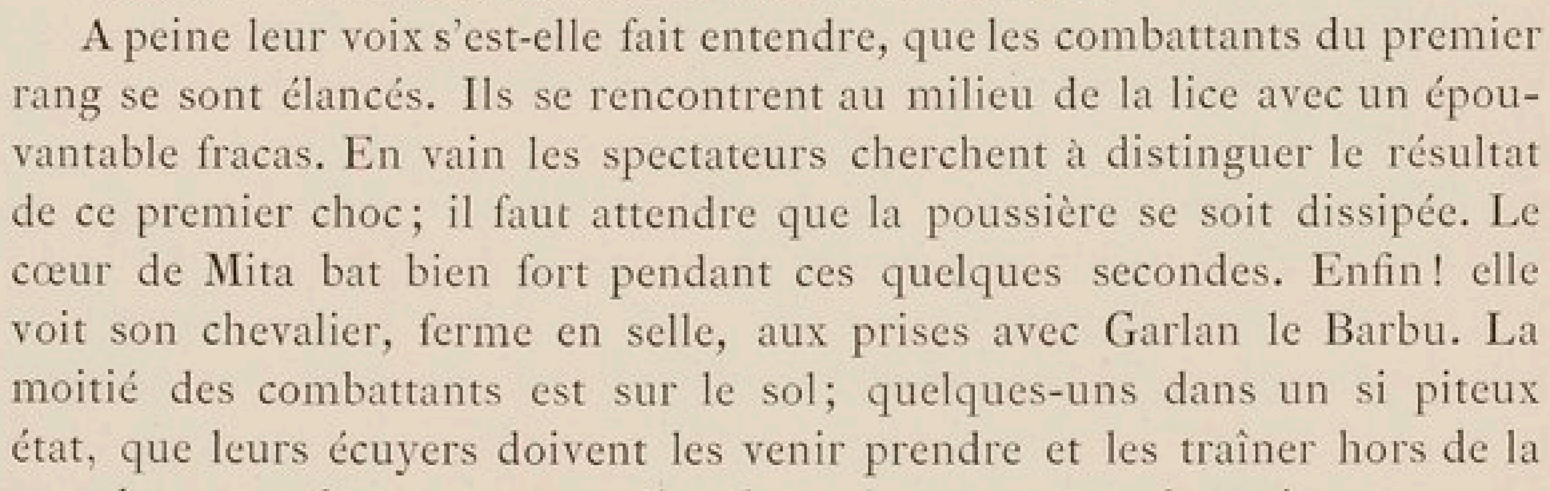
« J'ai parmi vous, mesdames, une cruelle ennemie qui envoie ainsi à la mort un de mes meilleurs chevaliers. Disons pour le condamné de cette furieuse beauté la prière des morts. »

Alors chacun se lève et répète à voix basse la prière que Turpin prononce à haute voix. Seule, Mita éperdue n'a pas la force de se redresser; elle tombe à genoux et y serait restée accablée, si sa sœur ne l'avait pas relevée.

Pendant ce temps, Miton, étranger à ce qui se passe, n'écoutant ni les cris de la foule, ni les prières de ses compagnons d'armes qui l'exhortent à ne pas se livrer ainsi à la mort, Miton, heureux et fier de l'épreuve qu'il va subir, a pris ses dispositions de combat.

Cent chevaliers sont à leur poste : cinquante Sarrasins et autant de Français. Leurs chefs les ont placés sur deux rangs : vingt-cinq de front. C'est vraiment un imposant spectacle que celui de ces vaillants revêtus de leurs plus brillantes armures, roides et bien alignés, fermes sur leur selle de bataille. On dirait une colonnade d'acier. Les chevaux, non moins impatients que leurs maîtres, hennissent et frappent la terre du pied. Enfin Charlemagne donne le signal.

« Laisser aller! laissez aller! » crient les hérauts.



MITON HEUREUX ET FIER.

A peine leur voix s'est-elle fait entendre, que les combattants du premier rang se sont élancés. Ils se rencontrent au milieu de la lice avec un épouvantable fracas. En vain les spectateurs cherchent à distinguer le résultat de ce premier choc; il faut attendre que la poussière se soit dissipée. Le cœur de Mita bat bien fort pendant ces quelques secondes. Enfin! elle voit son chevalier, ferme en selle, aux prises avec Garlan le Barbu. La moitié des combattants est sur le sol; quelques-uns dans un si piteux état, que leurs écuyers doivent les venir prendre et les traîner hors de la bagarre. D'autres cependant se relèvent et vont cherchant de nouveaux adversaires.



« Allah Akbar!.. Dieu est grand! » crient les Sarrasins. — « Gloire à Jésus!... Mont-joie! Mont-joie! » crient les chrétiens! et voilà le second rang qui s'ébranle et prend part au combat. Cet ouragan d'acier fait de nouvelles victimes. Le cri des trompettes et des nacaires sarrasines, les roulements des tympanons et des gongs couvrent le bruit des gémissements et des imprécations. On enlève les morts et les mourants une fois encore; les blessés se mettent à l'abri tant bien que mal. Quarante combattants restent aux prises: vingt-cinq mécréants, quinze chrétiens. Depuis un quart d'heure, Miton et Garlan luttent sans qu'aucun ait l'avantage. Du tranchant de son épée, le comte de Rennes a fendu le cabasset de l'Alcayd de Valence et lui aurait ouvert le crâne, si le turban n'avait amorti le coup. Garlan a entaillé l'écu de son adversaire et la chemise de lin commence à se marbrer de sang. Miton voit diminuer le nombre des preux qu'il commande et veut en finir avec son ennemi, pour leur porter secours. Il s'approche; les genoux se touchent, l'étrier frotte l'étrier. Sans souci du danger, il se découvre, saisit Garlan par le collet de sa cotte de mailles, l'enlève, le passe de la main droite dans la main gauche, lui appuie son épée sur la gorge et l'oblige à demander grâce. Puis il l'envoie à pied hors de l'enceinte du combat et donne le cheval du mécréant à Thierry, duc d'Ardennes, qui vient d'être démonté.



ILS SE RENCONTRENT AU MILIEU DE LA LICE AVEC UN ÉPOUVANTABLE FRACAS.

Cha'chaân el Da'djah, émir de Tolède, a la présomptueuse pensée de venger Garlan le Barbu; comme si, pour avoir déchiré quelques lions dans le désert, éventré quelques élé-

phants et taillé en pièces un millier d'ennemis, on pouvait prétendre vaincre un chevalier français! Il pousse son cri de guerre et s'élance à la rencontre du comte de Rennes en brandissant un fléau à sept chaînes, le même dont Attila se servait contre les légions d'Aétius. Mais le coup ne rencontre que le vide. L'émir perd l'équilibre. Miton en profite pour saisir Cha'chaân el Da'djad par la jambe. Il l'arrache de selle avec tant de violence qu'il brise en même temps le troussequin, entraîne le harnais et renverse le cheval sur le flanc. Alors les assistants virent, chose étrange! le comte de Rennes prendre son ennemi par les chevilles, se dresser sur ses étriers, et, se servant de ce corps comme d'une massue, le faire tournoyer au-dessus de sa tête, s'élancer dans la mêlée et assommer les infidèles à coup d'émir. Chaque fois qu'elle retombe, la chair rencontre une arme en défense; aussi n'en reste-t-il bientôt que des lambeaux. Peu à peu l'arme humaine perd de son poids et devient hors de service. Lorsque Miton la rejette, elle a couché sur le sable huit Sarrasins.

Il promène alors ses yeux dans le champ clos. Marganice, préfet de Carthage, combat Roard de Limoges et Itiers de Clermont; Garnaille, roi d'Éthiopie, tient tête à Lambert le Court et à Humbert, comte de Bourges; — M'kamat-Haddada, calife de la Mecque, fait bonne contenance en face de Riol du Mans, d'Hoël de Nantes et de Bazin le Genevois; Alis, roi de Maroc, est aux prises avec Pinabel, tandis que Sangaran, qui commande aux sources du Niger, Baïmalanko, chef des tribus des bords des Lacs Salés, tous deux plus noirs que le péché, et Zumzum-Kalakh, roi de Garbe, serrent de près Aimery de Narbonne, qui leur rend deux estocades pour une. Miton vole au secours de ce dernier et le dégage en trois minutes et vingt coups d'épée. Sangaran et Baïmalanko tombent. Ils vont rejoindre le diable dont ils portent la livrée.

« Merci et à charge de revanche, dit Aimery au comte de Rennes; dans quelques instants j'aurai fini avec ce mécréant. Un tête-à-tête n'a jamais rien qui m'effarouche. Laisse-moi et porte plutôt secours à Pinabel, auquel il reste à peine assez de sang pour ne pas mourir. »

En effet, le neveu de Ganelon frappe en aveugle; son sang lui coule dans les yeux. Le roi de Maroc, qui voit venir à lui un adversaire, prend brusquement le parti d'abandonner Pinabel et de courir sus à Miton. Cette volte est si habilement faite, qu'elle surprend ce dernier et le livre, pendant quatre secondes, entièrement découvert à la rage d'Alis. Ce moment d'oubli vaut au comte de Rennes un coup d'épée qui lui ouvre le bras gauche, de l'épaule au coude, et lui trace un chevron purpurin sur le poignet. Mita pousse un cri comme si elle eût reçu le coup, et cache sa figure dans ses deux mains.

« Voyez donc, Sire, dit Himiltrude, comme cette petite Mita prend intérêt au combat. La blessure que vient de recevoir le comte de Rennes lui fait grandement saigner le cœur.

— Gardez pour vous ces sornettes, madame, répond l'empereur. Quand les hommes jouent de l'épée, les femmes doivent s'abstenir de jouer de la langue. »

Et il tourne brusquement le dos à la reine. Le fait est que le moment était mal choisi pour discourir.

Riol du Mans venait de faire sauter, d'un revers habile, la tête de M'kamat-Haddada. Ce projectile d'un nouveau genre était venu frapper au visage Marganice, préfet de Carthage, et l'avait troublé au point de lui faire négliger de parer un coup furieux que lui portait Itiers de Clermont. Cette négligence bien excusable lui coûta la vie. Un coup de sabre le cloua sur la croupe de son cheval comme un papillon sur du liège.

Carmaille sent aussi que sa fin est proche; Lambert le Court ne lui laisse pas de répit. « Il ne sera pas dit, s'écrie fièrement le roi des Éthiopiens, que j'aurai reçu la mort d'une main chrétienne! » Et, appuyant sur le sol la poignée de son épée, il se traverse le corps. Il meurt en criant : « Allah! »

Aimery de Narbonne, un enfant de seize ans, semble jouer avec son adversaire. « Chien! lui dit Zumzum-Kalakh, ne combattras-tu pas plus sérieusement? — Je vais t'apprendre la politesse, dit Aimerillot sans cesser de rire. D'abord, je n'aime pas que l'on me parle la tête couverte. » Et son épée fait voler en morceaux le casque du roi de Garbe : un de ces casques fameux de l'antique tribu des Beni-Ad. « A la bonne heure, païen! Craignais-tu pas de te noircir le teint? »

Un coup de hache qui brise l'écu du comte de Narbonne est la réponse de Zumzum-Kalakh.

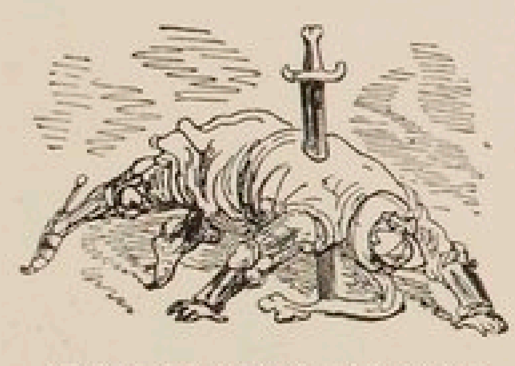
« Dieu me pardonne! il devient méchant, reprend Aimery sans se déconcerter; il faut le mettre en pénitence. »

Son épée siffle, fait voler l'arme avec le poignet droit du roi de Garbe, et met ainsi fin au combat.

Le roi de Maroc seul résiste encore. Miton a hâte d'en finir, car il sent ses forces qui l'abandonnent; cependant il n'accepte d'aide que de Dieu. Son écu est brisé; son bras gauche, ouvert par une terrible entaille, reste inerte à son côté. C'est au prix de cinq blessures qu'il peut en faire une à son ennemi.

Mita est étrangère à tout ce qui n'est pas le comte de Rennes; elle vit de sa vie, elle souffre de ses blessures et serait tombée morte du coup qui l'eût achevé. Combien elle maudit sa cruelle exigence! quelle haine elle porte au roi de Maroc! En vérité, jamais la mort d'un homme ne fut ainsi demandée à Dieu.

Miton sent le froid l'envahir; un bourdonnement lugubre lui fait craindre une fin prochaine. Il se roidit contre la mort, porte un dernier coup à l'ennemi, et tombe sans connaissance sous les pieds de son cheval. Ce coup est le dernier que reçoit le roi maure; l'épée a traversé la poitrine et la lame est restée dans la plaie. Il est pris du dernier frisson. Il ouvre les bras, lâche ses armes et pousse un cri si terrible, que son cheval effrayé part au galop, droit devant lui, et vient se heurter contre le mur d'enceinte. Le cavalier roule sur le sol.



LE ROI DE MAROC EST MORT.

Le roi de Maroc est mort! Charlemagne se lève rayonnant.

« Ogier, dit-il au roi de Danemark, allez me quérir des nouvelles de Miton, et dites-lui combien je l'aime. Je ne suis d'ailleurs pas seul à l'aimer ici, à ce qu'il paraît. Ah çà! petite, ajouta-t-il en s'adressant à Mita, vous avez de dangereux caprices. Les choses ont bien tourné cette fois-ci, mais je vous engage à ne pas tenter le diable de nouveau. »

Mita se jette aux pieds de l'empereur et lui baise la main sans mot dire.

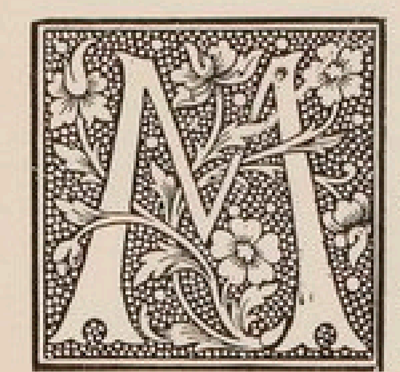
Charlemagne sourit :

« Allons, relevez-vous, comtesse de Rennes. »



Chap. 13





Marche funèbre.

Ainsi se termina cette brillante passe d'armes. N'avais-je pas raison, mes enfants, quand je vous disais qu'on n'en vit jamais de pareille?

On conduisit à l'ambulance tous les blessés sarrasins, et je n'ai pas besoin d'ajouter qu'ils n'eussent pas été mieux soignés s'ils avaient reçu le baptême. On enterra les morts; ils étaient soixante-trois, pas un de plus, pas un de moins. Il y eut après cette joute bien des trônes vacants aux pays orientaux.

Charlemagne combla les survivants de riches cadeaux; puis, après quatre ou cinq jours de fêtes, il fit ses préparatifs de départ, laissant une forte garnison à Fronsac. Il voulait célébrer l'Avent dans une ville du diocèse de Juliers, autrefois nommée Duren, et la solennité de la Résurrection à Saint-Lambert de Liège.



DE CETTE BRILLANTE AMBASSADE IL NE RESTAIT QUE LES TIMBALIERS.

Quand les Sarrasins se virent seuls, ils convinrent d'informer sans retard le roi Marsille du triste sort de ses envoyés, et de lui porter le corps de son fils.

Le cortège se mit en route pour l'Espagne. Les tympanons voilés de blanc précédaient de vingt pas un cercueil. C'est entre quatre planches que Mourad Henakyeh Meïmoumovassi rentra dans les États de son père.



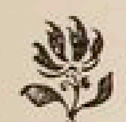


Deuxième Partie



Le Paradis de Mahomet

Chap. I



Comment Croque-Mitaine fut baptisé.

En tournant cette page, mes chers enfants, vous avez, sans vous en douter, vieilli de neuf ans. Vous voyez que le temps passe vite à me lire. Suis-je trop exigeant en vous demandant de faire avec moi un voyage de cinq minutes, de l'an 769 à l'an 778?

Charlemagne, après avoir, comme nous l'avons dit plus haut, accompli ses devoirs religieux à Duren et à Saint-Laurent de Liège, se rendit à Worms pour y commencer l'année 770. C'est là que Miton et Mita furent unis; là aussi que cette dernière mit au monde une adorable petite fille qui prit nom Mitaine : un bel ange frais, ferme et velouté, avec de grands yeux noirs et coiffé de cheveux blonds comme d'une auréole! Charlemagne, qui le vit un jour dans les bras de sa mère, crut à une vision.

« N'est-ce pas là madame la Vierge que je vois, portant son petit Jésus? » se dit le bon empereur. Et quand il fut plus près et qu'il eut reconnu la comtesse de Rennes : « Vous êtes trop heureuse vraiment, dame Mita. Savez-vous bien que Notre-Seigneur vous a traitée en favorite? Il est impossible que ce joli ange ne porte pas bonheur à qui l'approche, et, s'il n'a

pas encore été racheté du péché, je demande à me porter pour lui caution devant Dieu. Voulez-vous que je sois son parrain ? »

Charlemagne prit la petite main de l'enfant pour l'embrasser; le bras disparut tout entier sous la moustache et dans la barbe. Puis, radieux de cette rencontre qui lui semblait un heureux présage, l'empereur se rendit à une assemblée du peuple qu'il avait convoquée. Il se sentait si dispos et si léger de peines qu'il céda aux instances de sa mère Berthe *aux grands pieds*, qui, depuis longtemps, cherchait en vain à le réconcilier avec son frère Carloman. Cette même année, Himiltrude donna le jour à un fils, charmant de figure, mais contrefait. Charles l'appela Pépin, le peuple l'appela *le Bossu*, et, quand le peuple s'avise de servir de parrain, les noms qu'il donne sont éternels. Cet héritier n'était pas fait pour flatter l'amour-propre d'un empereur. Son père l'accueillit fort mal et résolut de répudier Himiltrude.

Aude et Roland, moins heureux que Miton et Mita, n'en étaient encore qu'aux fiançailles.

« Sire, ne serait-il pas temps d'en finir avec ce mariage? dit un jour le comte du Mans à Charlemagne. Depuis huit mois j'attends votre bon plaisir et espère que vous voudrez bien enfin fixer le jour de nos noces. »

NOTRE-SEIGNEUR VOUS A TRAITÉE EN FAVORITE.

L'empereur, qui venait de se disputer avec sa femme, avait le mariage en horreur. Il reçut fort mal son neveu.

« Par ma barbe! je vous trouve trop impatient. A peine avez-vous le menton fertile et déjà vous voulez prendre maître! Ceci n'est point de mon goût. On se bat mal quand on a femme et famille. Ne me rompez plus la tête de ceci. Vous êtes assez jeune pour attendre... Attendez. » La reine Berthe, qui n'avait pas plus de goût pour sa bru que Charlemagne n'en avait pour sa femme, partit pour la Lombardie afin de négocier une alliance nouvelle. Elle en revint bientôt avec Désidérade, fille de Didier, roi des Lombards. Himiltrude fut répudiée malgré les menaces du pape Étienne III. Charlemagne célébra cette année la solennité de Noël en Bourgogne, et celle de la Résurrection à Valenciennes en Hainaut.



SAVEZ-VOUS BIEN, BEAU NEVEU, QUE VOUS N'ÊTES PAS AVARE DE ME ROMPRE LA TÊTE?

Le choix de la reine Berthe n'avait pas été heureux. Désidérade, sœur de la reine dépossédée, faisait assez triste figure à la cour de France. L'empereur résolut de la répudier. Roland, qui souffrait toujours de voir son mariage indéfiniment retardé, s'adressa de nouveau à son souverain : « Vous ne me voulez certainement pas de mal, Sire, et cependant vous m'en faites plus que je ne puis dire, en ajournant toujours mon mariage avec Aude. »

Charlemagne, qui venait d'avoir une discussion des plus violentes avec sa nouvelle épouse, lui répondit avec humeur :

« Savez-vous bien, beau neveu, que vous n'êtes pas avare de me rompre la tête? Le

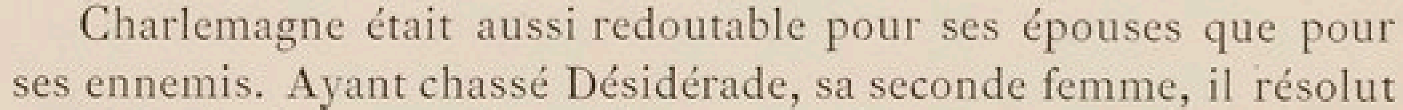
mariage est une sotte chose, c'est moi qui vous le dis. D'ailleurs j'ai dans l'esprit de brûler un peu le pays Saxon. Il m'est revenu que dans une ville qu'ils appellent Eresburg, je ne sais pourquoi, on adore une idole nommée Irminsule. Je me suis donné pour mission d'ardre cette insolente divinité, vous m'y aiderez. A mon retour nous reparlerons de votre mariage. »

Roland s'en alla tout penaud retrouver la belle Aude.

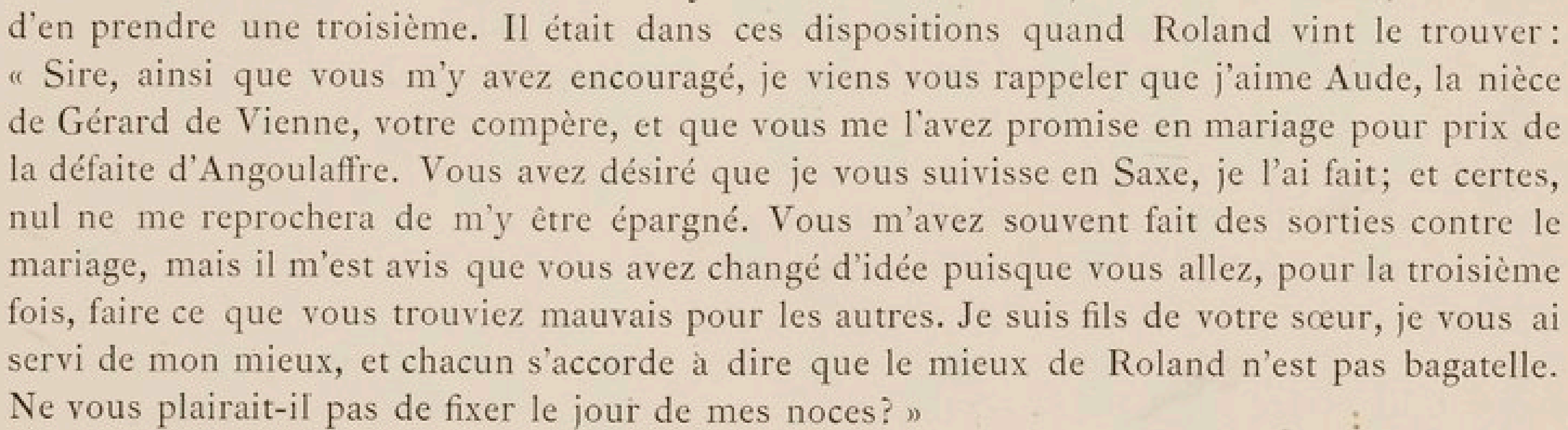
En cette année 771, Charlemagne célébra la solennité de Pâques à Herstall et les fêtes de Noël à Attigny.

Dès le début de l'année 772, Charles convoqua ses leudes à Worms, se mit à leur tête et envahit la terre des Saxons. Ce pays, divisé en une infinité de petits États sauvages, était habité par les Westphaliens, les Osterlindsi, les Sclavons, les Angarii, etc., etc. Tous ces peuples furent refoulés jusqu'à la Baltique, leurs idoles détruites, leurs terres saccagées. Contraints à demander la paix, ils vinrent faire leur soumission sur les rives du Weser.

ROLAND S'EN ALLA TOUT PENAUD.



Charlemagne était aussi redoutable pour ses épouses que pour ses ennemis. Ayant chassé Désidérade, sa seconde femme, il résolut d'en prendre une troisième. Il était dans ces dispositions quand Roland vint le trouver : « Sire, ainsi que vous m'y avez encouragé, je viens vous rappeler que j'aime Aude, la nièce de Gérard de Vienne, votre compère, et que vous me l'avez promise en mariage pour prix de la défaite d'Angoulaffre. Vous avez désiré que je vous suivisse en Saxe, je l'ai fait; et certes, nul ne me reprochera de m'y être épargné. Vous m'avez souvent fait des sorties contre le mariage, mais il m'est avis que vous avez changé d'idée puisque vous allez, pour la troisième fois, faire ce que vous trouviez mauvais pour les autres. Je suis fils de votre sœur, je vous ai servi de mon mieux, et chacun s'accorde à dire que le mieux de Roland n'est pas bagatelle. Ne vous plairait-il pas de fixer le jour de mes noces? »



Charlemagne était de fort bonne humeur ce jour-là. Il rit aux éclats en entendant son neveu et lui dit :

« Par ma barbe et mon sceptre! je crois que ce jouvenceau me fait la leçon! Mon compère Gane avait ma foi raison quand il me disait que, si je n'y prenais garde, le drôle me conduirait par le bout du nez. Ah çà! myrmidon, ne t'ai-je pas fait comte du Mans et pair de mon empire? Ne t'ai-je pas octroyé les Marches de Bretagne, et faut-il point te remercier des coups que tu as donnés pour défendre ta peau! Je n'aime pas, beau neveu, qu'on cherche à me forcer la main. D'ailleurs, j'ai comme une idée qu'après mon mariage je ferai une pointe vers la Lombardie; vous m'y accompagnerez. A notre retour, nous verrons. » Charlemagne épousa peu après Hildegarde. Elle était belle outre mesure, et appartenait à une illustre maison de Souabe.



CHARLEMAGNE ÉTAIT DE FORT BONNE HUMEUR.

Cette année 772, Charlemagne célébra la Pâques et la Noël à Herstall, sur la Meuse.

A cette époque, Didier, roi des Lombards, envahit le patrimoine de saint Pierre, et vint, à la tête de dix mille bonnes lances, mettre le siège devant Rome. Le pape Adrien ne s'effrayait pas pour si peu. Il fit fermer les portes de la Ville Éternelle, visita les murailles avec soin, les

garnit de troupes, et résolut de mourir sous les ruines de sa capitale plutôt que de l'abandonner. Puis il envoya à Charlemagne une députation d'évêques et de nobles hommes avec mission de rappeler au fils de Pépin qu'il était patricien romain, et que son devoir était de défendre l'Église dans la personne de son chef suprême.


DIDIER FINIT SES JOURS SOUS LE NOM DE FRÈRE DÉSIDÉRAT.

L'empereur n'aimait pas son ex-beau-père, chez lequel tous ses ennemis trouvaient asile; depuis longtemps il rêvait une expédition de ce côté. Saisissant avec joie cette merveilleuse occasion, il assembla sa cour plénière à Paderborn. L'expédition fut résolue avec enthousiasme, et rendez-vous pris à Genève. L'armée se divisa en deux parties. Bernard, oncle de Charlemagne, prit le commandement d'une de ces colonnes, reçut l'ordre de franchir le mont Joux (Saint-Bernard) et de faire campagne dans les plaines du Milanais, tandis que l'empereur conduirait ses troupes par le mont Cenis.

En vain Adalgise, fils de Didier, cherche à défendre le passage des Alpes; il est repoussé de toutes parts et cerné dans Pavie, où son père est venu le rejoindre (octobre 773). Pavie eût mérité d'être qualifiée d'imprenable, si, comme tout ce qui est imprenable, on ne l'avait pas prise plusieurs fois. Elle mit, du reste, une certaine coquetterie à ne se laisser emporter quede guerre lasse. Il ne fallut rien moins que tout un hiver pour escalader ses murailles de soixante-dix pieds de haut, pour enfoncer ses dix-sept portes et s'emparer de ses soixante-deux tours.

Charlemagne entra à Rome en triomphateur le 2 avril 774.

Aude et Mita s'étaient retirées à Paris, où elles vivaient tristement en attendant le retour de Roland et de Miton. C'est là que la comtesse de Rennes mit au monde un garçon beau à merveille, qui reçut le nom de Mitis. Jamais peut-être un enfant ne fut choyé de la sorte; rien n'était assez bon pour lui. Que de projets firent les deux recluses et avec quelle impatience on se mit à compter les heures qui défilaient si lentement. Mais voilà qu'un jour les suivantes rentrèrent en larmes, rapportant le cadavre du chérubin. Elles racontèrent qu'un cavalier, la visière baissée, s'était jeté sur elles et avait arraché de leurs mains le nourrisson; que, sans se soucier de leurs cris et de leurs prières, il s'était dirigé au galop vers un ruisseau; que là il avait mis pied à terre et, couchant l'enfant au fond de l'eau, l'y avait maintenu sous son talon pendant quelques minutes. Elles étaient arrivées auprès de lui malgré les menaces qu'il leur adressait, mais trop tard. Du pied, le monstre avait repoussé le corps inanimé sur la berge et, remontant à cheval, il avait pris la fuite. Les deux sœurs furent longtemps comme folles. Leur douleur était si également grande, qu'on se demandait


LES DEUX SŒURS FURENT LONGTEMPS COMME FOLLES.

laquelle était la mère de cet enfant assassiné. Le jour du crime, Ganelon avait traversé Paris, se rendant en Bretagne.

Les Saxons, profitant de l'absence de Charlemagne, envahirent les terres situées entre le Weser et le Rhin. L'empereur, à peine de retour, envoya contre eux quatre armées formidables; puis, après avoir tenu une assemblée à Duren, il prit le commandement d'une cinquième colonne et franchit le Rhin (775). Il s'empara d'Eresburg, y laissa garnison, franchit le Weser et s'avança jusqu'à l'Oder, laissant sur son passage les Westphaliens taillés en pièces.



IL A PRIS MITAINE EN GRANDE AMITIÉ.

Hildegarde donna cette année à Charlemagne une première fille, qui prit nom Rotrude. L'empereur fut si ravi, que Roland n'hésita pas à renouveler sa demande.

« Sire, vous avez désiré que je fisse les campagnes de Lombardie et de Saxe, et je les ai faites de mon mieux; ne serait-il pas temps... ?

— Je vous vois venir, beau neveu; ne gaspillez pas ainsi votre éloquence. Je commence à savoir par cœur votre oraison. Par saint Nazaire! je veux vous octroyer ce que vous me demandez avec tant d'insistance; dans un mois vous serez marié. »

Quinze jours après il fallut remonter à cheval et partir pour l'Italie. Rotgause, duc de Frioul, et Adalgise, fils de Didier, avaient résolu d'attaquer Rome et l'Italie par terre et par mer (776). Charlemagne franchit de nouveau les Alpes, s'empara de Rotgause, lui fit trancher la tête et chargea un de ses Francs, le comte Markaire, de l'administration du Frioul. Puis il se mit en route pour Worms.

Un soir, l'empereur chevauchait à la tête de son armée; Roland était auprès de lui. Ils longeaient un magnifique champ de blé. Les moissonneurs, effrayés à la vue de tant de guerriers, avaient jeté leurs faucilles et s'étaient enfuis. Mais, la curiosité leur ayant rendu un peu de courage, ils regardèrent de loin le défilé.



MITAINE ADOPTA LE COSTUME MASCULIN.

« Ne vous arrive-t-il jamais, Sire, dit le comte du Mans, d'envier le sort de ces paysans? » Charles regarda son neveu avec surprise et le crut fou. « Une fois leur journée faite, ils rentrent chez eux et trouvent sur le seuil une épouse qui leur tend les bras. Toute une trôlée d'enfants fait l'assaut de leurs épaules pour leur prendre un baiser. Leurs conquêtes ne laissent aucun regret. Tandis que nous....

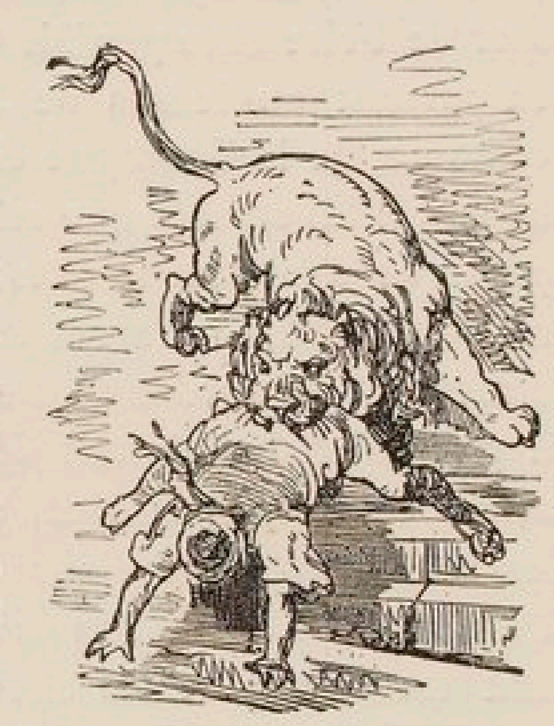
— Je vous comprends, mon neveu, ceci est une forme nouvelle que vous essayez et qui, si je vous laissais prendre votre élan, aboutirait infailliblement à cette phrase : « A quand la noce? » Je ne suis pas plus méchant qu'un autre et, par la Pâques! à mon retour.... »

L'empereur s'interrompit; il venait de distinguer un tourbillon de poussière au bout de la route. Peu à peu le tourbillon devint nuage, le nuage devint cavalier, le cavalier était Hugo de Cotentin. Le comte palatin venait à franc étrier annoncer à Charlemagne que les Saxons

s'étaient révoltés de nouveau et ravageaient les bords du Rhin. Roland soupira. « Aude, chère Aude, dit-il, ne serons-nous donc unis que dans le paradis ? Si je le croyais, je prendrais les devants et me ferais tuer à la première rencontre. »

Je n'en finirais pas, mes chers enfants, si je vous contais toutes les expéditions de Charlemagne en Saxe. A chaque instant il franchit le Rhin, balaye des peuplades entières, reçoit leur soumission et emporte des otages. A peine a-t-il le dos tourné, que le bruit d'une révolte lui bourdonne dans les oreilles. Vous apprendrez tout cela dans des livres plus sérieux. Sachez seulement qu'en 777, l'empereur convoqua à Paderborn les Saxons et leurs chefs, qu'un grand nombre s'y rendirent et y reçurent le baptême.

Je puis maintenant reprendre mon histoire. Charlemagne est à Paderborn entouré de toute sa cour. Hildegarde lui a donné un fils qui reçoit le nom de Carloman. Aude est plus belle que jamais. Miton a trente-deux ans, Mita vingt-sept et Mitaine huit. Oghris a vieilli ; son poil commence à s'argenter. Il lui faut maintenant dix grandes minutes pour dépecer un taureau, mais les griffes sont toujours bonnes. Il a pris Mitaine en grande amitié. Plusieurs fois on a voulu les séparer, mais le lion est devenu si maigre, l'enfant est devenue si triste qu'on a dû y renoncer. La filleule de Charlemagne a été en butte à plusieurs attaques. On lui réservait le sort de son frère sans doute ; mais Oghris s'est trouvé là, et les assassins ont pris la fuite. Une fois cependant, l'un d'eux n'a pu lui échapper et a payé pour les autres. « Enfin ! se dit Miton, je vais savoir le mot de tout ceci. »


L'UN D'EUX N'A PU S'ÉCHAPPER.

Mais le lion n'avait pris aucune précaution et les morceaux de sa victime étaient si petits qu'il fut impossible de rien découvrir. Charlemagne entra dans une grande fureur, en apprenant les tentatives dont sa filleule avait plusieurs fois déjà failli être victime.

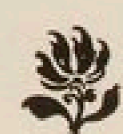
« Par Joyeuse !... celui qui touche à ma filleule est bien osé ! Fût-il fée, ogre ou vampire, je jure Dieu de te délivrer de lui, Mitaine. Jusque-là, comment l'appellerons-nous, cet ogre qui voudrait te croquer ?

— Nous l'appellerons *Croque-Mitaine*.

— Soit. Eh bien, Croque-Mitaine sera pendu, je le jure ! » S'adressant alors au comte de Rennes : « Ces attaques auxquelles votre enfant a, grâce au ciel, échappé jusqu'à présent peuvent se renouveler, et je voudrais la mettre davantage sous ma protection. Donnez-la-moi pour page. Elle est vaillante, forte et hardie, je lui ferai apprendre le métier des armes. Ou je me trompe fort, ou je préparerai là un rude soutien à mon fils. »

L'offre fut acceptée, comme bien vous pensez, et, dès le lendemain, Mitaine, toute joyeuse, prit rang parmi les pages, dont elle adopta le costume masculin.

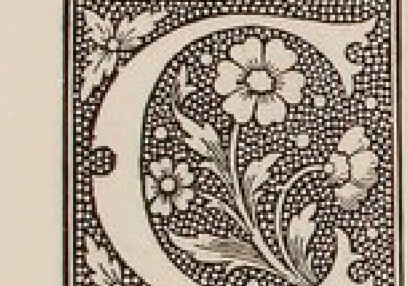
En l'année 777, Charlemagne célébra les fêtes de Pâques à Nimègue.



de l'Océan à la mer de Frise; un seul point sur la terre d'Europe a été négligé, c'est celui où je repose et où tu avais fait serment d'aller pour l'honneur de moi. Le Dieu bon m'envoie vers toi, Charles, et s'il t'a fait plus grand que les plus puissants de la terre, c'est pour que tu serves ses desseins. Lève-toi donc, va arracher mes dépouilles aux mains profanes et prépare la route aux pèlerins. Cette vision que tu viens d'avoir t'indique ce que tu as à faire. Arme tes preux Francs, Lombards, Saxons, Bretons, Austrasiens, et sus aux Sarrasins d'Espagne! Je serai avec toi pendant le danger; plus tard tu me retrouveras encore pour te conduire à Dieu. »

La vision s'effaça lentement. Deux heures après, quand Éginhard vint trouver Charlemagne, l'empereur était encore agenouillé dans le parc et priait, les yeux remplis de larmes.

Chap. 3



Comment le roi Marsille eut une vision.

Peu de temps avant ce qui précède, Marsille eut une vision à Saragosse.

Suivez-moi en Espagne, mes enfants, vous n'en serez pas fâchés, car je vous jure que, sauf le paradis terrestre, dont je ne puis juger, il n'existe rien de plus merveilleux. Là, croissent à l'état sauvage le santal, le nard, le safran, l'ébène et le girofle, les fleurs les plus extravagantes et les fruits les plus savoureux. De tous côtés des arbres au feuillage luxuriant servent de retraite aux oiseaux les plus bavards du monde. Les ruisseaux frais aux rives verdoyantes, abondants et limpides, promènent en fredonnant leurs eaux sur des cailloux brillants comme la gemme et la topaze. Des jardins comme en Perse, des minarets comme à Bagdad, un ciel bleu comme nulle part, des nuits qui font regretter le sommeil; partout la beauté, la gaieté, l'abondance : voilà l'Espagne. Mais tout cela est gâté par la présence des Sarrasins.

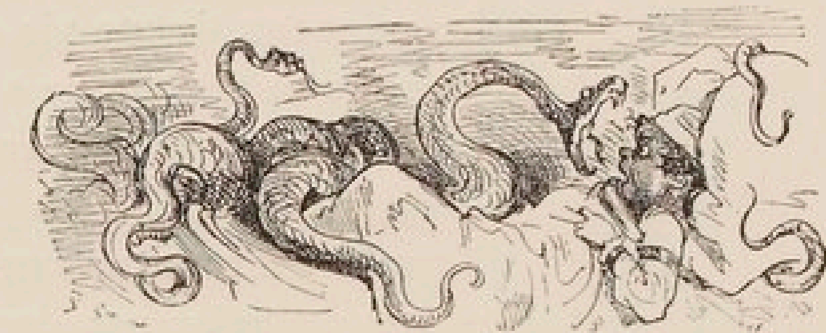
Marsille repose. Il est étendu sur des coussins d'une richesse merveilleuse. La rotonde dans laquelle il est venu chercher un abri est d'ivoire incrusté d'or. Au centre, une fontaine d'eau vive répand la fraîcheur, tandis que, dans des coupes de pierre dure, une poudre composée de musc, d'ambre et de camphre pétris avec de l'eau de rose embaume l'air.



MARSILLE VOULUT NIER, MAIS SA VOIX MOURUT DANS SON GOSIER DESSÉCHÉ.

Soudain le jour devient blafard. A la fraîcheur qui délasse a succédé le froid humide des souterrains ; les parfums sont remplacés par une odeur fétide, comme il en sort des tombeaux;

les fleurs se fanent, tout ce qui brillait se ternit et un mort vient s'asseoir auprès du roi de Saragosse. A peine a-t-il une forme; c'est un composé de lambeaux et de tronçons. Les riches étoffes qui l'enveloppent le rendent encore plus hideux.



IL ARRIVA PRÈS DU LIT OU JE REPOSAIS.

« Père, dit le mort, m'avez-vous donc oublié? » Marsille ouvre les yeux, pousse un cri, cherche en vain une issue pour fuir, et tombe inerte, les yeux hagards, les cheveux hérissés, le corps baigné de sueur. « Est-ce ainsi que l'on reçoit un fils après neuf ans de séparation? Ouvrez-moi donc vos bras, cher seigneur. »

Marsille épouvanté ne peut faire un pas. Le mort le prend alors dans ses bras, le presse contre sa poitrine, qui craque sous cette étreinte, le couvre de baisers glacés, qui laissent sur le front et les cheveux blancs du roi de Saragosse autant d'empreintes sanglantes.

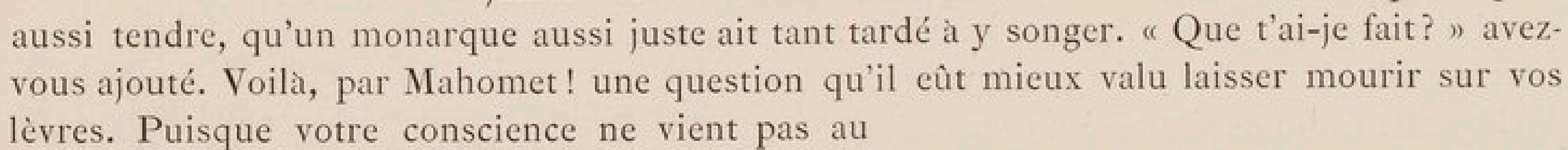
« Laisse-moi! laisse-moi! crie le vieillard. Que t'ai-je fait? Que me veux-tu?

— Je veux que tu me venges de ce Roland de France.

— Je te vengerai, Mourad; mais laisse-moi, si tu ne veux pas que je meure. »

Et Marsille, réunissant toutes ses forces, se dégage des étreintes de son fils et court à l'extrémité opposée de la salle.

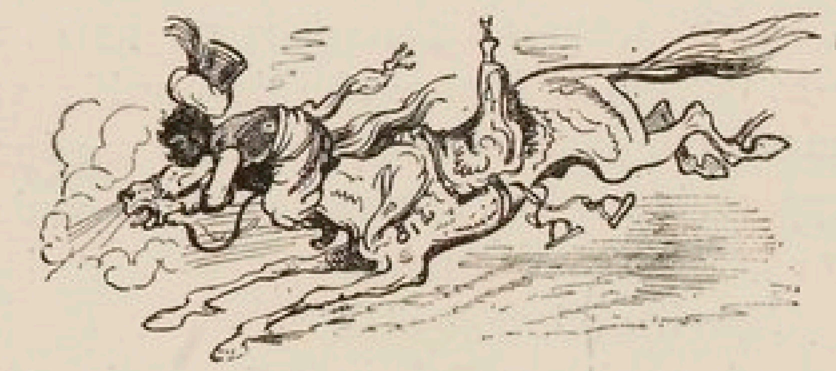
« En vérité, cher seigneur, vous n'avez pas changé. Tel je vous ai laissé il y a neuf ans, tel je vous retrouve. Vous m'avez adressé deux questions tout à l'heure, je vais y répondre. « Que me veux-tu? » m'avez-vous dit. A cela j'ai répondu: « Je veux que ma « mort soit vengée; je veux que ce Roland maudit et tous ceux « qui l'aiment reçoivent un châtiment dont le souvenir ne s'efface « jamais de la mémoire des hommes. » Je m'étonne qu'un père



VOUS LUI FÎTES TRANCHER LA TÊTE.

aussi tendre, qu'un monarque aussi juste ait tant tardé à y songer. « Que t'ai-je fait? » avez-vous ajouté. Voilà, par Mahomet! une question qu'il eût mieux valu laisser mourir sur vos lèvres. Puisque votre conscience ne vient pas au secours de votre mémoire, je la remplacerai! »

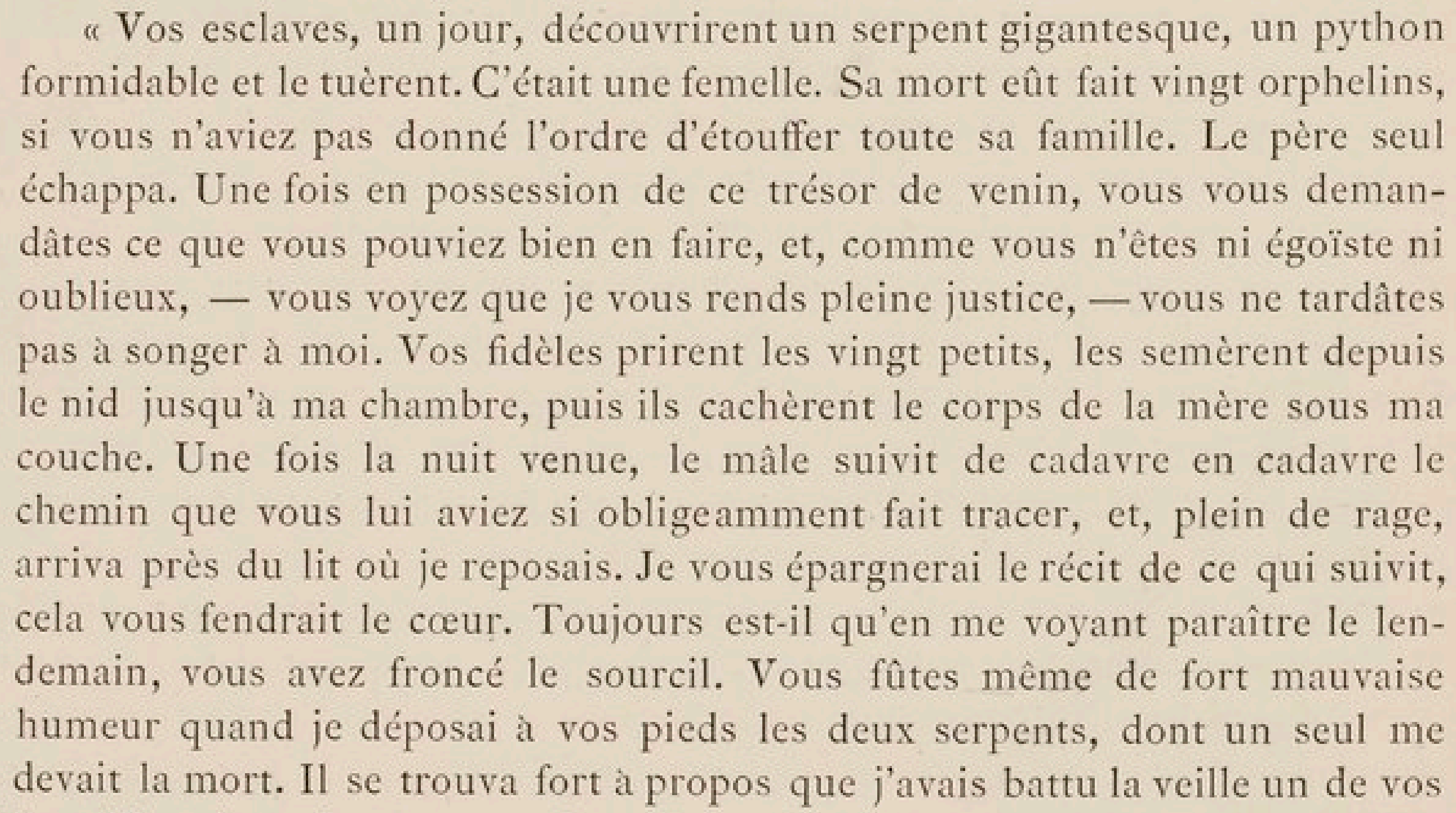
Le roi Marsille grattait de ses ongles la muraille à laquelle il était adossé, comme s'il eût espéré s'y creuser un refuge. Mourad reprit:



JE NE VOUS PARLERAI QUE BRIÈVEMENT DE CE CHEVAL AFFOLÉ.

« Tant que je fus enfant, je n'occupai, pour mon bonheur, aucune place dans votre vie. Cependant, le jour où vous me vîtes revenir vainqueur d'une lionne et de ses lionceaux, vous avez commencé à m'observer. J'ai grandi près de vous, et je crois que si la sultane Hadrama, ma mère, ne m'avait pas embrassé de temps en temps, je serais devenu bête fauve et non pas homme. Mon nom devint fameux; mes prodiges de bravoure

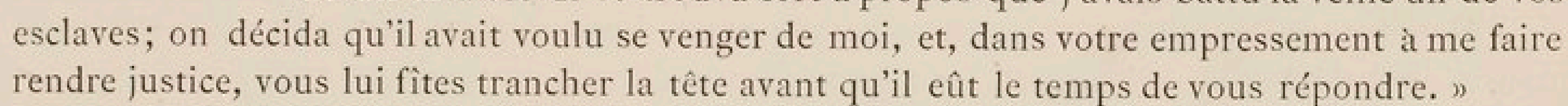
et d'intelligente audace vous valurent plusieurs royaumes. En peu de temps je doublai vos États. Votre jalousie grandissait avec mon renom, et, ne pouvant regarder en face l'éclat de ma gloire, plutôt que de baisser les yeux, vous résolûtes de me faire disparaître. A partir de ce moment, je me vis en butte à mille pièges dont je ne triomphai que par miracle et dont je ne soupçonnai jamais l'origine. »



VOUS AVIEZ FAIT DONNER LE PAL A MES GENS D'ÉCURIE.

Marsille voulut nier; sa voix mourut dans son gosier desséché.

« Vos esclaves, un jour, découvrirent un serpent gigantesque, un python formidable et le tuèrent. C'était une femelle. Sa mort eût fait vingt orphelins, si vous n'aviez pas donné l'ordre d'étouffer toute sa famille. Le père seul échappa. Une fois en possession de ce trésor de venin, vous vous demandâtes ce que vous pouviez bien en faire, et, comme vous n'êtes ni égoïste ni oublieux, — vous voyez que je vous rends pleine justice, — vous ne tardâtes pas à songer à moi. Vos fidèles prirent les vingt petits, les semèrent depuis le nid jusqu'à ma chambre, puis ils cachèrent le corps de la mère sous ma couche. Une fois la nuit venue, le mâle suivit de cadavre en cadavre le chemin que vous lui aviez si obligeamment fait tracer, et, plein de rage, arriva près du lit où je reposais. Je vous épargnerai le récit de ce qui suivit, cela vous fendrait le cœur. Toujours est-il qu'en me voyant paraître le lendemain, vous avez froncé le sourcil. Vous fûtes même de fort mauvaise humeur quand je déposai à vos pieds les deux serpents, dont un seul me devait la mort. Il se trouva fort à propos que j'avais battu la veille un de vos



esclaves; on décida qu'il avait voulu se venger de moi, et, dans votre empressement à me faire rendre justice, vous lui fîtes trancher la tête avant qu'il eût le temps de vous répondre. »

Marsille tomba à genoux.

« Je ne vous parlerai que brièvement de ce cheval affolé par un breuvage et qui m'emportait vers un gouffre sans fond. Grâce à Allah je ne perdis pas la tête. J'appliquai à ma monture un tel coup de poing entre les deux oreilles, qu'elle tomba inanimée à quelques pas du précipice. Le lendemain, quand je me levai, je vis un spectacle étrange. Vous aviez, dans votre justice, fait donner le pal à mes gens d'écurie, tous dévoués à ma personne, et vous les aviez remplacés par des créatures à vous. »

Marsille cacha sa figure dans ses mains.

« Enfin, après dix ans de vains efforts, vous résolûtes de m'envoyer à ce tournoi de France où j'ai trouvé la mort. Certes, je pourrais vous en vouloir et vous faire payer cher vos fantaisies passées, mais je vous apporte le pardon. Je n'exige qu'une seule chose en échange, mais il me la faut et je l'aurai. »



JE LE JURE, BALBUTIA LE VIEILLARD.

Marsille releva la tête.

« Angoulaffre, Priamus, Corsablix et toutes les victimes qui ont partagé mon sort vous parlent par ma bouche. Nous voulons la mort de Roland et des pairs de Charlemagne. Jurez de nous venger.

— Je le jure, balbutia le vieillard.

— Donnez-moi votre main. »

Et Mourad s'avança. Marsille poussa un tel cri que ses gardes arrivèrent. Ils trouvèrent le roi étendu sur le sol, les vêtements en désordre, et balbutiant des mots sans suite. On courut chercher les plus savants docteurs. Ils constatèrent que Sa Hautesse avait un transport au cerveau. Personne n'ayant osé propager une aussi irrespectueuse nouvelle, Marsille ne reçut aucun soin. C'est ce qui le sauva.


IL DESCENDIT DANS LE JARDIN, TOUJOURS COURANT.

Peu à peu le souvenir de cette scène terrible s'effaça. Un mois après il l'avait presque oubliée.

« A mon âge aller en guerre! se disait le disait le roi de Saragosse. Quelle folie! J'ai les plus beaux États du monde; Charlemagne me laisse en repos et j'irais le provoquer! Non, vraiment! J'ai fait un mauvais rêve et ne tiens pas à me ménager un plus mauvais réveil encore, en allant tirer la moustache au roi des Francs. Dormez au frais, seigneur Mourad, et laissez-moi reposer en paix. »

A partir de ce moment, Marsille ne passa plus un jour sans recevoir la visite de son fils. Il se fit garder à vue, mais vainement. Une nuit il résolut d'attendre de pied ferme l'effroyable vision, son kandjar à la main. Mourad vint comme à l'ordinaire et s'approcha de son père. Celui-ci, en quatre coups de son arme, fit voler la tête, les bras et les jambes du mort. Puis il respira plus librement. Alors la tête se mit à rire, et l'un des bras ramassant l'arme que Marsille avait laissée tomber, la lui tendit :

« Reprenez ce kandjar, cher seigneur, c'est celui que j'ai porté longtemps et que vous m'avez donné lorsque j'étais enfant. »

Le roi, plus affolé que jamais, plaça en frémissant les membres de son fils sur un tapis dont il noua les quatre coins. Il descendit dans le jardin, toujours courant, traînant son effroyable fardeau, poursuivi par les éclats de rire de la tête qui remuait sous sa main. Arrivé au fond du parc, il creusa six fosses profondes. Dans la première, il mit la tête, dans la seconde le bras droit, dans la troisième le bras gauche, dans la quatrième la jambe droite, dans la cinquième la jambe gauche et dans la sixième le tronc. Puis il recouvrit le tout de terre et rentra en courant, sans oser regarder en arrière.


VOYEZ, DIT LA SULTANE, COMME CE GAZON EST ÉPAIS.

Marsille gagna à cela un mois de répit. Mais un jour, la sultane lui demanda de l'accompagner au fond du parc; elle y avait vu des fleurs inconnues qui répandaient un parfum si suave qu'on avait peine à les quitter. Le roi refusa avec tant de trouble, qu'Hadrama étonnée redoubla d'insistance; il dut céder. A mesure qu'il approchait, son sang se glaçait dans ses veines, ses yeux se couvraient de nuages, ses dents claquaient. Bien qu'il marchât le plus lentement possible, il fallut arriver à l'endroit terrible où reposait son fils.

« Voyez, dit la sultane, comme ce gazon est épais. En avez-vous jamais vu de pareil? »

Et Marsille, épouvanté, vit que des cheveux avaient poussé et couvraient la terre sur laquelle il posait le pied.

« Et ces fleurs, reprit Hadrama charmée en se baissant pour en cueillir, je n'en ai jamais vu d'aussi belles. »

Et Marsille crut voir autant d'yeux aux regards perçants, qui ouvraient et fermaient leurs paupières. La sultane cueillit une fleur et la plaça dans ses cheveux.

« Est-il un parfum plus doux que celui qu'elles répandent?... »

Et Marsille crut sentir une odeur de tombeau.

« Les oiseaux viennent en masse se poser sur les branches, écoutez leurs concerts. »

Et Marsille crut entendre un éclat de rire souterrain, et il vit alors que chacune des feuilles de ces arbres étranges avait la forme d'une langue. Lorsque le vent les agitait, des voix murmuraient :

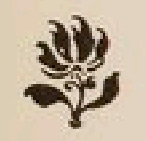
« Cher seigneur, vengez-moi! »

Le roi de Saragosse tomba à genoux et se mit en prière; de grosses larmes roulaient sur sa barbe blanche.

« Semez le crime, disait-il en regardant la terre, et vous recueillerez le remords.... »

Le lendemain il réunit ses pairs et leur annonça son intention de venger Mourad.

Chap. 4





Entrée en campagne.

« Qu'Allah vous éclaire et répande sur vous ses lumières, car je vous ai réunis pour vous demander conseil, leur dit-il. Écoutez cette courte histoire et dites-moi ce que vous en pensez.

« Un lion plein de force et de jeunesse bâillait à se décrocher la mâchoire. Il n'avait rien fait depuis la veille et cependant, tout entier à sa paresse, il se roulait sur le sable, se grillant alternativement l'un et l'autre flanc au soleil. Une fourmi passa près de lui, traînant péniblement un moucheron. La voyant faire tant d'efforts pour un si mince résultat, le lion se mit à rire. « — Il te sied bien de railler! » lui dit la travailleuse sans ralentir sa marche. « Je suis faible, « mais je fais usage sans réserve du peu que le Seigneur m'a donné de « forces, tandis que toi qui pourrais prétendre à tout, tu cherches le « repos avant que la fatigue l'ait rendu nécessaire. Cesse de rire, tu n'en « as pas le droit. Je suis plus forte et plus courageuse que toi. Retiens « ceci : « Fourmi qui travaille fait plus que lion qui dort. »

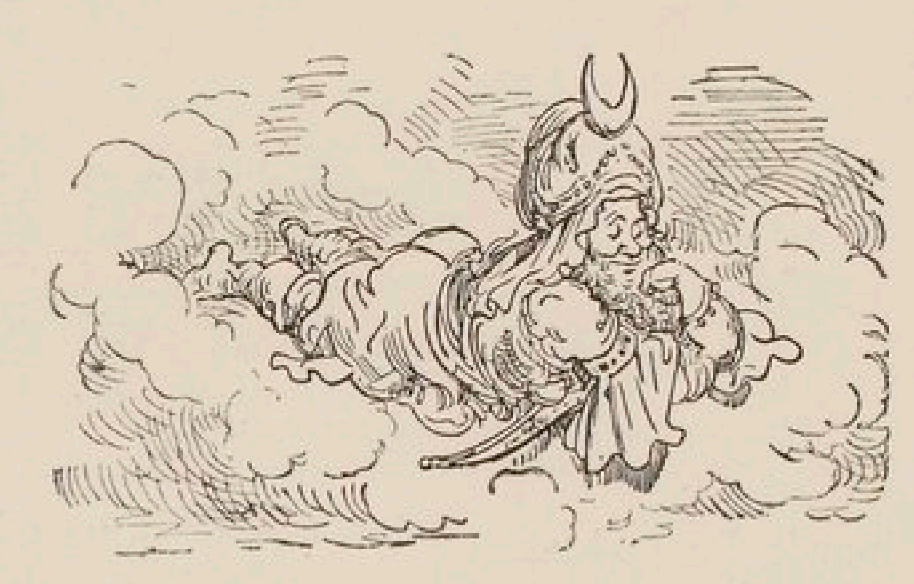


MARSILLE CONSTERNÉ.

« Et Mahomet, qui les écoutait accoudé sur un nuage, approuva fort les paroles de la fourmi.

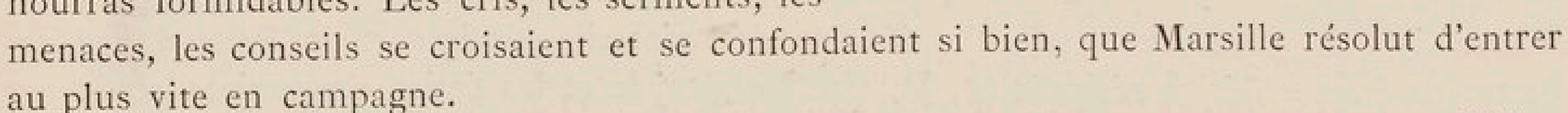
« Par le seigneur de la Kabah! par le sanctuaire de la Mecque! ne sommes-nous pas semblables à ce lion? Nous passons notre vie dans l'oisiveté, dans la mollesse, tandis que le roi des Francs travaille à agrandir ses États. Avant-hier en Aquitaine, hier en Lombardie, aujourd'hui en Saxe, demain il sera chez nous. Vous sentez-vous d'humeur à l'attendre, vous, les fils de ceux que

Moussa conduisit sur les bords du Rhône et de la Saône?... Si, gorgés de richesses, vous avez oublié le passé, les gens de Nîmes, d'Arles, de Narbonne, de Bordeaux, de Lyon, de Toulouse et de Châlon s'en souviennent en regardant leurs villes ravagées, leurs abbayes désolées, leurs basiliques détruites. Fils d'Alsamah, d'Abdel-Rahman, d'Ambissa, de Marsoufle, sus aux fils de Charles Martel, d'Eudes et de Pépin! Si ces noms de victoires ne font pas battre vos cœurs, peut-être tressailliront-ils au souvenir de notre désastre de Poitiers. Les ossements de nos pères ont engraissé le sol français. La moisson qu'on y récolte, c'est le sang des nôtres qui la fait germer; elle est à nous, on nous la vole, allons la reprendre! »



MAHOMET LES ÉCOUTAIT, ACCOUDÉ SUR UN NUAGE.

L'assemblée accueillit ce discours par des hourras formidables. Les cris, les serments, les menaces, les conseils se croisaient et se confondaient si bien, que Marsille résolut d'entrer au plus vite en campagne.



Charlemagne ne fit jamais de préparatifs plus formidables que pour cette expédition d'Espagne. Il appela le ban et l'arrière-ban de ses fidèles de Neustrie, de Bourgogne, d'Austrasie, de Germanie, de Bavière, de Septimanie et de Provence; il convoqua jusqu'à des Lombards, bien qu'ils fussent à peine soumis. On était au commencement du printemps; l'empereur jugea le moment favorable pour entrer en campagne. Il se rendit d'abord à sa ferme de Casseneuil en Poitou, y célébra la Pâques et partit de là à la tête de la plus merveilleuse armée qu'il eût encore commandée.

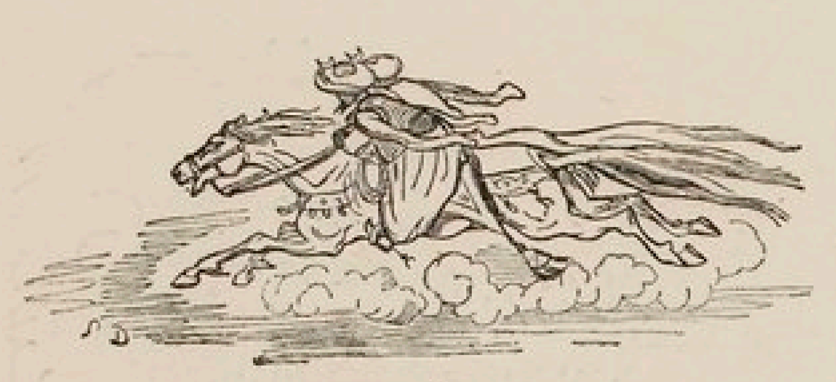


L'ASSEMBLÉE ACCUEILLIT CE DISCOURS PAR DES HOURRAS FORMIDABLES.

Il la divisa en deux corps. L'un, composé de Lombards et d'Austrasiens, partit de Narbonne sous les ordres du comte Bernard, entra en Espagne par Perpignan suivit la mer jusqu'à Barcelone et occupa la Catalogne jusqu'à l'Èbre; le second, composé de l'élite de l'armée, des comtes et des pairs, franchit, sous les ordres de l'empereur, les Pyrénées du côté de la Gascogne et de la Navarre. Il vint mettre le siège devant Pampelune, où arriva à son tour le comte Bernard.

Le siège durait depuis trois mois. Il était des plus sanglants. Un jour Charlemagne, s'étant agenouillé, fit cette prière :

« Sire Jésus, je suis venu en ce pays pour votre plus grande gloire et à cette fin de détruire la gent sarrasine, votre plus grande ennemie sur la terre. Donnez-moi que je prenne ce repaire d'infidèles, et je le purifierai, et l'on chantera vos louanges là où l'on encense les faux dieux. Et vous, seigneur saint Jacques, si vous m'êtes réellement apparu, si j'accomplis bien les ordres que vous m'avez donnés, priez le sire Jésus qu'il me laisse prendre cette cité. »



LES ALCAYDS ET LES ÉMIRS ACCOURAIENT.

Il se releva réconforté, ordonna l'assaut, et ce jour-là Pampelune fut prise. Cent mille Sarrasins reçurent le baptême. Ceux qui voulurent demeurer en mécréantise furent occis.

Les Francs suivirent ensuite le cours de l'Èbre et mirent le siège devant Saragosse. La ville résista de son mieux, mais elle était condamnée; elle eut le sort de Pampelune. Les Sarrasins émerveillés se résignèrent. Partout les alcayds et les émirs accouraient au-devant du roi des Francs et lui rendaient hommage; ceux qui ne pouvaient venir lui envoyaient des otages et lui payaient tribut.

Charles parcourut en vainqueur tout le nord de l'Espagne, de la Catalogue à la Galice, adoptant le cours de l'Èbre pour frontière, recevant plutôt que prenant les villes et châteaux. Il se rendit à Compostelle, visita dévotement la sépulture de saint Jacques, ainsi qu'il l'avait promis, et fit donner le baptême aux Galiciens qui avaient abandonné la foi de leurs pères pour le service de Mahomet. Il établit des ministres de la sainte Église dans les principales villes d'Espagne, et assembla dans le mois de juillet un conseil de soixante évêques, un parlement de barons, dans lesquels il décida que tous les archevêques, évêques, rois ou princes d'Espagne et de Galice, présents et à venir, devraient obéissance à l'archevêque de Compostelle. L'église fut à tout jamais dédiée à saint Jacques. Ce fut Turpin qui officia. Elle reçut comme douaire une rente de quatre deniers par an, que devait lui payer chaque « chief d'ostel », et fut affranchie de tout servage. Il déclara, en outre, que sa volonté était que tous les évêques y fussent mitrés et tous les rois couronnés par l'archevêque du siège, en l'honneur de Dieu et de saint Jacques.

C'est ainsi que l'empereur paya sa dette à l'apôtre.



DE LA CATALOGNE A LA GALICE.

Ceci fait, il poursuivit son chemin jusqu'à la pointe finale de la côte espagnole qui a nom aujourd'hui cap Finistère; là, il jeta sa lance dans la mer. Voyant qu'il ne pouvait passer outre, il rendit grâce à Dieu et à saint Jacques de l'avoir aidé à conduire son expédition à bonne fin.

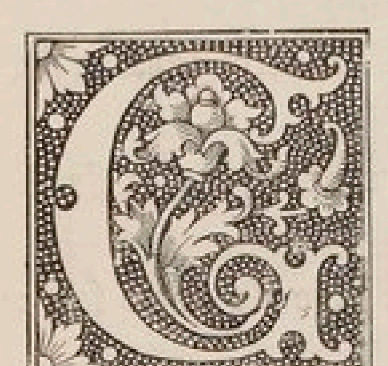
L'empereur divisa ses nouvelles provinces en deux Marches, qu'il appela Marches de Septimanie et de Gascogne. La première, composée de la Catalogne actuelle, eut Barcelone pour capitale; la seconde, comprenant la Navarre et l'Aragon, eut pour capitale Saragosse.

Louis, roi d'Aquitaine, fils de Charlemagne, reçut la mission de contenir les populations soumises jusqu'à l'Èbre.

Marsille comprit qu'il ne pourrait jamais avoir raison de pareils ennemis par la force. Il résolut d'employer la ruse, et vous verrez un peu plus loin comment il s'y prit.

Chap. 5





Guet-apens.

Mitaine avait suivi l'empereur en Espagne. Elle commençait à se servir de l'épée avec tant d'adresse, qu'on ne s'apercevait pas que la force lui manquait. Elle montait à cheval à merveille et portait avec aisance le haubergeon, les jambières de mailles, le cabasset et les grèves de fer; il ne lui manquait que des ailes pour ressembler à s'y méprendre aux angelots cuirassés de la suite de l'archange Michel. Charlemagne, qui n'avait pas oublié les attaques dont Mitaine avait été plusieurs fois l'objet, sous prétexte de récompenser la belle conduite de sa filleule, lui donna vingt hommes à commander. C'était en réalité une garde protectrice que le bon empereur plaçait auprès d'elle.

La précaution était bonne; mais il arriva qu'un jour Mitaine s'égara aux environs du camp. La nuit la surprit dans un bois qui pouvait être fort beau au soleil, mais qui n'était guère rassurant par la nuit noire. Elle descendit de cheval au milieu d'une clairière et résolut d'attendre le jour, plutôt que de s'engager plus avant. Il faisait tellement sombre que le diable lui-même, tout adroit qu'il est, aurait eu grand'peine à retrouver sa queue. L'enfant s'étendit sur la mousse, dormant d'un œil, guettant de l'autre. Au bout d'un instant la lune mit le nez à l'horizon, mais sa lueur traversa à grand'peine çà et là le feuillage et n'éclaira que très imparfaitement quelques points dans le taillis. Mitaine entendit des pas et se redressa inquiète.

« Que je suis folle! se dit-elle au bout de quelques secondes, c'est mon cheval qui piétine et fait craquer les branches sèches. »

Elle s'étendit de nouveau et ne put parvenir à fermer les yeux, Tout était calme cependant, mais le silence l'émut plus que n'avait fait le bruit. Elle appela son cheval par trois fois : « Vaillant!... Vaillant!... Vaillant!... » et un hennissement lointain lui répondit. Elle se leva et alla reconnaître à tâtons la place où elle avait attaché sa monture. Le cheval n'y était plus. Alors elle crut distinguer au pied d'un arbre une forme humaine, puis à quelques pas une seconde, puis une troisième; ... elle en compta jusqu'à huit. Elle les vit se mouvoir et s'approcher d'elle, formant un cercle qui se rétrécissait de seconde en seconde. Mitaine mit l'épée à la main et courut droit au danger; mais elle sentit des mains puissantes qui la pressaient comme des étaux. Elle ne perdit pas courage cependant et commença à se débattre et à se rouler, mordre et frapper si bien, qu'on eût pu voir, si la nuit avait été moins sombre, un amas de corps enlacés se mouvant effroyablement. Toujours on la croyait prise, toujours elle s'échappait. Du reste, la besogne n'était facile ni pour les assaillants ni pour la victime, car nul n'y voyait goutte. On eût dit des aveugles se disputant une proie.

« Frappez donc! cria une voix sinistre, celle d'un personnage qui ne prenait pas part au combat.

— Frapper est plus aisé à dire qu'à faire, répondit un des brigands. On n'y voit pas, et le démon se démène de telle sorte qu'on ne sait par où le prendre. »

Mitaine continuait de frapper à tort et à travers. Un des combattants poussa un juron formidable. « La chienne de fille m'a crevé un œil ! »

Et le blessé exaspéré, n'écoutant que la voix de la colère, frappa au hasard un de ses camarades. Il en résulta une bagarre dont l'enfant profita pour s'esquiver.

« Adieu ! Croque-Mitaine ! cria-t-elle ; bien fin, qui m'attrapera à la course. »

Au lieu de s'enfuir, elle se mit à grimper dans un arbre et se cacha dans le feuillage.

« Poursuivez-la. Si elle vous échappe, par le diable ! je jure de vous faire pendre tous ! »

Mitaine entendit alors ses ennemis qui fouillaient de la pointe de leurs épées les buissons de houx et de genévriers. Le bruit s'éloigna peu à peu, puis elle n'entendit plus rien. Elle demeura cependant cachée dans les branches jusqu'au lever du soleil.

« Je saurai bien te retrouver cette fois-ci, maître Croque-Mitaine. Un des tiens est éborgné, et j'ai reconnu l'accent westphalien de tes gens, se disait la petite en mettant pied à terre. Si Dieu me conduit au camp de mon royal parrain, tu seras écartelé, foi de Mitaine ! »

ELLE SE JETA DANS LES BRAS DE MITON.

Elle se mit à genoux, fit la prière du matin et reprit sa route, comptant sur la Providence pour retrouver son chemin. Elle marchait depuis une heure, lorsqu'elle entendit des fanfares et des cris lointains.

« Qui sait à qui j'ai encore affaire cette fois-ci ? Prudence n'est pas couardise ; le mieux est de me cacher et d'observer. »

Mitaine grimpa de nouveau sur un arbre et attendit. Elle ne tarda pas à voir approcher des soldats en quête ; ils battaient les buissons et criaient à qui mieux mieux. Elle entendit son nom et reconnut son père qui, tout effaré, guidait les recherches de ses gens. Elle ne fut pas longue à descendre, je vous assure. Quel bonheur elle éprouva en se jetant dans les bras de Miton !

Ce fut pendant un instant un échange de caresses et de phrases entrecoupées que nul ne songeait à écouter, et qu'il fallut recommencer d'un bout à l'autre une fois ce premier élan de joie passé.

On se mit en route, et Mitaine apprit à son père à quels dangers elle avait échappé. Elle renouvela ce récit devant Charlemagne. L'empereur écouta attentivement sa filleule, puis il dit à Miton :

QUARANTE BORGNES ATTENDAIENT QUE L'EMPEREUR LES PASSAT EN REVUE.

« Comte de Rennes, envoyez de tous côtés, et dites qu'on m'amène tous les borgnes que l'on trouvera à dix lieues à la ronde. »

Des pelotons de cavaliers partirent dans toutes les directions ; ils firent si bien, que dès le lendemain matin quarante borgnes attendaient que l'empereur les passât en revue. Il y en

avait de toutes les races : Francs, Juifs et Sarrasins. Charlemagne les examina avec soin, et quand il eut écarté ceux qui lui parurent borgnes de longue date, ceux dont la présence au camp depuis deux jours se trouva bien constatée, il remarqua avec grande surprise qu'il ne restait plus que dix serviteurs à la livrée du comte de Mayence, tous les dix fraîchement blessés à l'œil droit. L'empereur fronça les sourcils et fit venir Ganelon.

« Ah çà! mon compère, m'expliquerez-vous comment il se fait que tous vos gens soient borgnes depuis hier, et du même œil encore?

— Rien n'est plus simple, Sire. Cela vient de ce que j'ai la vue extraordinairement basse.

— Vous moquez-vous de moi, Gane?... reprit l'empereur d'une voix de tonnerre.

— M'en préserve le ciel! dit le comte en s'inclinant. Votre Majesté va voir qu'il n'y a dans ceci rien que de tout naturel. Ayant la vue très faible, je suis à la piste de tout ce qui pourrait la fortifier. J'ai essayé de tous les remèdes et n'ai trouvé en France que des empiriques. L'un m'a purgé, l'autre m'a saigné, celui-ci m'a mis en rapport avec le diable, celui-là m'a fait prendre les eaux d'Aix-la-Chapelle.

— Ne dites pas de mal de ces eaux! interrompit avec sévérité Charlemagne, qui en faisait usage et y croyait fermement.

— D'autres m'ont mis sur les yeux des ossements de sainte Ursule; d'autres encore voulaient me faire rester cinq ans dans l'obscurité. Je désespérais d'obtenir jamais un bon résultat, lorsque le hasard fit tomber dans mes mains un Sarrasin plus docte qu'Esculape et qu'Hermès Trismégiste lui-même. Ce savant personnage m'expliqua qu'il fallait en toutes choses faire la part du feu; que je n'avais à dépenser qu'une somme de force et qu'en la répartissant sur mes deux yeux, je la divisais sans profit; qu'il valait mieux avoir un œil y voyant comme deux, que deux yeux y voyant comme un, et il m'engagea à me faire éborgner. Ce discours me parut si rempli de logique et de sens, que je rendis la liberté à mon prisonnier.

— Mais cela ne m'explique pas....

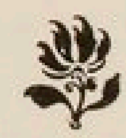
— Un instant de patience encore, Sire. Le remède me parut bon, mais violent, et j'avoue que je craignais de commettre une erreur irréparable. C'est alors que je fis venir ces drôles que vous voyez là-bas. Tous se plaignaient d'avoir la vue basse; je leur crevai l'œil droit.

— Et?

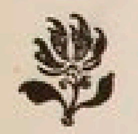
— Et ils y voient maintenant comme vous et moi.

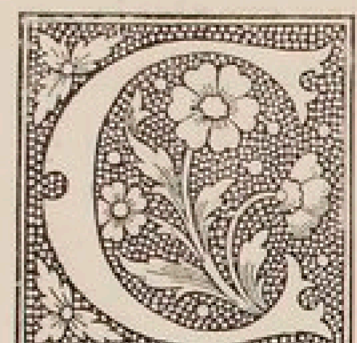
— Parlez pour vous, comte. Si vous avez la vue basse, je l'ai plus longue que vous ne croyez. Vous mériteriez, par saint Jacques! que je vous fisse éborgner pour vous apprendre à me conter de pareilles sornettes. Je ne suis ni Esculape ni Hermès Trismégiste, mais je vais vous indiquer un remède qui vous fera le plus grand bien. Vous allez partir pour l'Aquitaine avec votre cavalerie borgne; l'air y est, dit-on, excellent pour la vue. Je vous remettrai une lettre pour votre ami Lupus et vous me rapporterez la réponse. »

Charlemagne se leva et tourna le dos au comte de Mayence, qui partit le soir même pour Toulouse.



Chap. 6





Comment Roland s'y prit pour démolir Saragosse.

Si depuis quelques chapitres je ne vous ai pas parlé de Roland, n'allez pas en conclure, mes enfants, qu'il ne se distingua pas pendant la guerre d'Espagne; il y fut toujours au premier rang. Jugez-en.

Après trois mois de vaines attaques, Saragosse était debout, aussi forte qu'au premier jour. Les catapultes et les balistes s'étaient brisées avant de faire aux remparts la moindre gerçure. Les assauts avaient tous été repoussés, et les assaillants, déchiquetés à coups de damas et de lance, roulaient du haut des remparts dans les fossés ou disparaissaient dans les matières enflammées. Roland perdit patience.

« Préparez tout pour l'assaut, dit-il à Charlemagne; dans une heure la brèche sera faite. »

Et il descendit dans les fossés, n'ayant pour toute arme offensive et défensive que Durandal et son bouclier.

« Où donc va votre neveu, Sire? dit Turpin à l'empereur en suivant Roland des yeux. Est-il fou ou las de la vie?

— Je ne sais ce qu'il va faire, mais il m'a engagé à tout préparer pour l'attaque, m'annonçant qu'avant une heure la brèche serait faite.

— Il le fera comme il l'a dit, Sire, et, ma foi! je lui en sais gré, car nous commençons à moisir ici. »

Charles monta à cheval et prit ses dispositions de combat. Les sentinelles qui veillaient sur le haut des remparts firent à peine attention à ce chevalier isolé qui s'approchait de la ville; mais, entendant un grand bruit, elles se penchèrent et virent Roland qui du pommeau de Durandal frappait le mur à coups redoublés. Les Sarrasins se mirent à rire et se demandèrent ce que voulait ce fou.



LE MUR COMMENÇAIT A SOURIRE.

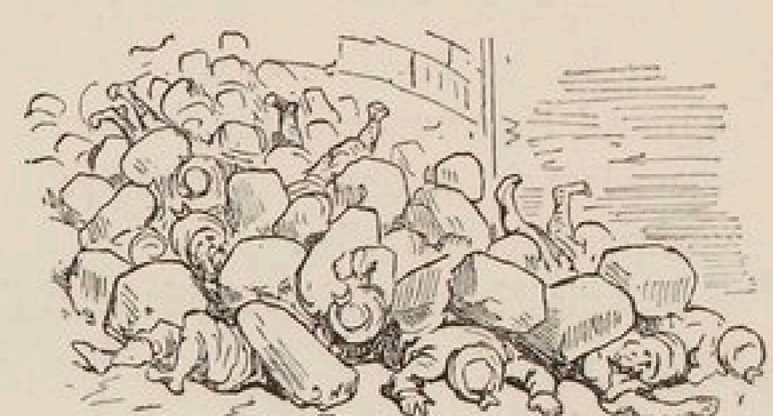
La curiosité est la plus mauvaise des conseillères. Les sentinelles se découvrirent pour mieux voir, et quatre flèches les atteignirent en plein visage. C'était l'heure de la leçon de tir des pages de Charlemagne!

« Voilà qui risque fort de faire loucher ces fils d'enfer! » dit Mitaine en choisissant une nouvelle flèche.

Roland, étranger à tout ce qui se passait autour de lui, continuait sa besogne de destruction. Le mur commençait déjà à sourire et le preux, satisfait, en faisait autant. Cependant ce martèlement formidable excita la curiosité des assiégés. Quelques soldats, voyant de loin les sentinelles immobiles couchées sur les créneaux, voulurent savoir ce qui captivait ainsi leur attention. Ils se penchèrent à leur tour et reçurent chacun une flèche dans l'oreille.

« Que dites-vous de ces pendants d'oreilles? dit Mitaine en riant; vit-on jamais bijoux plus fins? Saint Éloi l'orfèvre n'eût pas fait mieux. »

Pendant ce temps Roland redoublait d'ardeur. Une crevasse de trente coudées de long commençait à rendre la place dangereuse. Marsille qui passait par là sentit la terre frissonner sous ses pieds. Chaque coup du pommeau de Durandal faisait maintenant trembler la ville

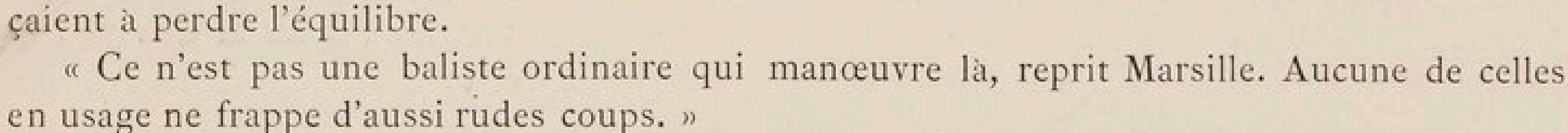


LA BRÈCHE ÉTAIT FAITE.

« Ah çà! dit le roi de Saragosse ces maudits ont donc fait avancer de nouvelles machines de guerre? Pourquoi ne m'en a-t-on pas prévenu? Allez, Ebrechin, et revenez en hâte me dire ce qui se passe. »

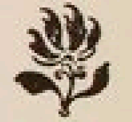
La terre tremblait et quelques maisons commençaient à perdre l'équilibre.

« Ce n'est pas une baliste ordinaire qui manœuvre là, reprit Marsille. Aucune de celles en usage ne frappe d'aussi rudes coups. »



En effet, le roi avait à peine terminé sa phrase qu'une mosquée s'écroula à cent pas de lui; puis un bruit plus formidable encore le glaça d'épouvante.... La brèche était faite. Roland avait tenu parole.

Chap. 7





Voyage au paradis de Mahomet.

Pendant que Roland descendait dans le fossé de Saragosse, Mahomet faisait sa sieste dans le paradis. Une houri avait roulé un nuage sous sa tête, et il dormait près de la fontaine du Salsabîl. Le premier coup du pommeau de Durandal avait réveillé le Prophète.

« Entrez », dit-il, et il se retourna, mécontent d'être ainsi dérangé.

Le second coup le mit de fort mauvaise humeur. Il sonna l'ange Namous, et lui demanda qui se permettait de faire un tel vacarme.

« Seigneur, dit le messager céleste, c'est encore ce Roland qui fait des siennes. Il a entrepris de jeter bas les remparts de Saragosse et je ne puis m'empêcher de trembler pour vos croyants.

— Voyons donc cela, dit Mahomet, je suis sûr que tu exagères comme à ton ordinaire Mon brave Marsille n'est pas homme à se laisser prendre par un chrétien. »

Le prophète descendit dans son observatoire et braqua sa lunette sur Saragosse.

« Par le croissant! je n'en reviens pas. Ce chien a des allures de demi-dieu. Je serais curieux de le voir de près. L'étiquette, les convenances ne me permettent pas d'aller le trouver. Vite, Namous, fait seller Borâk et descends auprès de Roland. Tu lui diras que j'aurais grand plaisir à lui parler. Va, et ne manque pas de me l'amener. »

MAHOMET FAISAIT SA SIESTE DANS LE PARADIS.

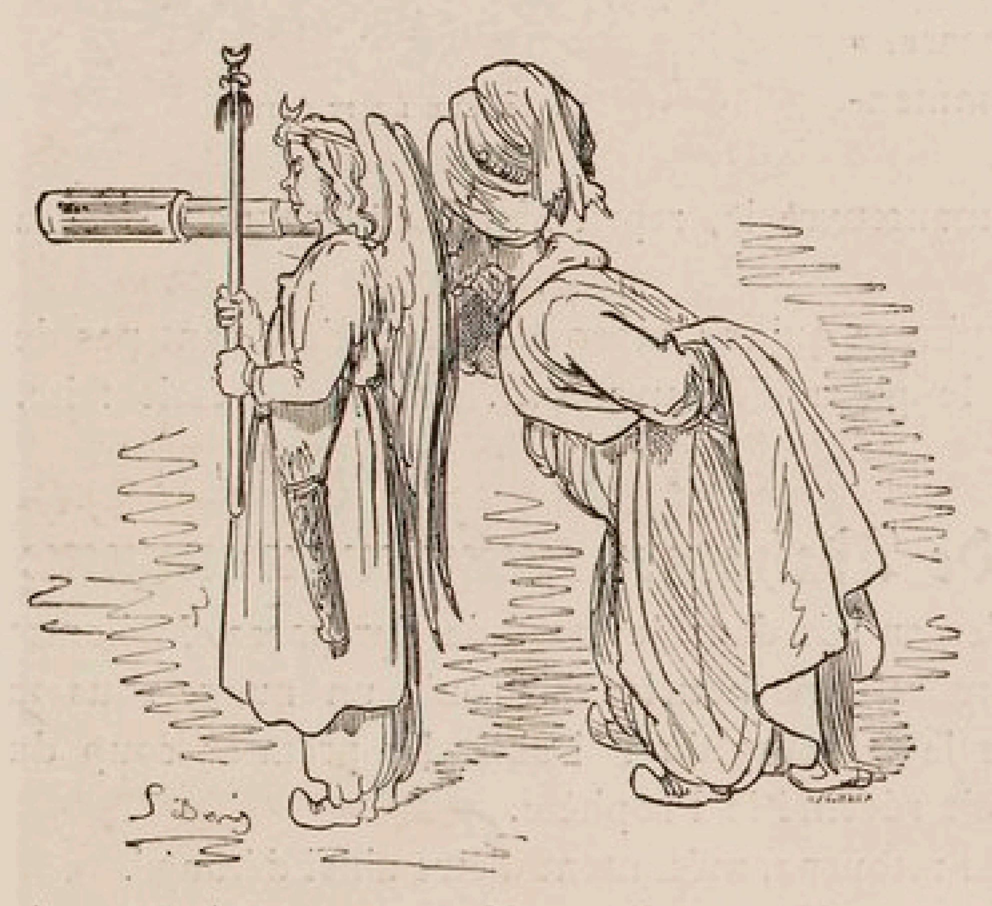
Le cheval du Prophète se promenait sur la Voie lactée. L'ange l'appela.

« Venez ici, Borâk; c'est assez brouter comme cela. Vous êtes trop gourmand et finirez par vous faire mal. Un picotin d'étoiles doit vous suffire. Il nous faut descendre sur terre, et vous pouvez à peine vous tenir sur vos jambes. Si le Prophète le savait!... »

Et l'ange, s'étant mis en selle, joua de l'éperon. Un quart d'heure après, ils avaient laissé Mars et Vénus derrière eux.

Quand Namous mit pied à terre, Saragosse était prise, pillée et saccagée. Roland, que rien ne lassait, se demandait ce qu'il pourrait faire de sa soirée. L'ange s'approcha respectueusement, et lui dit :

« Je suis Namous, le confident et l'envoyé du Prophète. Le seigneur de la Kaabah t'a distingué entre tous les chrétiens et il désire ta venue. Réjouis-toi donc et suis-moi sans perdre un instant.



LE PROPHÈTE BRAQUA SA LUNETTE SUR SARAGOSSE.

— C'est un grand honneur que me fait là ton maître, et beaucoup de mes frères d'armes en sont plus dignes que moi. Tu lui porteras mes excuses et lui diras que je vis modestement, que j'ai mes dévotions à faire... et que, d'ailleurs, je ne vais jamais dans le monde.

— Le Prophète aura lieu d'être surpris et blessé d'une pareille réponse, et il me demandera la véritable cause de ton refus. Crains-tu de te laisser séduire par les beautés de son paradis ?

— Si tu connaissais ma chère Aude, cette idée saugrenue ne t'aurait pas traversé la cervelle.

— As-tu peur d'un voyage aérien ?

— Si je croyais trembler, je me mettrais en route ; la peur m'est étrangère et ne m'effraye pas. J'en entends si souvent parler que je serais curieux de la connaître.

— Tu es las de ta journée, alors?

— Expose à mes coups un rival digne de moi, tu verras si l'on peut lasser Roland. »

L'ange s'inclina et s'apprêta à se remettre en selle.

Les regards du comte du Mans se portèrent sur Borâk qui trépignait, piaffait, rongeant son frein, brisant les cailloux, impatient de regagner son écurie céleste.

« Voici une belle bête!... » dit-il émerveillé.

Le fait est qu'on en vit rarement d'aussi belle. Borâk était maigre, d'une taille élevée, fort de structure et luisant comme le marbre que l'eau lave sans cesse, la robe safranée : — un poil d'or pour trois poils fauves, — les oreilles inquiètes et effilées comme le calam, les yeux gros et pleins de lumière, les naseaux ouverts et fumeux, l'étoile blanche épanouie au front, le cou d'une moyenne arcade, couronné par une crinière souple et soyeuse à faire envie à une jeune fille, la queue longue et épaisse balayant le sol, la croupe luisante, l'échine grasse et frissonnante, la poitrine développée, le corsage long, le flanc court et uni, le ventre dégagé,

le sabot fin et élevé, la corne lisse et noirâtre, des balsanes aux jambes, les paturons entre le boulet et la couronne, le jarret nerveux de l'autruche, les genoux bien emboîtés et les veines saillantes. Le mors était d'or, la bride de soie, la housse de brocart aux glands et franges ponceau.

« C'est la monture favorite du Prophète ; il te l'avait envoyée pour te faire honneur. »

Roland fut touché de cette attention. L'ange reprit :

« Je voulais t'en conduire une plus douce, mais Mahomet a dit que tu étais le meilleur



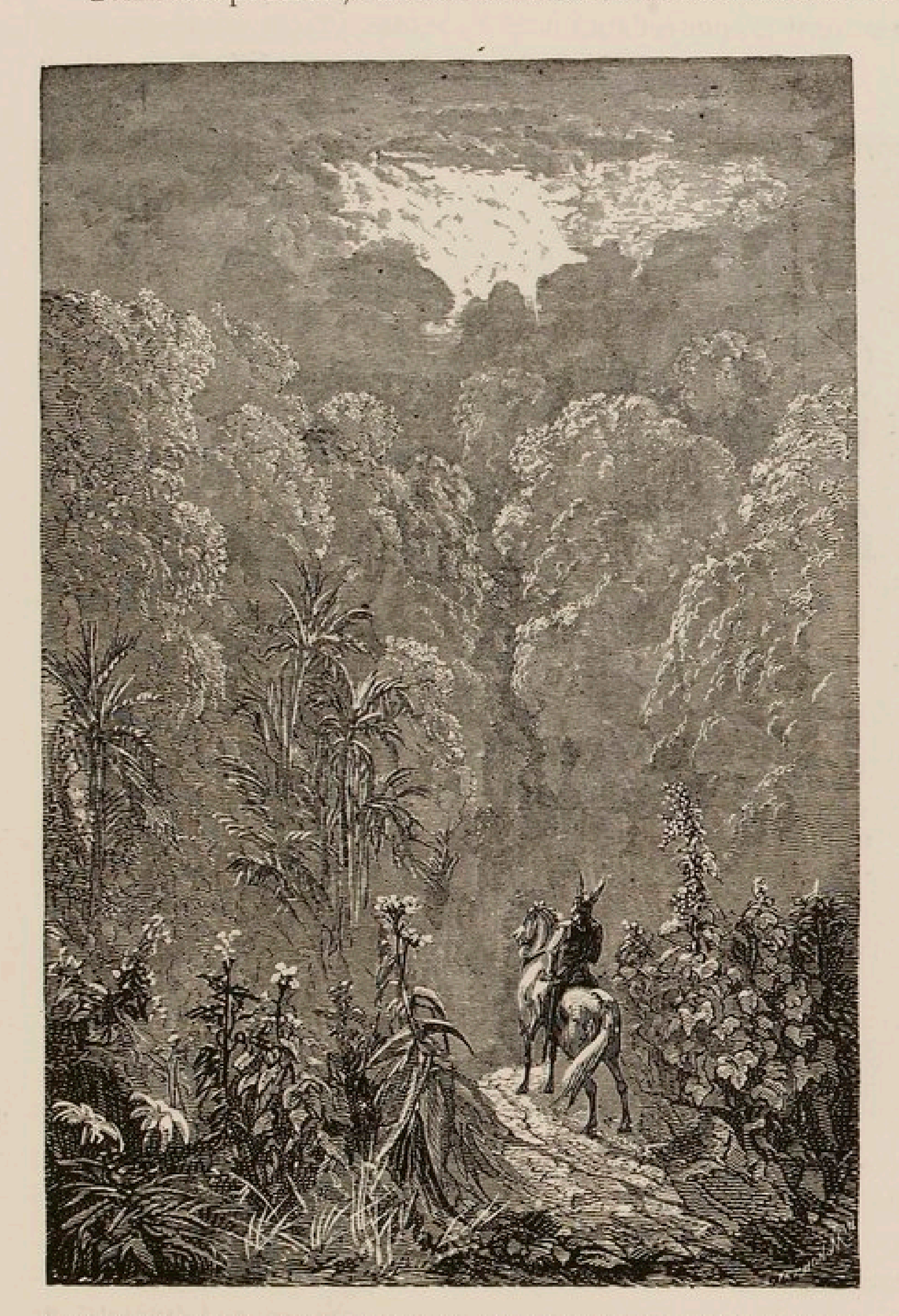
IL ÉTAIT A LA HAUTEUR DE LA CONSTELLATION DU SCORPION.

cavalier qu'il connût, que tu saurais bien t'en rendre maître. Cependant, si c'est cela qui t'arrête, ajouta traîtreusement Namous, je puis te fournir d'autres moyens de transport. »

Le comte du Mans haussa les épaules, et, pour toute réponse, sauta en selle malgré le poids de son armure, sans mettre le pied dans l'étrier et sans porter la main sur la crinière. Borâk fléchit, puis s'élança dans l'espace, escaladant les nuages au triple galop. L'ange déploya ses ailes et prit les devants. Quand Roland revint de sa surprise, il était à la hauteur de la constellation du Scorpion. Il comprit que la colère n'était pas de saison, et, s'étant assuré que Durandal était à son côté, il se résigna. Le voyage se fit sans encombre. Une seule fois le preux faillit perdre l'équilibre : Borâk, effrayé par une étoile filante qui lui avait passé entre

les jambes, avait fait un bond du Bouvier à la Balance. Enfin, au bout d'une demi-heure d'ascension, le cheval s'arrêta et l'ange frappa à la plus grande des huit portes du paradis. A peine fut-elle ouverte que Roland poussa un cri d'admiration.

Comment pourrai-je avec des termes humains vous décrire tant de merveilles surhumaines? Je dois d'abord vous dire, mes enfants, que toutes les facultés de notre brave chevalier acquirent, en passant le seuil du paradis, des proportions inconnues. Quelle ne fut pas sa surprise en distinguant très nettement les êtres les plus microscopiques à six ou sept cents lieues, sans que pour cela les lois de la perspective en fussent heurtées. De même pour l'ouïe et l'odorat. Il a conté depuis qu'il respira avec grand plaisir l'odeur d'une fleur qui venait de s'épanouir dans une province éloignée, et qu'il écoutait en même temps le chant d'un oiseau inconnu qui vocalisait au pôle opposé. Son esprit était devenu si délié qu'il ne résultait pour lui aucune confusion de ce prodigieux perfectionnement de ses sens. Il embrassa d'un seul coup d'œil deux mille parasanges carrées de pays, et chaque parasange vaut un peu plus d'une lieue. Les forêts vierges de l'Amérique ne sont que des broussailles auprès de celles qu'il distinguait. Partout étincelaient des villes immenses, surmontées de milliers de clochetons aux coupoles d'or et d'argent. Au pied de leurs murailles roulaient majestueusement des fleuves dans lesquels se seraient noyés le Rhin, l'Euphrate et le Nil. Rien de ce qui incommode les habitants de la terre n'existait dans ce pays enchanteur. Le lion, le tigre, le serpent, la panthère étaient les ornements des forêts; ils se nourrissaient de verdure et se prêtaient aux usages domestiques avec une douceur parfaite.



LES FORÊTS VIERGES DE L'AMÉRIQUE NE SONT QUE DES BROUSSAILLES AUPRÈS DE CELLES QU'IL DISTINGUAIT.

Point de vent, de la brise ; point d'orages, une pluie parfumée ; le climat de l'Italie sous le ciel de l'Égypte.

Une légion ailée vint au-devant de Roland. Isrâfil, l'ange de la résurrection, la commandait.

« Le Prophète nous a envoyés vers toi pour t'annoncer sa venue. Que préfères-tu, nous suivre ou l'attende ici ?

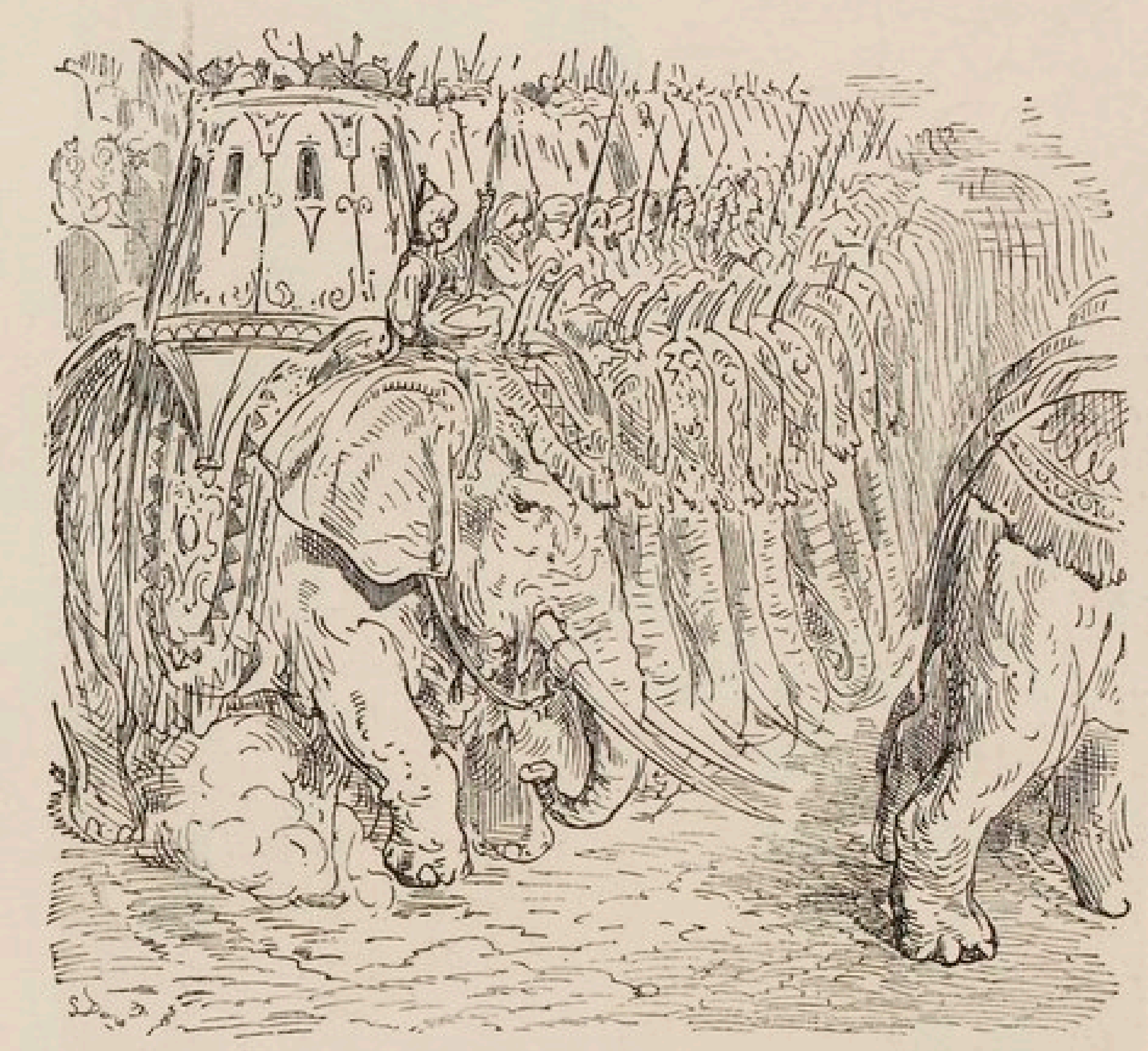
— Je vous suis. »

Et il se rendit au-devant du cortège. Il remarqua avec stupéfaction que pour lui faire place les forêts se reculaient, les fleuves changeaient leurs cours. Il voulut s'assurer qu'il n'était pas le jouet d'un mirage, et il s'élança au galop vers un lac qui bordait la route. Le cheval ne refusa pas de sauter, mais l'eau s'éloigna avec respect et il retomba sur une pelouse épaisse et fleurie.

Isrâfil, ayant remarqué l'étonnement de Roland lui dit :

« Le Prophète a tenu à ce que tout ici te rendît hommages. Il sait que tu vas toujours dans la vie comme au combat, droit au but ; il a voulu te prouver qu'il connaît tes goûts et tes habitudes. »

Roland continua son chemin. Ayant rencontré le cortège, il s'arrêta pour le voir passer. La terre alors, sans qu'il s'en aperçût d'abord, s'enfla sous les pieds de sa monture, et il se trouva au bout d'un instant sur un tertre du haut duquel il dominait la foule. Isrâfil fit un geste, deux arbres sortirent de terre et projetèrent leur ombre sur le chevalier. Le comte du Mans, muet d'admiration, assista immobile au défilé.



DERRIÈRE CEUX-CI VENAIENT TRENTE ÉLÉPHANTS BLANCS PARSEMÉS D'ÉTOILES D'OR.

D'abord marchaient mille cavaliers. Chacun d'eux portaient une oriflamme blanche et grenat. Ceux-là montaient des chevaux blancs. Ensuite en venaient mille autres couverts de cottes de mailles, armés de masses d'armes et montant des chevaux bais. Derrière eux, deux mille Berbères des environs de Tombouctou agitaient des lances aux banderoles vertes, et portaient au bras gauche le bouclier lamtien, à l'épreuve du sabre ; leurs chevaux étaient noirs comme leur visage. Puis trois mille autres cavaliers ayant pour ceinture des peaux de serpent ; ils avaient le bouclier de cuivre. Leur arc était pendu au troussequin de leur selle, et dans leurs mains brillaient de longues hastes garnies de crochets aigus. Leurs chevaux étaient

isabelles. Après eux marchait une armée composée d'autant de soldats qu'il y a de gouttes d'eau dans la mer : ceux-ci armés de lances ou de haches, ceux-là de javelots ou de massues. A cent pas en arrière venaient huit mille éléphants, vingt-cinq de front : le premier rang composé d'éléphants blancs, le second de noirs, et ainsi de suite. Sur chacun d'eux une tour qui mettait à l'abri vingt combattants. Derrière ceux-ci venaient trente éléphants blancs parsemés d'étoiles d'or et si richement harnachés qu'on avait peine à les regarder sans cligner les yeux. Ces derniers servaient de monture aux épouses favorites du Prophète ; vingt sur chacun d'eux. Un dais éblouissant de blancheur, soutenu par dix colonnettes d'argent, les abritait du soleil. Dix mille guerriers d'élite les entouraient. Enfin venaient les chameaux en nombre incalculable, tous chargés de palanquins dont la brise faisait flotter les tentures. Chacun d'eux était conduit par un Éthiopien richement vêtu, qui tenait à deux mains le zimâm ou bride nasale. Dans chaque palanquin, dix houris, trop belles pour que vous puissiez vous les imaginer, agitaient leurs éventails. Puis encore vingt mille danseuses vêtues de chlamydes légères, les jambes et les bras nus. Sur leur cou, dans leurs cheveux, on voyait, quand elles s'agitaient, comme un pétillement de pierreries qui vous forçait à baisser les regards. Leurs bracelets en jouant à leurs poignets, leurs périscélides en jouant à leurs chevilles, faisaient entendre un cliquetis harmonieux et provocant.



DERRIÈRE ELLES VENAIT LE PROPHÈTE.

Vous dirai-je le nombre des joueuses de cithare, de tambourin et de mandole, celui des choristes aussi ? A quoi bon grouper des chiffres insuffisants ?... Ces houris n'étaient pas d'origine vulgaire ! Mahomet avait composé leur corps de musc, de safran, d'ambre et d'encens ; leur visage brillait d'un tel éclat que dans la nuit il resplendissait doucement, comme la lune lorsqu'elle monte à l'horizon au milieu des vapeurs de la terre. Leur voix était si suave que rien de ce qui tombait de leurs lèvres ne pouvait être indifférent.

Derrière elles venait le Prophète, vêtu d'une robe verte et monté sur une jument blanche. Il était le plus simplement habillé, le plus modestement monté, et cependant on sentait les genoux vous fléchir en le voyant passer. A sa droite se tenait Abd'el Motalleb, son grand'-père ; à sa gauche, son père, Abd'Allah ; autour de lui, Ali, son cousin et son plus fervent



ENFIN VENAIENT DES CHAMEAUX EN NOMBRE INCALCULABLE, TOUS CHARGÉS DE PALANQUINS.

disciple; Saïd, son enfant adoptif; les quatre sages de la Mecque : Waraca, Othman, Obaydallah et Zaïd; le fougueux Omar; Abou-Bekr, son fidèle, et des milliers d'autres aussi fameux. Cent mille cavaliers fermaient la marche.

A mesure que les troupes prenaient place, le paysage changeait d'aspect. Roland, absorbé par le défilé, n'y avait pas pris garde ; mais, lorsqu'il jeta les yeux autour de lui, il se vit entouré de montagnes dont il n'apercevait pas le sommet. Ces hauteurs gigantesques, dont le conglomérat était formé de gneiss, de mica, d'agate, d'onyx, de trapp et de porphyre, disparaissaient à moitié sous des forêts dont la flore était empruntée à toutes les zones. Le baobab immense étendait ses branches auprès d'un groupe de palmiers dont les feuilles légères dessinaient leurs fines silhouettes sur le ciel. Le mohonono argenté contrastait avec le sombre motsouri; le moupanda-panda du centre de l'Afrique, le jacquier des Moluques, le chêne d'Europe confondaient leurs feuillages. Des fleuves, dont la source se cachait dans les nuages, bondissaient de rochers en rochers, lançant à chaque obstacle un panache de fumée humide que traversaient des arcs-en-ciel.

Les troupes prirent place sur les hauteurs, et Roland aperçut des nuées de cavaliers campés fièrement sur des pics inaccessibles. Les éléphants se placèrent sur deux lignes, quatre mille sur chaque rang. Devant ceux-ci se groupèrent les trente éléphants blancs des favorites du Prophète. Des anges parurent alors; ils ouvrirent leurs ailes toutes grandes et tendirent leurs épaules aux six cents préférées, qui y prirent place pour arriver jusqu'à terre. Elles vinrent à pied jusqu'au comte du Mans, s'inclinèrent devant lui et s'assirent à sa droite sur des tapis que l'on avait préparés. Les chameaux vinrent ensuite; ils s'accroupirent doucement, et les houris sautèrent du haut de leurs palanquins avec une légèreté et une grâce qui étonnèrent Roland plus que le reste. Leur pied ne laissa même pas de trace sur le sable. Comme les favorites, elles s'approchèrent du héros, baisèrent la terre devant lui et se rangèrent à sa gauche. Alors, comme un flot, arriva la troupe des danseuses célestes, au son des crotales, des flûtes, des théorbes, des tympanons, des cithares et des mandoles, an bruit des chants et de tous les instruments de gaieté. Leur ardeur s'accroît ou s'amollit au gré du rythme qu'elles accompagnent de trépignements cadencés et de battements de mains à double et à triple temps. Leurs yeux pleins de langueur tout à coup lancent des étincelles. Les hanches se balancent, les tailles se courbent et se redressent, les bras s'agitent avec souplesse et avec grâce; parfois un peigne, impuissant à retenir une chevelure trop abondante, vole et rend la liberté à des tresses plus sombres que le noir cohel. Mais le Prophète a fait un geste, les danses cessent, et, semblables à des oiseaux effarouchés, les houris fuient et vont se grouper en face de Roland, à l'ombre des éléphants. Mahomet s'approche à son tour du neveu de Charlemagne. Celui-ci met pied à terre; ce qu'il ne manquait jamais de faire devant un vieillard.

« Que le Dieu qui a séparé les cieux et la terre, la lumière et la nuit, que le Créateur de toutes choses, étende sur toi sa bénédiction dans ce monde et dans le tien ! dit le Prophète. Sois le bienvenu parmi nous. Je sollicite toute ton indulgence pour le peu d'éclat de cette réception, mais notre entrevue a été en quelque sorte improvisée. Je n'ai eu le temps de me faire suivre que de quelques familiers et des troupes aujourd'hui de garde auprès de ma personne; j'aurais craint d'ailleurs, en m'entourant davantage, de paraître me défier d'un ennemi de la veille dont je ne désire rien tant que de me faire un ami. Si je t'ai traité sans plus de cérémonial, c'est que je me suis senti porté à te traiter en frère. »

Roland fit la grimace. Mahomet feignit de croire que le soleil l'incommodait et, sur un signe de lui, quatre anges s'envolèrent et étendirent devant le soleil un nuage rosé.

« J'accepte tes excuses, dit avec le plus grand sang-froid le comte du Mans qui craignait qu'on ne voulût se moquer de lui. J'aurais d'ailleurs également besoin d'indulgence. Si je suis venu ainsi sans suite, ne t'en prends qu'à mon désir de me rendre promptement à ton appel. »

Après cet échange de politesses, Roland reprit :

« Tu me pardonneras si je te presse de me faire savoir ce qui me vaut l'honneur de cette entrevue, mais j'ai hâte de retourner sur terre. Je suis de garde ce soir auprès de l'empereur et je n'aime pas à manquer mon service.

— J'ai arrêté le soleil, dit Mahomet. Nous avons tout le temps de causer.

— Je t'écoute.

— Il n'y a pas de plus vaillant chevalier que toi; ton bras vaut une armée, ton jugement est sûr, tes décisions sont promptes.... Dans ma jeunesse on m'appelait : El Amin, l'homme sûr; je me connais en grandeur d'âme, et je sais que nul ne peut se dire plus loyal que toi.

— Voilà un éloge qui m'annonce que tu as quelque trahison à me demander.

— Si c'est trahir que de quitter la mauvaise cause pour la bonne, renoncer à des efforts qui seront vains, saisir le bonheur lorsqu'on nous l'offre, j'ai en effet une trahison à te proposer. J'en jure par la Montagne, par le temple visité, par le toit sublime et la mer dans son plein, la vengeance céleste viendra; rien ne pourra la suspendre. Les cieux ébranlés s'agiteront; les montagnes arrachées marcheront. J'en jure par le coucher de l'étoile[1] !... Aussi vrai que j'ai renversé les trois idoles de la Mecque : Lata, Aloza et Menat, les chrétiens seront chassés de l'Espagne et leurs terres envahies; leur multitude sera dispersée et fuira honteusement. Leur heure est marquée; elle sera amère et douloureuse.

— J'ai déjà lu tout cela dans le Coran, reprit le comte du Mans qui commençait à sentir la patience lui échapper. Cela ne me dit pas ce que tu veux de moi, et pourquoi tu me fais perdre ainsi mon temps. Puisque l'avenir t'appartient, puisque tu es certain de notre défaite prochaine, rien ne s'oppose à ce que je retourne à mon poste.

— Oui, l'avenir est à nous, et tu retardes seul la venue de l'heure glorieuse. Nous vaincrons, mais, toi vivant, ce sera au prix d'énormes sacrifices. Pourquoi t'obstiner à retourner là où t'attend la mort? Je t'offre la souveraineté de cette contrée, ses richesses, ses femmes, ses guerriers. Les peuplades de l'air, de la terre et des eaux, les astres qui se meuvent dans le firmament, tout ce qui est doué de raison ou d'instinct, l'être et la matière, tout en un mot t'appartiendra et t'obéira sans réserve. Si le soleil t'incommode, la lune viendra le remplacer. Fais un geste, les fleuves se sécheront pour te laisser passer. Un peuple plus nombreux que tous ceux de la terre réunis ne respirera que pour te servir. Ces guerriers sont vaillants.

— A quoi leur sert d'être braves? ils n'ont pas d'ennemis à combattre.

— Ces chevaux battent le vent à la course.

— Il n'y a pas ici de but que je désire atteindre.

— Ces femmes sont belles.

— Elles sont belles en pure perte, je ne les aime pas.

1. *Coran*, ch. LII.

— Durandal est fameuse sur la terre, et cependant le dernier de ces soldats la couperait en deux en la frappant sur le tranchant de la pointe à la poignée.

— Je t'ai déjà dit que j'étais pressé, interrompit Roland. Tu n'as pas, je pense, l'insolence de te croire assez riche en merveilles pour me décider à commettre une lâcheté. Tu m'as dit que j'étais le plus vaillant des chevaliers; le serais-je si j'avais peur de la mort dont tu me menaces? Mon bras vaut une armée, as-tu ajouté; ai-je le droit de priver mes frères de son secours, alors surtout que tu prétends qu'ils sont en péril? Mon jugement est sûr; je prétends en donner une preuve nouvelle en riant de tes menaces. Mahomet et Jupiter se donneront bientôt la main. Le croissant s'en ira où vont les vieux quartiers de lune.

— Roland, foi de Mahomet! tu ne reverras jamais ton pays de France.

— Avant d'être Français, je suis chrétien. La patrie à laquelle j'aspire, c'est le ciel, et ce berceau-là, tu ne saurais m'empêcher de le revoir.

LE GANTELET DU CHEVALIER VINT LE FRAPPER SUR LES LÈVRES.



— Chien d'infidèle!... s'écria le Prophète, je vais.... »

Ces mots n'étaient pas de ceux que Roland écoutait de sang-froid. Mahomet ne put achever sa phrase; le gantelet du chevalier vint le frapper sur les lèvres.

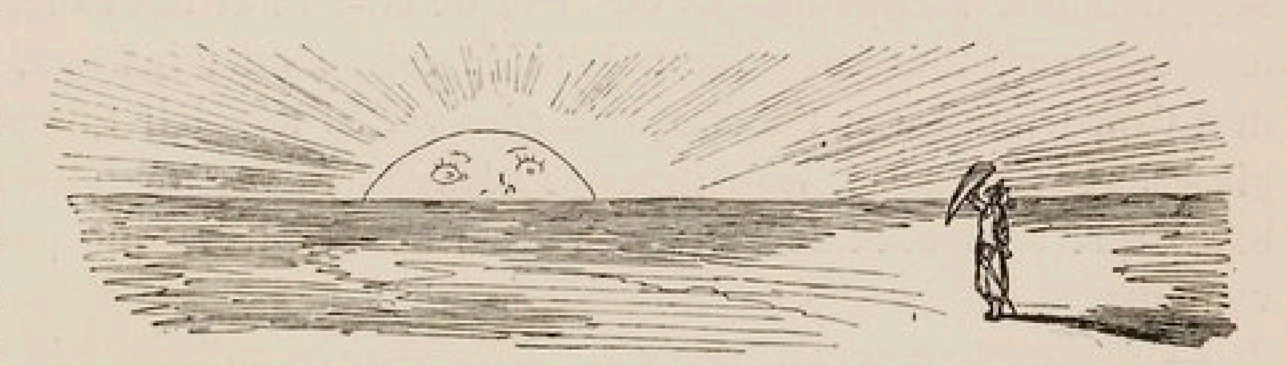
Chap. 8





Où Roland retrouve son latin et où le diable perd le sien.

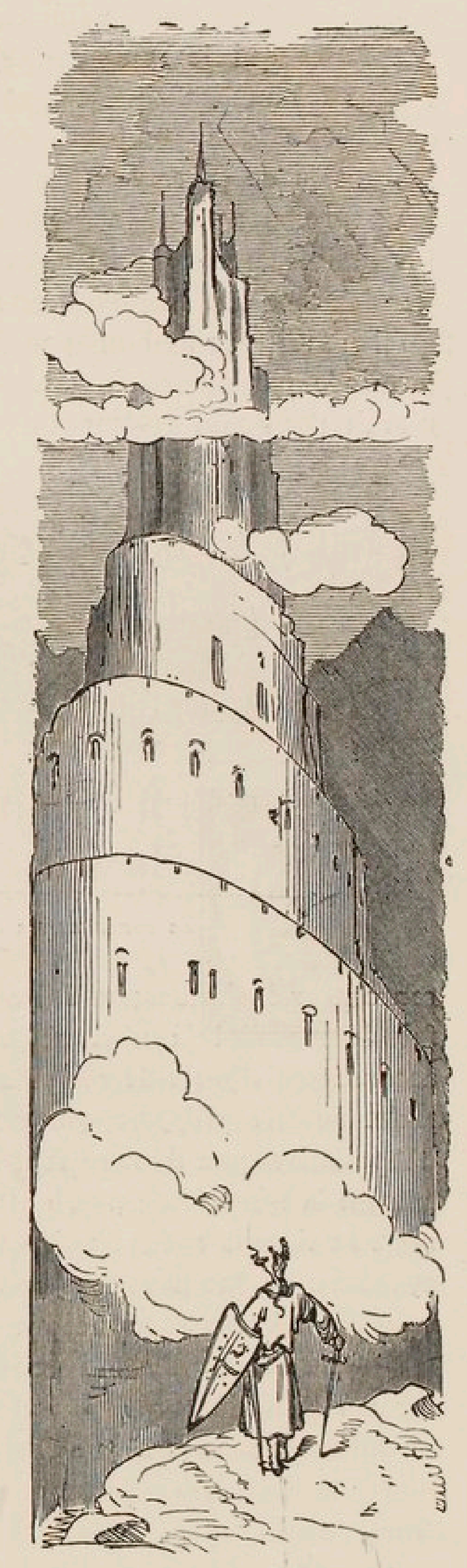
Je ne puis pas vous dire ce qui se passa, mes enfants; Roland lui-même n'en a pas gardé souvenir. Dès qu'il eut repris ses sens, il se leva, jeta les yeux autour de lui et se vit au milieu d'une plaine de sable qui se perdait de tous côtés à l'horizon. Le soleil lançait sur lui des rayons hostiles qui, en peu d'instants, rendirent son armure brûlante et insupportable. L'air était chargé d'une telle quantité d'électricité que les plumes de son casque faisaient entendre des pétillements et lançaient des étincelles. En vain il chercha un point de repère; partout la terre plane et le ciel bleu. D'énormes fourmis rousses allaient et venaient affairées; c'étaient les seuls hôtes de ce désert.



LE SOLEIL LANÇAIT SUR LUI DES RAYONS HOSTILES.

Tout à coup, il vit en face de lui, dans le lointain, de blanches mosquées, des bouquets de palmiers, la mer, des vaisseaux à l'ancre, d'autres prêts à sortir du port, et de longues caravanes qui se croisaient aux portes de la ville. Roland sentit son courage renaître. Il se mit à marcher dans cette direction, mais il ne lui semblait pas qu'il approchât du but. Il se mit à courir et tomba de lassitude sur le sable brûlant. Alors la ville prit un ton plus jaunâtre, le bleu de la mer devint plus clair et se confondit avec le bleu du ciel; les

arbres s'effacèrent, et le comte du Mans se trouva de nouveau dans la solitude. « A quoi bon rester immobile? se dit-il; marchons dans la première direction venue; je ne puis que gagner au change. » Il se releva, résolu à avancer tant que ses pieds pourraient le soutenir, et quelle ne fut pas sa surprise en voyant au côté opposé à celui vers lequel il se dirigeait d'abord, une montagne couverte de verdure, au sommet de laquelle s'élevait une forteresse. Trois murs d'enceinte la protégeaient; au pied de chacun d'eux roulait un fleuve couvert de vaisseaux de guerre. Trois escaliers suspendus, d'un travail merveilleux, reliaient entre eux les trois étages de la forteresse. Quatre bastions défendaient l'abord de chacun d'eux.



TROIS MURS D'ENCEINTE LA PROTÉGEAIENT.

Roland se remit en route, mais à mesure qu'il avançait, la forteresse s'élevait dans le ciel. Au bout d'une heure de marche, il se trouva de nouveau n'avoir devant lui que l'horizon désert. Alors le découragement le prit, il s'agenouilla, fit le signe de la croix et versa quatre larmes, les premières qu'il eût versées. Elles tombèrent sur le sable et y creusèrent quatre sources d'une eau fraîche et limpide. Roland y puisa de nouvelles forces, et ayant remercié Dieu il s'apprêtait à se remettre en marche, lorsqu'il remarqua avec surprise une grande fermentation dans le sable. De petites vagues poussiéreuses commencèrent à s'agiter dans toutes les directions, et cependant l'air était toujours immobile. Le sable se mit à tournoyer sans relâche, traçant un large cercle à peu de distance de notre héros.

En tournoyant, il s'amoncelait et se précipitait, entraîné vers le centre par une force d'attraction effrayante. On eût dit qu'un polype gigantesque aspirait tout le sable du désert. Au bout de quelques minutes s'éleva, en tournoyant toujours, une colonne qui grandit à vue d'œil et dont le sommet se perdit bientôt au plus haut du ciel. Un vent brûlant semblable à l'harmattan des côtes de Guinée, fit voler le sable de tous les côtés. Le soleil devint rouge comme la fonte en ébullition; la colonne de sable s'écarta de son rayon d'attraction et s'abîma sur le désert avec un sifflement effroyable. Roland ferma les yeux, mais il ne recula pas. Il entendit un immense éclat de rire et porta instinctivement la main sur la poignée de son épée; ce qu'il vit le décida à la sortir du fourreau. En s'écroulant, la colonne avait formé un monticule dont la base décrivait un cercle immense. Au centre, ensablé encore jusqu'à la ceinture, Roland vit avec surprise un colosse effroyable. C'était Iblis, le diable des Orientaux.

Sa Seigneurie avait cent pieds de haut, ce qui est une taille respectable, même pour un démon de première classe. Sa peau noire zébrée de rouge était couverte d'écailles microscopiques qui la rendaient luisante comme une armure. Ses cheveux étaient longs et si crépus qu'un boa s'y fût égaré. Son nez écrasé était traversé par un anneau admirablement travaillé, comme on en voit aux buffles des campagnes de Rome. Ses dents blanches incrustées de pierreries prêtaient à son sourire un éclat irisé des plus étranges. Ses petits yeux prenaient, l'un après l'autre, toutes les nuances du prisme, ce qui rendait son regard impossible à soutenir. Ses oreilles, en tout semblables à celles de l'éléphant, lui pendaient sur les épaules. Malgré tout mon désir de faire du pittoresque, je dois à la vérité de dire qu'il n'avait pas de cornes; mais, en revanche, il avait une queue de soixante pieds de long, terminée par une main crochue qui vous eût pris l'obélisque comme un cure-dents. Iblis n'avait pour tout vêtement que ses ailes : de grandes ailes velues et souples dans lesquelles il aimait à se draper. Faites courir des lueurs phosphorescentes sur la peau de ce monstre, et vous comprendrez aisément que Roland ait tiré Durandal du fourreau. Le démon se tordait.



CE TON FAMILIER DÉPLUT A ROLAND.

« Sur l'honneur, je n'ai jamais tant ri de toute mon éternité. Sais-tu, petit, que tu viens de faire un coup de maître ? » Ce ton familier déplut à Roland. « Je viens de rencontrer Mahomet; tu lui as cassé cinq dents de devant. J'ai vu bien des prophètes, mais, foi de maudit! je n'en ai jamais aperçu d'aussi furieux. J'ai, pour célébrer ce horion, accordé trois jours de congé à l'enfer. Il y aura concert, festin, bal, chasse à courre et spectacle. Je fais préparer par un de nos auteurs fameux une petite comédie dans le genre d'Apollodore; au dénouement Mahomet recevra cent coups de bâton. J'ai donné des ordres à toute la marmitonnerie, et tu peux entendre d'ici un bruit de casseroles tout à fait réjouissant. Je tiens à te faire voir que nous ne sommes pas aussi arriérés qu'on le prétend. Nous avons en ce moment fort bonne compagnie. Ma femme, une gaillarde! sera charmée de te connaître. Viens avec moi; je veux te présenter à elle.

— Butor, dit Roland peu flatté de ces marques de tendresse, qui t'a donné le droit de me parler de la sorte ? »

Iblis, peu habitué à s'entendre traiter ainsi, resta muet de surprise.

« Par les cornes de mon père !... dit-il au bout d'un instant, je dois avoir mal compris. Donne-moi la main, Roland. » Et le diable tendit la queue au chevalier qui fit quelques pas en arrière. « Ah çà! pygmée, dit Iblis aussi pâle de colère qu'un nègre le peut être, je vais te faire rentrer sous terre. Me crois-tu taillé dans la même étoffe que Mahomet? »

Roland prit son second gantelet et le jeta au visage d'Iblis.

« Les deux font la paire, dit le neveu de Charlemagne en se mettant sur la défensive.



SI J'EN REVIENS SANS RHUMATISMES, J'AURAI VRAIMENT BIEN DU BONHEUR.

— Zacoum Zimzim Galarabak!... » s'écria le diable ivre de rage.

Vous saurez, mes enfants, que c'est là le plus formidable juron qu'on puisse prononcer en sarrasinois. La terre s'ouvrit sous les pieds de Roland qui se sentit rouler dans l'espace. Son armure devint glacée.

« Si j'en reviens sans rhumatismes, se dit le preux, j'aurai vraiment bien du bonheur. »

Il entendit autour de lui des battements d'ailes. C'était une troupe d'afrîts, de djinns et de djinnesses.

« Réfléchis, Roland, il est encore temps. Mahomet est prêt à te pardonner. »

Pour toute réponse, Roland entonna le cantique :

Sub tuum præsidium confugimus....

« Encore quelques instants, et ton corps va se briser sur la terre. Rappelle-toi les merveilles que le Prophète offre de partager avec toi. »

Sancta Dei Genitrix, nostras deprecationes ne despicias,

continua Roland. Et il lui sembla qu'au lieu de rouler au hasard dans l'espace il voyageait doucement porté. Le chœur des afrîts et des djinns s'était éloigné; cependant on entendait encore un battement d'ailes.

« Rassure-toi, dit une voix si harmonieuse que Roland frissonna en l'entendant. Je suis l'archange Michel, et madame la Vierge m'envoie vers toi pour te secourir. Elle a été touchée de ta constance et charmée de ton courage. Repose en paix entre mes ailes; dans un instant nous serons sur terre. »

En effet, au bout de quelques minutes, le comte du Mans, arriva devant Saragosse.

Il était en prières dans sa tente, lorsqu'il entendit la voix de Miton.

« Cher Roland, êtes-vous là? criait le comte de Rennes inquiet.

— Me voici, dit le preux en courant au-devant de son ami.

— Charlemagne, qui sait combien vous êtes ponctuel, vous voyant de dix minutes en retard pour prendre votre service, vous fait chercher de tous les côtés. Vous êtes pâle, cher comte, que vous est-il arrivé!

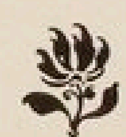
— Je vous conterai cela, » dit Roland en courant à son poste auprès de l'empereur.





LE CHATEAU DE LA PEUR NE S'APERÇOIT QUE LA NUIT.

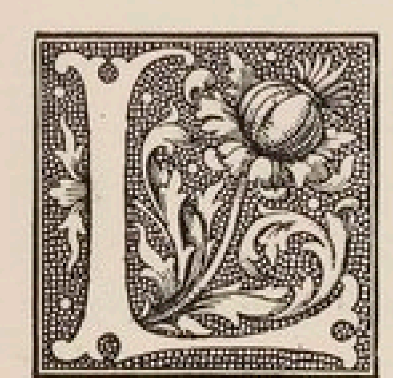
Troisième Partie



Le Château de la Peur

Chap. I





Les quatre adversaires de Croque-Mitaine.

Charlemagne avait la mémoire longue. Les dangers auxquels Mitaine se trouvait à chaque instant exposée, ne cessaient de le préoccuper. Il fit fouiller le lieu du guet-apens par ses espions d'abord, par ses gens d'armes ensuite; tous, au retour, lui firent le même récit. Ils lui dirent que la forêt était inhabitée; qu'on parlait bien d'un château appelé le *château de la Peur* qui devait se trouver dans les environs, mais jamais personne ne l'avait aperçu. Nul ne doutait cependant de son existence. S'il disparaissait un enfant, si quelque pièce de bétail s'égarait, « c'est le *sire de la Peur* qui l'a enlevé, » disaient en tremblant les paysans. Si le feu prenait dans quelque endroit, le sire de la Peur l'y avait dû mettre. La responsabilité de

tous les accidents, malheurs, catastrophes ou fléaux remontait toujours au mystérieux habitant de cet invisible château.

« Je veux en avoir le cœur net, se dit l'empereur; j'ai peine à me résigner à accuser mon compère Gane. »

Et il assembla ses preux.

« Mes fidèles, j'ai besoin de quatre d'entre vous pour courir une périlleuse aventure. Je ne sais où je vous envoie; je ne sais si vous reviendrez. Qui veut tenter la mort pour mon bon plaisir? » Tous les chevaliers se précipitèrent aux pieds de Charlemagne, lui demandant de les honorer de son choix. « Vous me mettez dans un grand embarras, dit l'empereur ému, et je vois bien qu'il faut que le sort désigne mes quatre champions. Je puis sans crainte m'en rapporter à lui, car je vous sais égaux en bravoure. »

Les noms de tous les chevaliers présents furent mis dans un casque, et Mitaine servit au destin de fondé de pouvoir, sans se douter qu'elle se choisissait des vengeurs.

Le premier nom qu'elle appela fut celui d'*Allégrignac de Cognac, comte de Salençon en Saintonge*.

« Le sort me sert à merveille, dit Charlemagne en faisant de la main un signe amical au chevalier. Vous connaissez la langue du pays et serez un guide sûr pour vos compagnons. »

Mitaine nomma ensuite *le baron de Mont-Rognon, seigneur de Bourglastic, Tortebesse et autres lieux*.

« Voilà qui est parfait. Il n'y a pas dans les Arvernes un poignet plus ferme que le vôtre. S'il se trouve sur le chemin quelque poterne à enfoncer d'un coup d'épaule, vous serez là, Mont-Rognon.

— *Porc-en-Truie, sire de Machavoine!* cria Mitaine.

— Je suis en veine heureuse, par saint Jacques! Tu passes pour avisé, Porc-en-Truie, et tu mèneras à bien l'aventure que je te ménage; j'en suis certain. Je suis curieux de connaître mon quatrième serviteur.

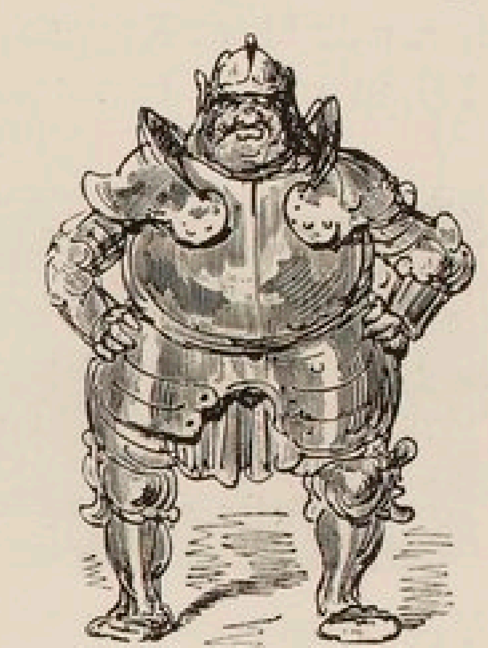
— *Maragougnia, comte de Riom,* dit Mitaine.

— Nous avions déjà le savoir, la force et l'adresse, Maragougnia rendrait des points au serpent pour la prudence. Si je ne réussissais pas avec de tels chevaliers, ce serait à désespérer de tout. »

Charlemagne s'enferma avec ses quatre champions. Il leur dit ses soupçons, les dangers qu'avait courus sa filleule, les recherches qu'il avait faites; enfin, il leur parla du château de la Peur et conclut en ces termes :

« Je veux à tout prix en finir avec Croque-Mitaine. Vous traverserez la forêt et ne vous arrêterez qu'à Alagon, petite ville située sur les bords de l'Èbre. Là, vous demanderez l'*auberge du Crocodile* ou, plutôt, la *fonda del Caïman*. Vous pouvez vous y reposer quelques heures, puis vous repartirez. Toi, Allégrignac, tu te dirigeras du côté de Pampelune en évitant le cours de l'Èbre; toi, Mont-Rognon, tu chevaucheras dans la direction de Calatayud, et prends bien garde aux infidèles, car ils sont de ce côté assez mécontents des vexations que nous leur avons fait endurer. Quant à toi, Porc-en-Truie, tu te rendras à Fuentès. Si tu m'en crois, ne voyage que la nuit, tiens-toi bien caché le jour; tu me comprendras une fois en route. Toi enfin, brave Maragougnia, tu auras à te diriger du côté de Lérida, mais tu n'iras pas plus loin que la rivière Alcandre. Je t'ai réservé cette dernière

entreprise, parce qu'elle est la plus périlleuse.... Ne me remercie pas, je te comprends. Battez le pays dans toutes les directions et découvrez-moi le château de la Peur. Celui qui me rapportera la tête de son châtelain redouté, sera duc et pair de mon royaume. »


TEL ÉTAIT LE BARON DE MONT-ROGNON.

L'empereur remplit d'or les escarcelles de ses preux et les congédia après les avoir embrassés. Une fois seuls, les quatre chevaliers se regardèrent.

« Que pensez-vous de ceci? dit Porc-en-Truie en faisant la grimace.

— Que je serai duc, dit en pirouettant sur son talon Allégrignac, véritable voisin de la Garonne; cette entreprise est jeu d'enfant.

— Que nous ne pouvons pas faire autrement que de partir, dit Mont-Rognon, d'un air revêche, et que j'avais commandé pour ce soir un souper merveilleux que mangeront mes gens.

— Que nous ne reviendrons ni les uns ni les autres, » dit piteusement Maragougnia, en essuyant une larme avec le pan de sa cotte de mailles.


IL PASSA SUR LE CORPS DE SIX CENTS SARRASINS.

« Bah! qui sait? interrompit en souriant Porc-en-Truie. Mettons-nous en route, ensuite nous verrons. »

Ils se donnèrent rendez-vous sur la lisière de la forêt. Une heure après ils y arrivèrent équipés pour le combat et pour le voyage.

Porc-en-Truie, sire de Machavoine, était un bon luron de trente ans, plus expert à éviter les coups qu'à en donner. Il tirait toujours son épingle du jeu sans en émousser la pointe; non qu'il manquât de courage, mais parce qu'il était affreusement fainéant. Il eût couru trois heures à pied par paresse, pour éviter de seller son cheval, et tué son meilleur ami dans un tournoi, pour ne pas prolonger une joute fatigante. Il arriva au rendez-vous à cheval, n'ayant pour toute arme que son épée.


MARAGOUGNIA ARRIVA LE DERNIER.

« Quelle imprudence! lui cria Allégrignac du plus loin qu'il l'aperçut. Est-ce donc à la noce que nous allons, et prétendriez-vous renouveler le haut fait de Miton à la passe d'armes de Fronsac?

— J'ai horreur des armes pesantes et compte bien ne pas m'exténuer pour cette petite Mitaine, dont, entre nous, je me soucie comme d'un grain de moutarde. »

Allégrignac de Cognac, comte de Salençon, avait vingt-cinq ans, six pieds six pouces, le visage ouvert, le cœur fermé, la langue infatigable, des membres d'acier, un bon estomac, de maigres rentes, les cheveux crépus, les dents blanches, de l'orgueil comme un Espagnol, du courage comme un Français, de la suite dans les idées comme une linotte, une assez jolie voix de haute-contre, l'humeur enjouée et un cheval gris nommé Sérénade.

Couvrez d'acier et d'armes pesantes un de ces hercules trapus et cagneux, que vous voyez dans toutes les fêtes, enlevant des poids et tout ce qu'on veut bien leur confier; vous aurez le baron de Mont-Rognon. Ce faisceau de nerfs ne vivait que pour manger et boire. Il descendait d'Ésaü par les femmes et, par les hommes, de Gargantua. Un jour il passa sur le corps de six cents Sarrasins qui se trouvaient sur son chemin à l'heure du dîner. Il avait le ventre souple et les mâchoires actives. Le reste de son individu était un composé d'accessoires. Il arriva le troisième au rendez-vous, remorquant une mule qui pliait sous le poids des vivres.



DIX MINUTES APRÈS LA CARAVANE GALOPAIT A TRAVERS BOIS.

« Qu'est-ce que cela? dit Allégrignac en riant.

— Cela? reprit Mont-Rognon blessé de ce sans-façon, cela, c'est le souper. Charlemagne nous a dit de mourir pour lui, mais il n'a pas exigé que ce fût de faim. »

Maragougnia, comte de Riom, arriva le dernier, en assez lugubre équipage. Son armure était d'acier bruni parsemé de larmes d'argent. De la couronne qui surmontait son casque s'échappaient de maigres plumes noires. Elles pleuraient sur ses épaules comme des branches de saule. Tout le reste était à l'avenant. Une qualité des plus rares faisait sa force : la peur doublait son sang-froid au lieu de lui brouiller la cervelle. On citait de lui des exploits qui n'étaient en réalité que des prodiges de lâcheté. Il faisait tout avec mélancolie. Sa première femme mourut, dit-on, d'une maladie qu'elle contracta à force de bâiller; la seconde périt de langueur en trois semaines. Derrière lui marchait un valet tout de noir habillé. Ce lugubre écuyer portait les armes de rechange du comte de Riom.

« Ah! mon Dieu! s'écria Allégrignac, allons-nous armer en guerre toute la contrée?

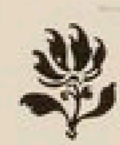
— Raillez ma prudence si bon vous semble. Nous marchons à la mort.

— Quelle folie! Je prétends bien lutter de vieillesse avec les Mathusalems de ce siècle, dit Porc-en-Truie en se levant. Mettons-nous en route sans plus tarder, si nous voulons arriver ce soir à Alagon. »

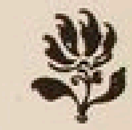


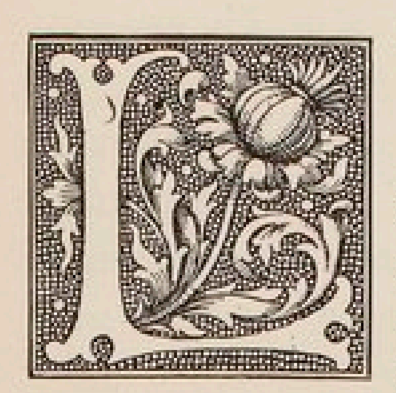
LA « FONDA DEL CAÏMAN ».

Dix minutes après, la caravane galopait à travers bois. Au coucher du soleil, Allégrignac frappait du poing à la porte de la *fonda del Caïman*.









L'auberge du crocodile.

L'hôtelier était un homme de haute taille, moitié Espagnol et moitié Sarrasin, gras de torse et maigre de jambes, à la peau olive et aux yeux gris. Il s'était acquis une grande notoriété dans le pays grâce à sa manière d'assaisonner les pieds de veau au safran, grâce surtout à sa façon de donner les coups de couteau toujours au bon endroit. C'était, au demeurant, un homme fort accommodant, pourvu qu'on eût l'escarcelle jaseuse.

Ali-Pépé vint ouvrir.

On oublie toujours quelque chose! J'avais négligé de vous dire qu'il s'appelait Ali-Pépé.

« L'hôtesse! demanda Allégrignac en frisant sa moustache.

— Un lit! bâilla Porc-en-Truie.

— A souper! » hurla Mont-Rognon.

Maragougnia ne demanda rien; il était absorbé par la contemplation de l'hôtellerie, et l'inventaire qu'il en faisait était loin de le satisfaire.

Ali-Pépé demeurait sur la défensive, obstruant l'entrée de la fonda.

« Vos Seigneuries paraissent de trop noble race pour que je ne les prévienne pas qu'elles seront logées ici d'une façon tout à fait indigne d'elles.

— Voilà de la franchise et du désintéressement. Où pourrons-nous trouver un meilleur gîte?

— Mon hôtel est le seul et le meilleur de tout le pays.

— Alors livre-nous passage, dit Mont-Rognon en prenant Ali-Pépé par la ceinture et en le portant à bras tendu dans la cuisine; nous serons mieux là pour causer. »

Maragougnia entra le dernier; il fit jouer les serrures pour s'assurer que les portes fermaient bien, il examina toutes les issues, fit sonner le plancher et donna seulement alors à son valet l'ordre de lui apporter ses armes.

« Il nous faut quatre lits, dit Porc-en-Truie.

— Dans la même chambre, ajouta vivement Maragougnia qui craignait la solitude.

— Il nous faut d'abord à souper! vociféra Mont-Rognon. N'oublions pas, je vous prie, le plus important.

— Un souper frugal, aventura Maragougnia.

— Frugal!... vociféra le sire de Bourglastic; ne fais pas une chose pareille, l'hôte, ou je brûle ta bicoque. Dépeuple ta basse-cour, vide tes viviers, décoiffe tes flacons; égorge, épluche, éventre, débouche, et prépare-nous un repas de roi ou de sultan, à ton gré.

— Vous me servirez à part, larmoya le comte de Riom, des raves et votre vin le meilleur....

ALI-PÉPÉ VINT OUVRIR

— Marché, ajouta obligeamment Allégrignac en riant.

— Puis-je savoir qui j'ai la gloire de servir? » dit Ali-Pépé en faisant une révérence si respectueuse que Maragougnia la remarqua avec terreur, craignant de la voir comprise dans la dépense.



« Rien n'est plus aisé, répondit Allégrignac en rendant à Ali-Pépé son salut. Ce gros que tu vois là-bas est le pourvoyeur de toutes les bouches couronnées, de la Grande-Arménie à la Lusitanie, et de la Scandinavie à la Tripolitanie. Il va de contrée en contrée, cherchant des mets nouveaux pour en réjouir les tables souveraines. Son discours sur la rôtisserie est encore dans toutes les bouches. Il y a démontré que le bœuf doit avoir le cœur rouge et saisi au moment de quitter la broche; le mouton la doit fuir lorsqu'il a le cœur rosé; le veau ne la doit abandonner que lorsqu'il a le cœur entièrement blanc. Cet homme, qui te paraît si simple, a découvert que la soif augmente dans les courants d'air; que les Scythes avaient l'estomac moins large d'un pouce que les Teutons, mais en revanche plus profond de sept lignes que les Cimmériens. Le premier il a cuit la carpe à l'eau de rose, et dernièrement encore, après d'arides recherches, il a retrouvé dans un manuscrit la recette du garum, si chère aux anciens et que l'on croyait perdue. Il m'a confié ce secret, je te le livrerai dans l'espoir que la reconnaissance te poussera à nous faire mieux souper. Tu vois à qui tu as affaire; fais en sorte que le repas soit digne du grand homme et de nous. »

Ali-Pépé s'inclina.

« Cet autre, qui ronfle là-bas, voyage dans l'espérance d'apporter quelque amélioration aux couchettes royales. Nul ne connaît mieux que lui le savant agencement des coustepointes, du cheveciel, des quarriaus et des gouttières de lit. Son traité comparatif, intitulé : *Lectus cubicularis, lucubratorius, emortualis, genialis et descubitorius*, a été transcrit sur parchemin par les religieux du Mont-Cassin. A lui l'honneur d'avoir remplacé la balle de maïs par le duvet, qu'il rapporta de la terre des Cimbres, à lui la gloire d'avoir ajouté un second matelas aux lits de nos rois, qui ne se composaient que « d'une couste, d'un coussin et d'un faissel de feurre ». Tu vois qu'il te faudra soigner notre coucher. »

Ali-Pépé fit une nouvelle courbette.

« Je n'aime pas à parler de moi, continua Allégrignac, cependant je cède à tes instances en te disant qui je suis. Tu n'es pas sans avoir entendu parler du fameux géant Alcomiroziro-poulopilousitounitapignac? » L'hôtelier regarda le comte de Salençon de travers; puis, résigné, il fit un signe affirmatif. « C'était ma mère! reprit Allégrignac. Elle mourut après seize ans d'heureuse union, assassinée par mon malheureux père qui n'avait jamais cessé de la rouer de coups. Dégoûtée du mariage, à juste titre, elle résolut de se vouer au célibat; dix mois après je vins au monde et choisis le métier des armes. Ma fortune, ma haute naissance, tout me disait que je ne pouvais rien devoir qu'à ma valeur. Je pris bravement mon parti et franchis les Alpes, décidé à venger mon père. Je mis le siège devant Toulouse. Te dirai-je mes malheurs?...

— Ne me les dites pas, seigneur; les détails que vous venez de me donner me suffisent et disent assez à qui j'ai affaire. Je ne vous demanderai même pas quel est ce quatrième chevalier.

— Je suis un pauvre diable, s'écria précipitamment Maragougnia. Mes goûts sont modestes comme ma bourse. Je sais me contenter de peu.

— Je sers chacun suivant ses moyens, dit Ali-Pépé; n'ayez aucune crainte. Vous m'avez, messeigneurs, demandé bien des choses? je vais vous détailler mes ressources. Je n'ai qu'une chambre et qu'un lit....

— Je les prends, dit Porc-en-Truie. Pour rien dans le monde je ne passerais cette nuit à

la belle étoile. Je ne me remettrai en route que demain. Si cependant l'un de vous désire partager avec moi....

— Merci, je partirai dans une heure, dit Maragougnia; et il s'en alla trouver son écuyer pour lui recommander de ne rien donner aux chevaux. « Ils trouveront de l'herbe sur la route, » ajouta-t-il.

« Je t'abandonne la chambre de grand cœur, reprit Mont-Rognon; je prétends passer la nuit à table. Je me mettrai en route au petit jour.

— Et je te tiendrai compagnie jusque-là, dit Allégrignac au sire de Bourglastic.

— Quel souper te crois-tu capable de nous faire? demanda Mont-Rognon à l'hôtelier.

— Si Votre Seigneurie voulait s'en rapporter à moi, elle n'aurait pas à s'en plaindre; j'ai été *prime-queux* du roi de Mésopotamie pendant dix ans, et Sa Majesté m'a fait dire, il y a huit jours encore, qu'elle ne mangeait plus rien avec plaisir depuis mon départ. Je proposerai : la soupe aux grenades et la soupe au gruau, bain d'ortolans. Comme entremets : les pieds de veau au safran ; les rouelles et daintiers de daguet en menus droits. Ensuite : le poulet farci à la Madame-Râpée; le héron du lac d'Ambonne cerné de gelinottes; le marcassin rôti, accompagné de sa sauce cameline.

— J'aimerais assez un quartier de baleine sur un lit de jaunes d'œufs, ajouta négligemment Allégrignac.

— J'en avais ce matin encore, mais on est venu prendre le dernier quartier pour le roi Marsille.

— Vous remplacerez cela par un paon en belle-vue, vous le farcirez de marrons et de safran, et ajouterez une garniture de fenouil roulé dans le sucre.

— J'offrirai en outre à Vos Seigneuries : les dorades au jus d'orange et les murènes à l'iris.

— Est-ce tout?

— Oui, seigneur. C'est là un menu simple, mais de choix.

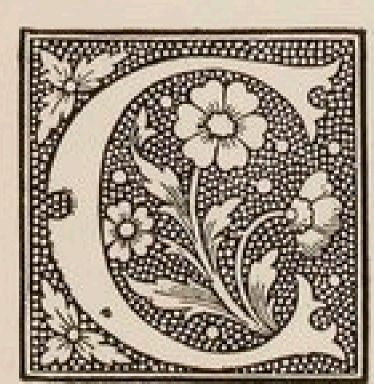
— Par la Pâque! s'écria Mont-Rognon, vous voulez donc nous faire mourir de faim, monsieur le prime-queux du roi de Mésopotamie? Renforcez-moi ce dîner de nonnain de quelque civet de biche, quartiers de lièvre au gros sel, choux en compote, purée de figues barbaresques à la Sardanapale, entrailles de porc dorées au vin odoriférant et côtes de bœuf au miel. Courez à vos fourneaux! Si nous avons besoin de quelque autre chose, nous vous appellerons. »

Ali-Pépé salua et sortit.

Dans le chapitre suivant, vous verrez, mes enfants, comment les quatre chevaliers s'y prirent pour satisfaire Charlemagne.

Chap. 3





Comment Allégrignac, Porc-en-Truie et Mont-Rognon entrèrent en campagne.

Porc-en-Truie suivit Ali-Pépé. Ils montèrent au premier étage et entrèrent dans une chambre d'assez mesquine apparence.

« Aurais-tu la folle prétention de me loger ici?

— C'est la plus belle chambre de mon auberge; le roi Marsille y a couché le jour de....

— J'espère que tu ne vas pas continuer à me débiter de semblables sottises. Apprends à mieux connaître ton monde. Où est le lit?

— Le voici, monseigneur.

— Cela, un lit?... Par la barbe de Salomon! ce que tu as l'insolence d'appeler un lit eût fait reculer Job lui-même; et il ne passait pas pour dégoûté. Qu'est-ce que cela qui pend aux courtines?

— Des toiles d'araignée, dit avec satisfaction Ali-Pépé. On les ôte quand les voyageurs le demandent, mais ils ne le demandent jamais.

— Pourquoi cela?

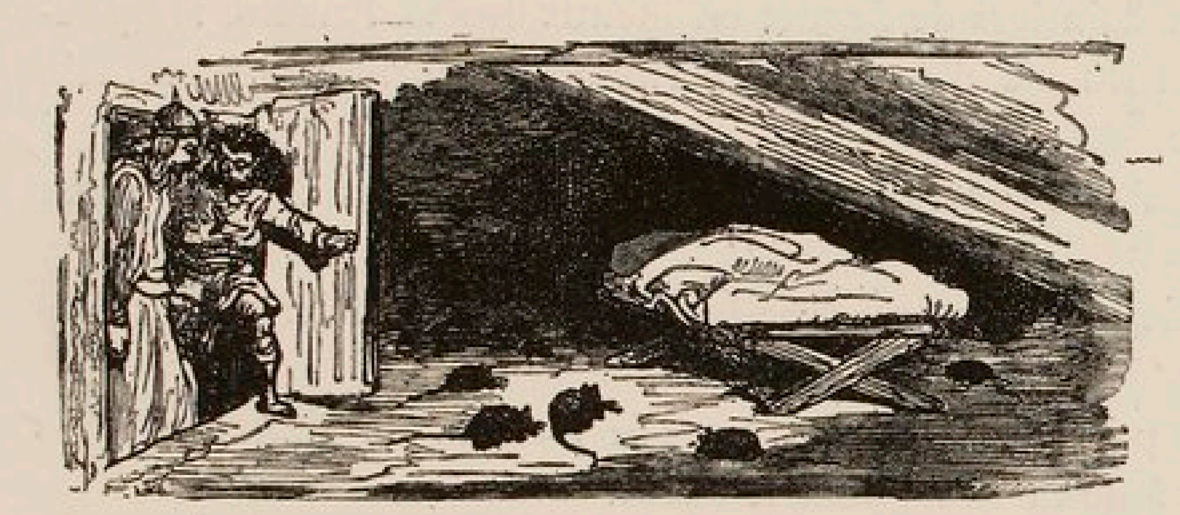
— Les araignées mangent la vermine, répondit-il sans s'émouvoir.

— Et tu oses entrer ici? s'écria Porc-en-Truie pâle de colère.

— Je puis assurer à Votre Seigneurie qu'il n'y a pas de meilleur lit dans tout Alagon.

— Fais-moi voir le tien. »

Porc-en-Truie prit Ali-Pépé par l'oreille et se fit conduire, bon gré, mal gré. Ce n'était pas un palais, non; mais tout était en ordre dans la chambre de l'hôte et le lit donnait envie de s'y étendre.



AURAIS-TU LA FOLLE PRÉTENTION DE ME LOGER ICI?

« Comment, maudit! tu aurais pu dormir sans remords sur ce lit d'alcayd pendant que j'aurais servi de pâture aux araignées que tu collectionnes? Sors d'ici et bénis le Ciel de ne pas descendre par la fenêtre! »

Le sire de Machavoine mit l'hôtelier dehors. Celui-ci, qui abandonnait sa chambre avec douleur, essaya de parlementer, mais il ne reçut aucune réponse. Le grincement des verrous, le craquement du lit furent presque aussitôt suivis d'un ronflement sonore qui enleva tout espoir au vaincu.

Il descendait d'assez mauvaise humeur, lorsqu'il entendit marcher avec précaution au bas de l'escalier. Porc-en-Truie avait gardé la lumière; l'obscurité était complète.

« Qui va là? cria Ali-Pépé d'une voix mal assurée.

— Un ami, » répondit en sourdine une voix non moins émue.

L'hôtelier tira des plis de son surcot un de ces couteaux formidables dont l'usage s'est perpétué en Espagne, et, l'ayant ouvert, il descendit lentement les dernières marches.

« Qui êtes-vous? Que voulez-vous?

— Ne parlez pas si haut, pour l'amour de Dieu! Ne reconnaissez-vous pas ma voix? Vous m'avez servi des raves il y a une heure.

— Le chevalier aux plumes noires?

— Lui-même. Ne pourrais-je pas vous parler en secret?

— Nous aurions de la peine à trouver un endroit plus sombre et plus solitaire. Que voulez-vous?

— Je désirerais loger ici à l'insu de mes compagnons de route. Je vous dirai plus tard pourquoi.

— Rien n'est plus facile, ils seront tous partis demain matin.



C'EST LA PLUS BELLE CHAMBRE DE MON AUBERGE.

— J'ai besoin d'une chambre modeste. Je la garderai un mois si le prix en est raisonnable. Mais, dites-moi, puis-je compter sur votre discrétion ?

— Je suis muet comme ma conscience, et j'ai une chambre qui vous conviendra à merveille. » Ali-Pépé crut avoir placé le taudis qui avait si fort déplu à Porc-en-Truie. Il s'éloigna un moment, revint avec de la lumière et remonta l'escalier, suivi cette fois par Maragougnia. Il ouvrit la porte, entra le premier, mit la main derrière la flamme de sa lampe et se retournant : « Voilà votre affaire !... » dit-il du ton d'un homme sûr de lui.

La brusque apparition de cette clarté douteuse mit en mouvement des myriades de petits points noirs qui, se heurtant, s'escaladant, se croisant sur le mur, finirent par disparaître dans les tentures et les boiseries.

« Je voudrais quelque chose de plus simple, » dit en baissant les yeux Maragougnia ébloui.

Ali-Pépé ne put retenir un cri de surprise.

« De plus simple !... Les voyageurs sont tous les mêmes, ajouta-t-il tout bas avec découragement, impossibles à satisfaire ! » Cependant l'hôtelier de la *fonda del Caïman* ne se laissait pas abattre pour si peu. « Si vous voulez me suivre, j'ai ce qu'il vous faut ; je vous louerai cela pour presque rien. » Et il conduisit le chevalier dans un cloaque qui n'avait d'air et de jour que lorsque l'écurie n'en voulait plus. « Voilà, dit simplement Ali-Pépé.


LA TABLE GISAIT LES QUATRE JAMBES EN L'AIR.

— Je serai ici à merveille. Cette odeur d'étable est excellente pour la poitrine ; l'air y doit être nourrissant.

— Je loue cela aux convalescents, dit l'hôte en se bouchant les narines. Dormez bien. La paille est de cette année. »

Ali-Pépé, emportant la lumière, laissa Maragougnia seul avec ses réflexions.

« Allez vous faire tordre le cou et rompre les os, mes chers compagnons de voyage, se disait le comte de Riom ; courez après un château en Espagne pour satisfaire un caprice royal ! Plus sage que vous, je reste ici. Qui sait si la fortune ne viendra pas m'y trouver ? »

Il s'endormit et rêva que son page lui économisait le prix de son logement en tournant gratuitement la broche de l'hôtel.

Quand l'hôtelier rentra dans la salle du souper, il fut émerveillé de ce qu'il y vit. La table gisait les quatre jambes en l'air ; Allégrignac et Mont-Rognon s'en étaient fait un lit. Ils y dormaient, ivres de cette ivresse illustrée plus tard par les Templiers. Fraternellement roulés dans la nappe, ils reposaient sur un amas de tessons et de débris. La lampe avait subi le sort général et râlait avec des pétillements sinistres sur les restes d'un pâté de venaison.

« A la bonne heure ! se dit Ali-Pépé en se frottant les mains ; voilà des voyageurs comme je les aime. Avec eux, le mobilier ne moisit pas et se renouvelle sans cesse. »

Il acheva de briser ce qui ne l'était pas, et apporta même des chaises en mauvais état dont il dispersa les morceaux dans la chambre. Puis, ayant ramassé quelques pièces d'or qui avaient roulé sur le plancher, il alla s'étendre dans l'écurie en attendant le jour.

Mont-Rognon, dont l'ivresse était à peu près l'état normal, se réveilla le premier. Il

regarda d'un œil indifférent le champ de carnage au milieu duquel il avait reposé, se leva et, marchant pieds nus, pour ne pas réveiller Allégrignac, s'en fut dans la cour se laver à la fontaine. Ali-Pépé l'entendit et le rejoignit aussitôt.

« Écoute, dit le seigneur de Bourglastic, ta cuisine me plaît, ton vin me convient, et je passerais volontiers un mois ici; mais, pour des raisons à moi connues, je tiendrais à ce que mes compagnons de voyage ignorassent toujours que je suis resté chez toi. Quand cet ivrogne qui m'a tenu compagnie se réveillera, tu lui diras que je suis parti sans l'attendre ; tu agiras de même avec le fainéant de là-haut, et, dès qu'ils seront sortis d'ici, tu viendras me prévenir. Je loue ta salle à manger pour un mois, et prétends ne pas quitter la table; je n'en sortirai pas. Personne autre que toi ne m'approchera. Je me soucie de la dépense comme de ceci, mais je tiens à être bien servi. Renforce donc ton personnel, garnis ta cave et ton cellier. Par Bacchus! tu vas avoir rude besogne. Seulement, je te le répète, si tu dis à qui que ce soit au monde que je suis ici, mets tes affaires en règle et fais creuser ta dernière demeure. »

« Les drôles de gens ! se dit Ali-Pépé en s'éloignant. Dois-je renvoyer mon ladre d'hier au soir? Dois-je prévenir de sa présence mon ivrogne de ce matin ? Bah ! ils ont peur d'être vus et ne bougeront pas. Il ne faut rejeter aucun profit, tant maigre qu'il puisse être. » Et il rentra dans la salle à manger.

« Est-ce vous, l'hôte ? dit Allégrignac sans ouvrir les yeux. Pourriez-vous pas me dire ce qu'est devenu mon compagnon? J'ai beau jouer de l'éperon, je ne sens rien dans la ruelle.

— Il est parti, mon cher seigneur, parti il y a une grande heure déjà. « Dis bien au chevalier que je laisse dans la salle basse que je suis au regret de ne point lui faire mes adieux, mais la chaleur va venir, et je ne veux pas l'attendre pour me mettre en route. »

— Ah ! l'ivrogne est parti ; c'est à merveille. Il t'a payé, je suppose ?

— Non pas, vraiment, mon cher seigneur; il m'a dit que vous vous chargeriez de ce soin. »

Allégrignac non seulement ouvrit les yeux, mais il se mit sur son séant.

« Il t'a au moins remis la moitié de la dépense?

— Il ne m'a pas donné le quart d'une piécette, prétendant qu'il vous avait gagné un pari. »

Allégrignac fut debout avant qu'Ali-Pépé eût achevé sa phrase.

« Tu n'es qu'un voleur, et je vais t'étrangler !

— Je vous jure sur tout ce que vous voudrez que je n'ai rien reçu ce matin.

— C'est bien, reprit le comte de Salençon en reprenant son sang-froid ; je suis assez riche pour ne pas me soucier d'une pareille bagatelle. Tu dis donc que mon compagnon de nuit est parti ?

— Oui, seigneur.

— Celui d'hier soir également ?

— Vous l'avez vu s'éloigner.

— Bien. Il ne te reste plus qu'un des nôtres, si je compte bien ?

— Celui qui dort dans mon lit, soupira Ali-Pépé avec rancune.

— Ouvre tes oreilles à deux battants et recueilles-y avec soin toutes mes paroles ; s'il t'en échappe une seule, tu auras affaire à moi. Pour des raisons qu'il ne me convient pas de dire, je désire rester un mois dans ta bicoque.

— Lui aussi ! pensa Ali-Pépé. Que va-t-il donc se passer dans ma maison ?

— Tu me choisiras une chambre donnant sur la terrasse. Je n'en sortirai pas, et personne n'y entrera, hors toi et le soleil. Tu la feras encombrer de fleurs. Je ne repasse jamais les additions que les hôteliers me présentent. Je m'explique qu'ils ne soient pas forts en arithmétique, ne l'étant pas moi-même ; mais je prétends être bien servi. Un dernier mot : tu me fais l'effet de tenir à tes oreilles. Je respecte tous les goûts ; cependant, je me verrais forcé de te priver de cet ornement si tu disais à âme qui vive que je suis resté chez toi. Tu m'as compris ?

— A merveille.

— Conduis-moi donc dans ma prison. »

Allégrignac ne fut pas long à installer ; une couchette, une table, des fleurs et une guitare composèrent le mobilier du chevalier. Il commanda son déjeuner et désira rester seul.

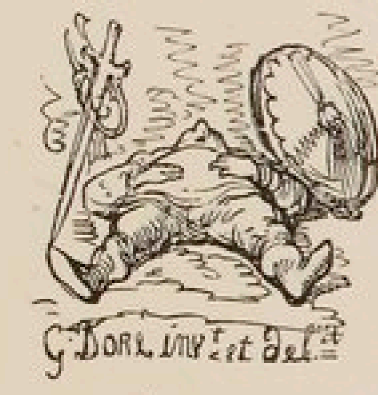
« Je suis curieux de savoir ce que viennent faire ici ces singuliers personnages, se disait Ali-Pépé en descendant l'escalier. Pourvu que le quatrième ne prenne pas indéfiniment possession de mon lit. Débarrassons-nous-en au plus vite. »

L'hôtelier heurta résolument à la porte de la chambre de Porc-en-Truie.

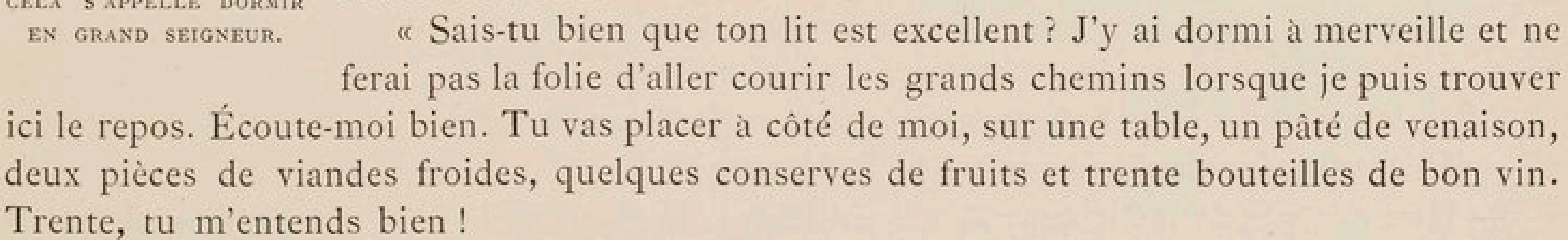
« Seigneur, vous m'avez recommander de vous réveiller de bonne heure. Le soleil est levé depuis longtemps, n'allez-vous pas vous mettre en route ?

— Entre ! cria de son lit le sire de Machavoine ; j'ai à te parler.

— Je ne le puis, mon doux seigneur. Vous vous êtes enfermé hier après m'avoir chassé, et je sais par expérience que la place est impossible à forcer. »



CELA S'APPELLE DORMIR EN GRAND SEIGNEUR.



Porc-en-Truie se leva à regret, tira les verrous et se recoucha le visage du côté du mur.

« Sais-tu bien que ton lit est excellent ? J'y ai dormi à merveille et ne ferai pas la folie d'aller courir les grands chemins lorsque je puis trouver ici le repos. Écoute-moi bien. Tu vas placer à côté de moi, sur une table, un pâté de venaison, deux pièces de viandes froides, quelques conserves de fruits et trente bouteilles de bon vin. Trente, tu m'entends bien !

— Je n'entends que trop, monseigneur.

— Tous les huit jours tu entreras ici sur la pointe du pied, et tu renouvelleras mon service. Je vais me rendormir ; dans un mois tu me réveilleras.

— Vous n'y pensez pas, cher seigneur ! Pendant un mois me chasser de ma chambre !...

— Je te préviens que je ne sais pas le compte de l'or qui remplit mon escarcelle, et j'ai le sommeil si dur que tu pourrais me piller sans que j'ouvrisse pour cela les yeux. Ah ! j'oubliais : ne voulant pas être dérangé, je t'enjoins de ne dire à personne que je suis resté ici. Que le feu prenne à ta bicoque, que l'ennemi en approche, que la terre tremble ou se fende, que les fleuves débordent, je m'en soucie mie et entends continuer mon somme. Surtout garde-toi bien d'instruire mes compagnons de ce que j'ai résolu ; il y va de ta vie, ni plus ni moins. Prépare tout ici et reviens dans un mois.

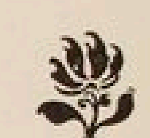
— Seigneur, doux seigneur, cher seigneur, grand seigneur, soupirait l'aubergiste peu charmé de coucher trente nuits durant à l'écurie, ne pouvez-vous pas choisir un autre logement ? Je vous assure que si vous alliez jusqu'à Montella, à une demi-journée d'ici, vous

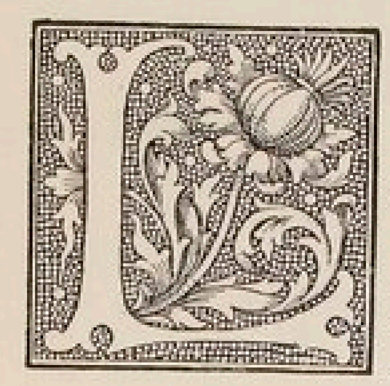
trouveriez une magnifique auberge où vous seriez infiniment mieux logé que vous ne l'êtes. Cher seigneur, m'entendez-vous? »

Un ronflement énergique vint prouver à Ali-Pépé qu'il faisait de l'éloquence en pure perte. L'aubergiste, pour s'assurer que le chevalier dormait profondément, fouilla dans l'escarcelle. Porc-en-Truie ne bougea pas.

« Allons, cela s'appelle dormir en grand seigneur, dit-il à moitié consolé en s'adjugeant une poignée de pièces d'or. Je puis, à ce prix, lui laisser achever son somme. »

Chap. 4





La récolte d'Ali-Pépé.

Allégrignac, Porc-en-Truie, Mont-Rognon et Maragougnia vécurent ainsi côte à côte.

« Qui sait ce que sont devenus mes trois compagnons ! se disaient-ils tous quatre, chacun de son côté. Ils sont morts sans doute, prisonniers pour le moins. Ma foi ! c'est leur affaire, la fortune revient de droit au plus adroit. »

Pendant un mois Porc-en-Truie dormit, Mont-Rognon dévora, Allégrignac racla de la mandole en sourdine, et Maragougnia combina des économies impossibles.

Le vingt-huitième jour de sa captivité, Mont-Rognon fit à Ali-Pépé un sourire qu'il s'efforça de rendre aussi gracieux qu'il put. Ce dernier en fut effrayé, craignant que, pour prix d'une telle faveur, on ne lui demandât crédit.

« Assieds-toi en face de moi, dit le seigneur de Bourglastic de plus en plus aimable à Ali-Pépé de plus en plus inquiet. J'ai à causer avec toi. » L'hôtelier prit place et attendit. « Je t'ai observé depuis que je suis ici, et cet examen a été tout à ton avantage. Nous n'avons échangé que peu de paroles ; elles m'ont suffi cependant pour t'apprécier. Je voyage, ainsi qu'on te l'a dit, pour le mieux des intérêts gastronomiques de plusieurs souverains. Le roi, dont je suis l'envoyé, a une fille aussi gracieuse que belle ; il est l'esclave de ses moindres fantaisies. Elle a lu, dans un auteur de ce pays, que les Sarrasins doivent la fraîcheur de leur teint à l'emploi d'une gelée singulière. Je n'ose vraiment pas te dire de quoi elle se compose.

— Vous pouvez tout oser avec moi, monseigneur.

— Eh bien, on assure qu'il faut, pour la fabriquer, d'abord, une tête humaine....

— Oh ! oh ! dit Ali-Pépé en reculant sa chaise, vous êtes terrible à comprendre, savez-vous bien.

— Et l'on prétend que celles de ce pays sont, pour cet usage, bien supérieures à toutes les autres. J'ai maladroitement promis d'en rapporter une. Si je manquais à ma parole, la mienne, à défaut d'autre, servirait aux expériences de la princesse. Je me suis follement engagé dans cette entreprise et offrirais de grand cœur, à celui qui me tirerait d'embarras la moitié de ce qui m'est promis. »

MONT-ROGNON SOURIT.

Ali-Pépé rapprocha sa chaise de la table.

« Et... combien vous a-t-on promis ?

— Cent onces d'or. Connaîtrais-tu un honnête négociant qui consentît à se charger d'une telle fourniture ?

— Vous aurez votre affaire.

— Dès demain ?

— Dès ce soir. Mais il me faut moitié d'avance. Si vous alliez changer d'avis et me laisser la marchandise pour compte....

— Entre honnêtes gens !

— Entre honnêtes gens comme nous, on prend ses précautions.

— Soit, voici la somme. »

Ali-Pépé compta plusieurs fois l'or du chevalier, fit sonner toutes les pièces les unes après les autres, les pesa en connaisseur et dit simplement :

« Le compte y est, vous serez servi à souhait. Je vous livrerai même le sac par-dessus le marché. »

Puis il sortit sans saluer.

C'était l'heure du déjeuner d'Allégrignac ; l'hôtelier monta auprès du comte de Salençon et le trouva rêveur.

« Dis-moi, Ali-Pépé, t'est-il jamais arrivé de te marier ?

— Jamais, monseigneur; je suis l'aîné d'une race qui s'éteindra avec moi.

— Alors tu ne peux pas comprendre tout ce que je souffre.

— Vous souffrez, cher seigneur !

— Mon cœur déborde, et je sens que je puis me confier à toi. Écoute cette histoire et plains ton hôte infortuné. Ma vie s'écoulait heureuse sur les rives que baigne l'océan Sarmatique, lorsqu'un jour je rencontrai la fille du roi de Scandinavie. Cette merveille du Nord était plus blanche que la neige, plus blonde que le soleil, plus potelée que le jeune lamantin. Sa beauté m'éblouit, et je jurai de mourir à son service....

— Votre Seigneurie m'excusera si je lui demande de commencer son histoire par le dénouement; plusieurs voyageurs m'attendent en bas.

— J'abrégerai. Il est d'usage, dans certaines contrées glacées, d'envoyer toute jeune fille qui a atteint sa dix-septième année faire un voyage de deux mois à la recherche d'un époux. Ceux qui lui plaisent et auxquels elle a plu l'accompagnent jusque chez son père, qui fait alors un choix parmi les prétendants. La belle Wahallaaka venait d'achever sa dix-septième année lorsque je la rencontrai au début de son voyage. La magnificence de son traîneau attira d'abord mes regards. Trente loups y étaient attelés, qui secouaient à qui mieux mieux les houppes de soie rouge et les grelots d'acier de leurs harnais. Sept cent quatre-vingt-dix-sept prétendants la suivaient à cheval. Les regards de la belle Scandinave rencontrèrent les miens, et soudain elle comprit que son voyage était terminé. En effet, pouvait-elle rencontrer mieux que moi ? Elle n'eut pas cette folle prétention, et, me suppliant de me joindre au cortège, elle donna ordre de retourner à Khétakous-Mouvoskaïa, capitale des États du roi son père. C'était un homme plein de jugement et de goût, que le roi de Scandinavie, aussi confirma-t-il le choix de sa fille. Il fut décidé que deux mois après je deviendrais l'époux de la belle Wahallaaka. Pendant quinze jours, les fêtes succédèrent aux fêtes. Les courses en traîneau à la clarté des torches étaient suivies de bals et de concerts ; la chasse à l'ours blanc, la pêche à la baleine et mille autres plaisirs innocents me fournirent l'occasion de faire briller mon intelligence, ma force, mon courage, mon adresse, ma présence d'esprit, ma grâce, ma souplesse, mes... »

Ali-Pépé jeta un regard suppliant à Allégrignac.

« J'abrège. Rien n'est complet dans ce monde, et l'incomparable Vahallaaka avait sa part d'imperfections : elle était coquette, menteuse, inconstante, folle, prétentieuse, inconséquente....

— Seigneur !... soupira le malheureux hôtelier.

— J'abrège. Tu as cent fois... mille fois raison. A quoi bon rouvrir tant de blessures à peine cicatrisées !... Un page m'apporta un jour un billet de ma future : « Partez, me disait-« elle, partez pour l'amour de moi. Les liens qui vont nous unir sont tellement sérieux, que « je veux, avant de les souder à jamais, m'assurer que je ne me suis pas trompée en faisant « choix de vous. Partez. Pendant votre absence je vais m'abandonner sans réserve à toutes « les séductions de la vie; je ferai tout pour vous oublier. Si dans une année, quand vous revien-« drez, je vous aime encore, alors, mon chevalier, je serai votre femme. « Vous irez en Espagne. Ce n'est pas sans raisons que je vous donne ce « paradis pour terre d'exil. On prétend que les hommes y sont les plus « beaux du monde ; eh bien ! mon fiancé, quand l'époque du retour « sera venue, faites choix du plus incomparable de ces mécréants, « tranchez-lui la tête et apportez-la-moi, pour que je juge par mes yeux « de la beauté du type barbaresque... »

« Allons, bon!... se dit Ali-Pépé, voilà mes quatre personnages qui recommencent. Tout procède avec eux par séries. Je suis bien certain que les deux autres vont me faire la même demande. Où celui-ci veut-il en venir ? »



ALI-PÉPÉ REGARDA LE CHEVALIER DE TRAVERS.

« Puissiez-vous triompher de ces épreuves », ajoutait la belle Wahallaaka; « pour le moment nul ne m'est plus cher que vous ». « La lecture de cette lettre me déchira le cœur ; cependant j'eus le courage de partir sans voir ma fiancée. Depuis une année, je traîne ma souffrance sous toutes les latitudes; mais le temps des épreuves est passé, et je vais repartir pour ma belle patrie. Une seule chose me retient encore : puis-je me présenter devant celle qui m'est si chère sans lui offrir cette tête, objet de ses désirs ?

— D'où vient que vous ne vous l'êtes pas encore procurée, brave et fort comme vous prétendez l'être ?

— J'étais, dans l'ordinaire de la vie, un vrai lion de vaillance : la panthère et l'ours blanc ne m'allaient pas à la cheville; mais, depuis que j'aime, l'idée d'être indigne de la belle Wahallaaka fait trembler mon bras. Un enfant aurait raison de moi. Bref, je t'offre quarante onces de ta tête. »

Ali-Pépé regarda le chevalier de travers.

« Est-ce pour amener cette conclusion que Votre Seigneurie a entrepris ce long récit ?

— Si ta tête m'a paru le plus parfait modèle du type oriental, y a-t-il de quoi te fâcher ? Tu tiens à elle, n'en parlons plus, et procure-moi pour le même prix quelque autre spécimen de la race asiatique.

— Combien m'avez-vous dit que vous y vouliez mettre ?

— Quarante onces d'or.

— Vous n'aurez rien de présentable pour ce prix. Depuis la guerre que nous fait Charlemagne, la valeur de toute chose a augmenté.

— Cinquante onces alors.

— Donnez-en soixante, dont trente sur le champ, et je vous promets ce qu'il y a de mieux.

— Je suis pressé de partir.

— Demain vous aurez ce que vous désirez.

— J'y compte. »

Les trente onces une fois en poche, Ali-Pépé descendit un étage et entra chez le sire de Machavoine. Porc-en-Truie ne dormait pas.

« J'en étais sûr, pensa l'aubergiste, voilà mon dormeur plus éveillé qu'un écureuil. »

Il fit semblant de se retirer.

« Entre, dit le chevalier, j'ai à te parler.

— Nous y voilà, pensa Ali-Pépé en s'inclinant.

— Je compte partir demain.

— Déjà? dit l'hôtelier en regardant son lit avec une amoureuse convoitise.

— Cela dépend de toi. Les voyageurs aiment à rapporter quelque souvenir des endroits qu'ils ont visités, et j'ai eu trop à me féliciter de l'accueil qui m'a été fait ici pour manquer à la coutume. Que me conseilles-tu de rapporter en France? Je ne suis pas sorti et ne connais rien de ce pays.

— Notre raisin est le meilleur du nord de l'Espagne; peut-être que....

— Non, pas cela; je voudrais quelque chose qui se conservât.

— Les filles de nos contrées viennent de dix lieues à la ronde à Alagon pour y acheter des bijoux en laiton d'or et d'argent, et des colliers de perles fines.

— Trouve-moi quelque chose de mieux que cela.

— Votre Seigneurie m'embarrasse fort. Ce pays n'a de vraiment remarquable que ses habitants, et je ne puis pas lui offrir d'emporter un de nos Aragonais.

— Tu me donnes une idée, mais je n'oserai jamais te la dire.

— Bah! un peu de honte est bientôt passée.

— Je te donnerais la chose en mille à deviner, que tu te labourerais la cervelle en vain pendant l'éternité.

— Alors, monseigneur, permettez-moi de ne pas chercher.

— Tu dis donc que ces mécréants sont de beaux hommes?

— Ils ont des yeux adorablement fendus en amande, les lèvres rouges, les dents blanches, la peau dorée et duvetée de noir.

— Mais tu ne me parles que de leur tête.

— Ce n'est pas sans motif, monseigneur, ils n'ont que cela de bien. Aussi les filles ont-elles coutume de dire : Cœur de Castillan, esprit catalan, torse de Léonais, jambes de Navarrais, tête d'Aragonais font l'homme parfait.

— Ma foi, l'idée est plaisante, et je te rends cette justice que tu l'as eue le premier.

— Votre Seigneurie est vraiment trop bonne; elle m'attribue plus d'esprit que je n'en ai.

— Puisque tu as eu cette idée, il faut que tu m'aides à l'exécuter. Ah çà! comment me procurer une tête d'Aragonais?

— Quoi! vous voudriez emporter une vraie tête, une tête vivante?

— Vivante n'est pas le mot, mais une tête qui ait vécu.

— Voilà une idée que personne n'a eue avant vous.

— Je l'espère bien.

— Notre pays, monseigneur, a cela de merveilleux qu'avec de l'argent on peut tout s'y procurer. Si vous me permettiez de faire à ma guise....

— Réussis et réussis vite. Je veux partir demain.

— Il me faudrait trente onces d'or d'avance. Le gibier que vous me demandez se défend, et rien ne donne du cœur au chasseur comme d'être payé comptant. »

Ali-Pépé ajouta trente onces d'or aux soixante-dix déjà reçues, puis il s'en fut enfermer le tout dans une cachette.

« Allons voir maintenant mon quatrième pensionnaire. Je suis curieux de savoir ce que celui-là va me proposer. »

Maragougnia n'avait pas quitté depuis un mois l'affreux chenil qu'il s'était choisi pour demeure. Voulant tirer profit de son isolement, il avait passé ce temps déshabillé pour éviter d'user ses vêtements. Quand Ali-Pépé entra, il trouva le chevalier en train de se tailler un mouchoir de poche dans un des pans de sa chemise.



LA RÉCOLTE D'ALI-PÉPÉ.

« Vous arrivez à merveille, j'avais à vous parler. Je crains seulement que vous ne preniez mal ce que j'ai à vous dire et que vous ne vous trompiez sur mes intentions. Je suis plus misérable encore que je n'en ai la mine. Vous comprenez d'ailleurs que ce n'est pas de gaieté de cœur que l'on se prive de tout comme je le fais. Ma détresse est telle....

— Permettez! dit brusquement Ali-Pépé, je vois que vous allez mettre une heure à m'adresser une demande qui peut-être formulée en quelques secondes. Je veux bien sacrifier mon temps à qui le paye, mais vous êtes trop pauvre ou trop ladre pour que je n'aille pas droit au but avec vous. Il vous faut une tête sarrasine et vous n'osez pas me la demander....

— Bonté divine! Qui a pu vous dire cela?

— Vous-même.

— Moi! Allons donc!...

— Vous avez le sommeil communicatif, messire, et vous en dites plus long endormi qu'éveillé. De l'écurie où je couche je vous ai entendu. Maintenant que vous me voyez bien informé, allons rondement en affaire. » Maragougnia était infiniment plus blanc que son linge. « Je puis vous procurer ce que vous désirez; mais ce n'est pas marchandise courante; et j'en veux un bon prix : cinquante onces d'or séance tenante, cinquante demain matin, après livraison. » Maragougnia tomba foudroyé sur le plancher. Le cœur ne battait plus, le corps était glacé, la respiration nulle. « Allons, allons!... revenez à vous! Je vous passerai cela pour

quatre-vingt-quinze onces,... pour quatre-vingt-dix, parce que voilà un mois que je vous sers. » Le comte de Riom ne bougeait toujours pas. « Mettons quatre-vingt-cinq onces, mais je n'en rabattrai pas une piécette ! » Le chevalier ouvrit l'œil droit. « Je suis moins féroce que je n'en ai l'air, ajouta l'aubergiste en tapant dans les mains de Maragougnia. Je vais vous faire une proposisition. » Le mort ouvrit l'autre œil. « Tenez-vous beaucoup à ce que ce soit une tête? C'est que j'ai déjà reçu une commande du même genre, et je vous vendrais le reste pas cher. » Le chevalier referma les yeux et bougea moins que jamais. « Cela ne vous convient pas ? Eh bien, n'en parlons plus ! Je vais vous prouver mon bon vouloir en baissant encore mes prétentions. » Les yeux se rouvrirent, le cœur se mit à battre. « Va pour quatre-vingts onces, mais je n'en démordrai plus. » Et Ali-Pépé se leva.

Maragougnia poussa un soupir qui eût attendri un tigre à jeun, mais qui ne fit aucune impression sur l'hôtelier.


MARAGOUGNIA EN PROIE A MILLE SENTIMENTS DIVERS.

« Quatre-vingts onces d'or! C'est plus que je ne dépense en huit ans!... Vous voulez me mettre sur la paille.

— Bah! vous y êtes déjà.

— Vous me mettez le couteau sur la gorge.

— C'est à prendre ou à laisser. D'ailleurs on n'achète pas de pareils objets toutes les semaines. Une fois... cela vous va-t-il?

— J'aime mieux mourir.

— Deux fois....

— Dix onces!.... je vous donne dix onces!

— Trois fois....

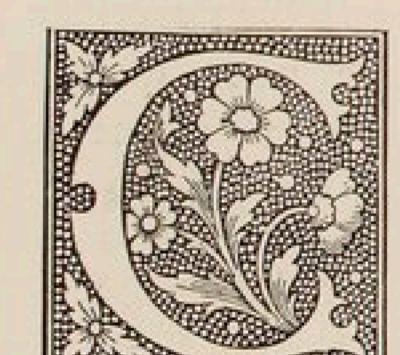
— Attendez, on ne prend pas de telles résolutions sans réfléchir.

— Eh bien!... je reviendrai; mais je vous jure que vous regretterez de ne m'avoir pas pris au mot. »

Ali-Pépé sortit, laissant Maragougnia en proie à mille sentiments divers, livide, tremblant, éperdu.

Chap. 5



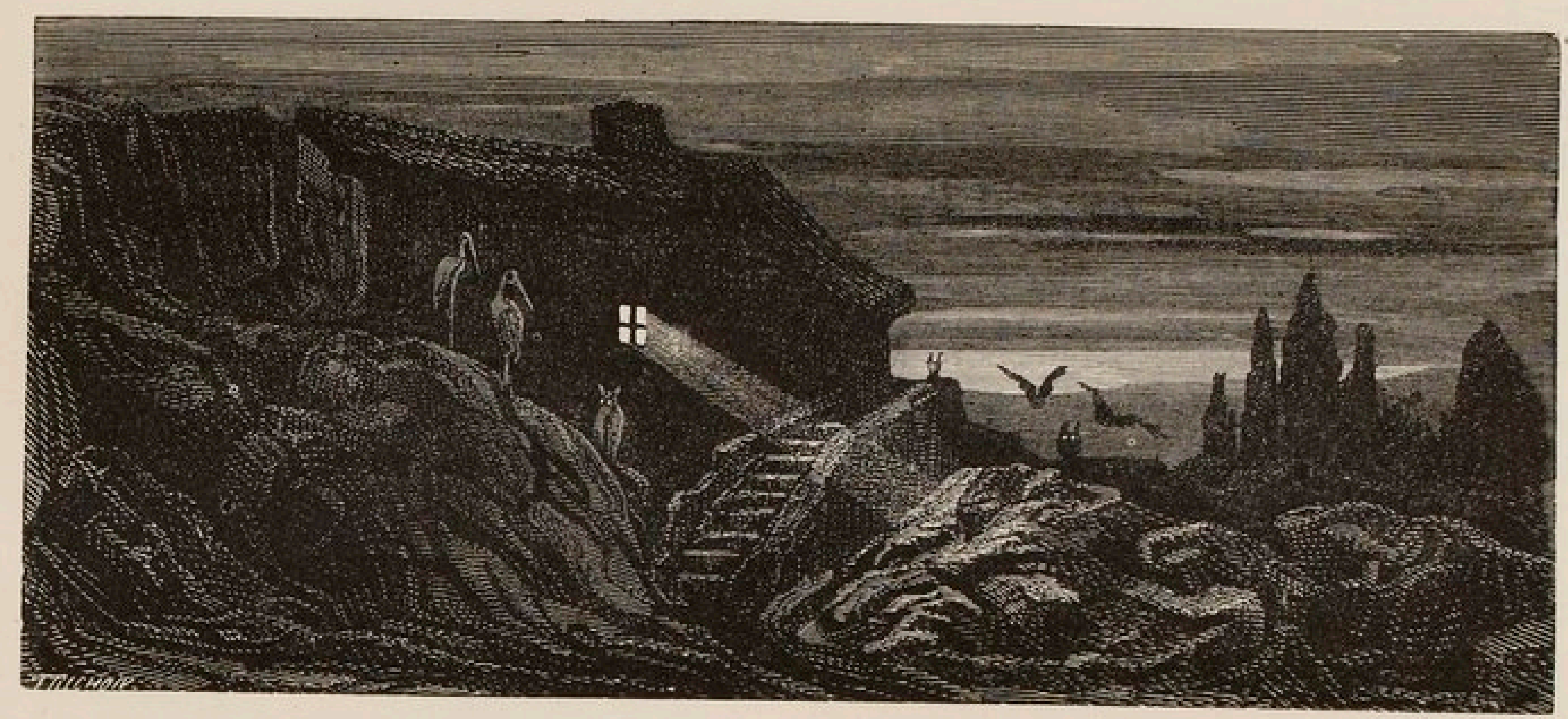


Comment Ali-Pépé, ayant fait tout ce qu'il fallait pour être honnête, fut pendu.

Ce soir-là, les portes de la fonda furent closes plus tôt qu'à l'ordinaire. Ali-Pépé avait permis à ses valets de passer la nuit à la fête de Montella; il resta seul avec ses quatre voyageurs. L'hôtelier tira les verrous, mit la chaîne en travers de la porte d'entrée, s'assura que les volets étaient bien clos, toutes choses qu'il ne faisait pas habituellement; puis, ces précautions prises, il descendit dans une cave où étaient rangées des armes de toutes sortes. Il choisit un coutelas qu'il aiguisa avec soin, revêtit un gilet de mailles souple comme la soie et à l'épreuve de la lame, chaussa ses sandales, se couvrit la tête d'un heaume de forme bizarre qui lui cachait le visage et remonta avec précaution. Arrivé au haut de l'escalier, il éteignit sa lampe et continua son chemin à tâtons. Il s'arrêta successivement à la porte des quatre chevaliers et regarda par le trou de la serrure

ce qu'ils faisaient : Mont-Rognon entamait sa huitième bouteille, Porc-en-Truie dormait, Allégrignac prenait le frais sur la terrasse, Maragougnia comptait ses écus à tâtons.

« Bon! se dit Ali-Pépé, dans une heure celui qui soupe aura bu sa neuvième bouteille



CE SOIR-LA, LES PORTES DE LA FONDA FURENT CLOSES PLUS TÔT QU'A L'ORDINAIRE.

et aura roulé sous la table; celui qui dort, ronflera; celui qui rêve, dormira. Quant au dernier.... »

Le seigneur et maître de l'auberge du Crocodile n'acheva pas. Il venait d'arriver à l'écurie et s'y était étendu sur la paille.

Dans le milieu de la nuit, Allégrignac se réveilla en sursaut; il avait cru entendre un cri déchirant.

« On égorge quelqu'un ici, » se dit le comte de Salençon. Il se jeta à bas de son lit et prêta l'oreille; tout était silencieux. On eût entendu les araignées tisser leurs toiles. « Je n'ai pas rêvé. J'en suis certain, on a crié. »

Il écouta encore, et cette fois le silence lui donna le frisson. Il venait de se rappeler son entretien avec l'aubergiste. L'idée qu'il était l'instigateur du crime qui venait sans doute d'être commis éloigna tout sommeil du chevalier. Il s'habilla et s'assit sur le bord de sa couchette, l'épée nue à la main. Au bout d'une demi-heure, deux cris retentirent encore dans la nuit. Allégrignac se leva brusquement comme s'il avait obéi à quelque ressort caché. Ces nouveaux gémissements le déroutèrent.



IL CHOISIT UN COUTELAS.

« On égorge donc tout le monde ici! se dit-il de plus en plus ému. Il n'y a place dans ma conscience que pour un crime, et si maître Ali-Pépé fait du zèle, je n'en suis pas responsable. »

Par mesure de prudence, il roula son lit devant la porte, jeta dessus la table, les chaises et fit le guet. Le reste de la nuit fut calme et silencieux. La lune acheva sa faction nocturne, et, quand le soleil reparut, Allégrignac, honteux de sa frayeur, remit tout en place dans la chambre.

A sept heures, Ali-Pépé frappa à la porte.

« Voici ce que vous m'avez demandé. » Et le redoutable aubergiste posa un sac sur le lit du comte de Salençon. « Avez-vous préparé la somme ?

— La voilà.

— Je vous engage à vous mettre promptement en route, car je crois avoir aperçu ce matin un de vos compagnons. »

Allégrignac ne se le fit pas dire deux fois ; il descendit, trouva son cheval prêt, attacha le sac à l'arçon de la selle, joua de l'éperon et partit au galop. Ali-Pépé le regarda s'éloigner en souriant ; puis, quand le chevalier ne fut plus qu'un point à l'horizon, il entra chez le baron de Mont-Rognon.



IL FUT PENDU HUIT JOURS APRÈS.

« J'ai exécuté vos ordres, seigneur, voilà ce que vous m'avez demandé. »

Et il posa un sac sur la table.

« Voici la somme convenue, dit le baron en lui tendant vingt-cinq onces d'or ; fais seller mon cheval, j'ai hâte de partir.

— Il est prêt, dit l'aubergiste, Votre Seigneurie le trouvera au bas de l'escalier. »

Mont-Rognon sortait pour la première fois de sa chambre depuis un mois. Il attacha le sac à l'arçon de la selle, comme avait fait Allégrignac ; quelques minutes après, il avait disparu. Ali-Pépé n'entra pas ce jour-là dans les deux chambres qu'occupaient Porc-en-Truie et Maragougnia ; il passa son temps à compter son or.

« Cinquante onces du seigneur ivrogne, plus 40 pour sa dépense, soit 90 ; 60 onces du plus bavard des chevaliers, plus 35 onces pour son logement et sa nourriture, soit 95 ; en tout 185 onces, si je sais compter. Ajoutons à cela l'escarcelle du chevalier fainéant et celle du seigneur aux plumes noires. Elles contenaient : l'une 150, l'autre 140 onces ; c'est donc 290 qu'il me faut ajouter à 184. Total 475 onces en pièces sonnantes et reluisantes. Voilà plus qu'il n'en faut pour devenir honnête. Je puis me passer cette fantaisie et me la passerai. »

Ali-Pépé ne put pas réaliser ces louables intentions. Il fut pendu huit jours après, ainsi que vous le verrez, mes enfants, si vous continuez la lecture de cette histoire.

Chap. 6



anche à manche, tête à tête.

Charlemagne jouait aux échecs avec le duc Naymes de Bavière, depuis deux heures, quand on lui annonça le retour d'Allégrignac. L'empereur, qui avait perdu cinq parties sur sept, était d'assez mauvaise humeur ; la nouvelle de l'arrivée du comte de Salençon le dérida complètement.

« Nous allons donc enfin savoir la vérité sur ce château de la Peur. Je me doutais qu'Allégrignac serait le plus agile et le plus avisé. Qu'on lui verse de l'hydromel et du moras pendant que je vais rassembler mes pairs, barons, évêques et abbés. Je tiens à ce qu'il parle devant eux tous.

Dès que ses ordres furent exécutés, Charlemagne fit introduire le comte de Salençon.

« Approchez, Allégrignac. Vous avez été, je n'en doute pas, rempli de hardement et de prouesse ; je serais heureux d'avoir à vous récompenser. Racontez-nous ce qui vous est arrivé.

— Je demeure émerveillé, Sire, de mon heureuse fortune et cherche dans mon passé quelle action méritante m'a valu les bonnes grâces que me prodigue aujourd'hui le Seigneur Dieu. Je me garderai bien d'abuser de votre bienveillance et de l'attention de tant de vaillants ou doctes auditeurs; je commencerai donc mon récit au moment où je quittai Alagon pour me rendre au château de la Peur. L'aube crevait au ciel quand je me mis en route. L'ombre, encore étendue sur la terre, commençait à s'émouvoir de la venue du soleil, auquel l'alouette sonnait la bienvenue. Je me demandais comment il se pouvait faire qu'un chemin aussi beau conduisît à un château redoutable, lorsque mon cheval fit un écart, s'arrêta, baissa la tête et se mit à souffler bruyamment. Je vis alors, à quelques pas, devant moi, un nain d'assez bonne mine qui pleurait. Il me dit :



LA NOUVELLE LE DÉRIDA COMPLÈTEMENT.

« — Pendant qu'il en est temps encore, renonce à ta folle entre-
« prise et ne trouble pas le seigneur de la Peur. En te voyant si jeune
« et si beau, je ne puis retenir mes larmes. Si tu connaissais les
« obstacles qui vont t'être opposés, certes tu ne les affronterais pas. »

« — Je suis l'envoyé de Charlemagne, répondis-je simplement;
« juge d'après cela si je suis homme à reculer.

« Votre nom était à peine prononcé, Sire, que je vis le nain s'enfuir épouvanté. J'avançai. Un peu plus loin, mon cheval fit un nouvel écart, et je me trouvai en face d'un géant qui commandait une douzaine de fervêtus. Il avait un pied posé sur chacun des bords de la route, comme feu le colosse de Rhodes. Les hommes qu'il commandait se tenaient entre ses jambes la lance en arrêt, cherchant à me barrer le chemin. « A qui obéis-tu,
« mécréant? lui criai-je. — Mahomet a ma
« foi, le seigneur de la Peur a mon bras... —
« Et moi, j'aurai ta vie!... Hourra! pour Char-
« lemagne! » Je jetai ma lance sur le colosse avec tant de force et d'adresse qu'elle lui traversa le corps et s'en fut se loger en terre la pointe en avant, à cinquante pas de là. Je mis alors l'épée à la main et lançai mon cheval sur les douze mirmidons, que je culbutai. Quoique poursuivant ma course au triple galop, j'eus la présence d'esprit de reprendre ma lance au passage. Quand mes ennemis se relevèrent, j'étais déjà aux prises avec de nouveaux dangers. Que vous dirai-je? En vain les éléments servirent d'auxiliaires aux hommes et aux génies; fort de la confiance de mon souverain, je surmontai tous les obstacles. »

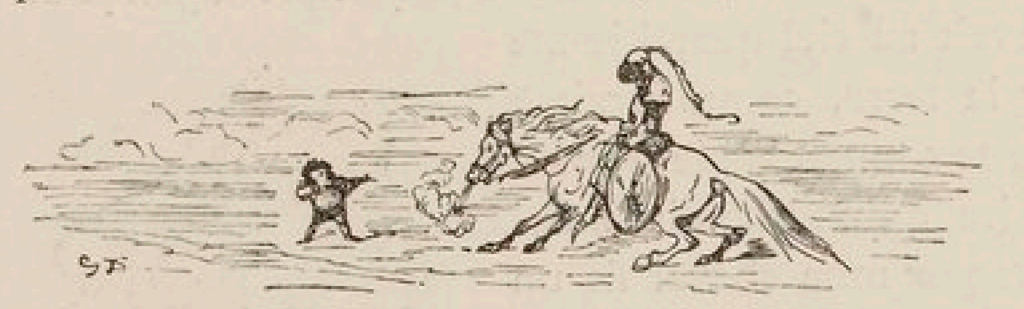


CHARLEMAGNE JOUAIT AUX ÉCHECS AVEC LE DUC NAYMES DE BAVIÈRE.

Charlemagne aimait que l'on parlât simplement; les louanges qu'Allégrignac ne cessait

de se prodiguer commençaient à lui faire légèrement froncer les sourcils. « Les actes sont des mâles et les paroles des femelles, » se disait-il; voilà un garçon qui parle trop longuement.

« Les forces humaines ont des limites, continua Allégrignac, même les miennes, et, profitant d'un moment de répit, je descendis de cheval pour me reposer. J'étais à peu de distance du sommet d'une haute montagne sur laquelle est construit le château de la Peur. J'avais depuis longtemps quitté la région tempérée; la neige m'environnait. Tout à coup....



RENONCE A TA FOLLE ENTREPRISE.

— Je parie pour un mensonge, dit Roland bas à Turpin.

— Fi! c'est parier à coup sûr! reprit l'évêque.

— Tout à coup, j'entends mon cheval hennir avec effroi; je me lève, je me retourne et j'aperçois une avalanche qui, bondissant de rocher en rocher, s'apprête à nous engloutir. Je ne fais ni une ni deux, je l'attends le pied ferme, et, tendant les bras, je la reçois et la maintiens pendant quelques secondes. — Hardi! Sérénade!... criai-je à mon cheval; allonge, allonge, pauvre bête!... L'animal me comprit et s'enfuit. Il était temps! j'étais à bout de vigueur. Je fis un suprême effort, lançai de côté ce projectile de Titan et tombai épuisé, je l'avoue; les vaillants hommes qui m'écoutent dussent-ils en rire. »

Tout le monde se regardait, plus surpris de l'audace du conteur que de l'étrangeté du récit.

« Assez gaber comme cela, interrompit Charlemagne. Voilà certes bien des hauts faits, et je vous demanderai la suite de cette histoire un autre jour; mais dites-moi, et cela le plus brièvement possible, avez-vous vu le château et son châtelain?

— Je les ai vus, et vous apporte, sire, la tête du monstre en témoignage de ma victoire. »

Allégrignac se baissait pour prendre le sac qu'il avait posé à ses pieds au commencement de son récit, quand Mitaine vint annoncer à l'empereur que le baron de Mont-Rognon demandait à lui parler :

« Par ma barbe! je suis curieux de le voir et de l'entendre. Allégrignac, éloignez-vous et cédez un moment la parole au sire de Bourglastic. Qu'on introduise le baron. »

Mont-Rognon entra la tête haute. Il s'arrêta à quelques pas de Charlemagne, s'inclina, posa près de lui le sac que nous connaissons et attendit qu'on l'interrogeât.



IL AVAIT UN PIED POSÉ SUR CHACUN DES BORDS DE LA ROUTE.

« Je me suis reproché souvent de vous avoir envoyé courir une aussi redoutable aventure, baron; il ne fallait rien moins que le souvenir de vos prouesses passées pour me rassurer sur votre sort et calmer ma conscience. Mais enfin, vous voici de retour.

— Je ne sais comment exprimer à mon souverain toute ma reconnaissance pour la bien-

veillance qu'il me témoigne. Je croyais la joie du triomphe la plus grande de toutes, et je sens aux battements de mon cœur que je m'étais trompé.

— La joie du triomphe, dis-tu? De quel triomphe veux-tu parler?

— De celui que j'ai remporté sur le seigneur de la Peur. »



« OUI, TU AS MENTI ! »

Un murmure de surprise se fit entendre de tous les côtés de la salle.

« Approchez, Allégrignac, dit l'empereur d'une voix sévère; que signifie ceci et lequel de vous est un imposteur? »

La conscience des deux chevaliers n'était pas assez nette pour qu'ils écoutassent sans frémir la voix de Charlemagne irrité. Ils pensèrent que l'assurance pouvait seule leur venir en aide, et Allégrignac, s'avançant, dit en montrant le sire de Bourglastic :

« Si cet homme prétend avoir vaincu le seigneur de la Peur, je prétends, moi, qu'il a menti.



— J'ai menti!... s'écria Mont-Rognon aveuglé par la colère; qui a osé prononcer ces mots?

— C'est moi, Allégrignac, comte de Salençon.

— Tu ne sortiras pas vivant d'ici, traître et parjure! La malemort sera ton lot et celui de tous ceux qui te touchent, depuis ta femme épousée jusqu'à toute ta mesnie. »

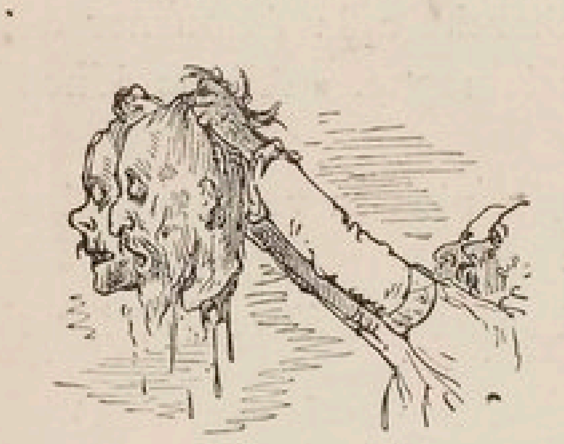
Et il tira son épée.

« Oui, tu as menti! tout baron fieffé que tu es; et j'ai là de quoi te faire changer de discours, couard renié. J'aurai navré les tiens avant que le premier valet de ma mesnie ait perdu un cheveu par ton fait.

— Voilà, dit Olivier, deux coqs qui me font l'effet de chanter trop longtemps pour vouloir se battre. C'est dérision que de les séparer. »

Charlemagne cependant éleva la voix, et tout rentra dans le silence.

« Je vous trouve bien osés, sachez-le, de me rompre la tête de la sorte; cette arrogance est vraiment grande. Le premier qui parlera sans être interrogé s'attirera une méchante affaire; tenez-le pour certain l'un et l'autre. » Puis, après un instant de silence : « Quelle preuve avez-vous de la victoire que vous dites avoir remportée? Parlez, Allégrignac.



PUIS CHACUN D'EUX PRÉSENTA A CHARLEMAGNE UNE TÊTE SANGLANTE.

— La tête du monstre est dans le sac que voici.

— Et vous, Mont-Rognon, qu'avez-vous à me dire?

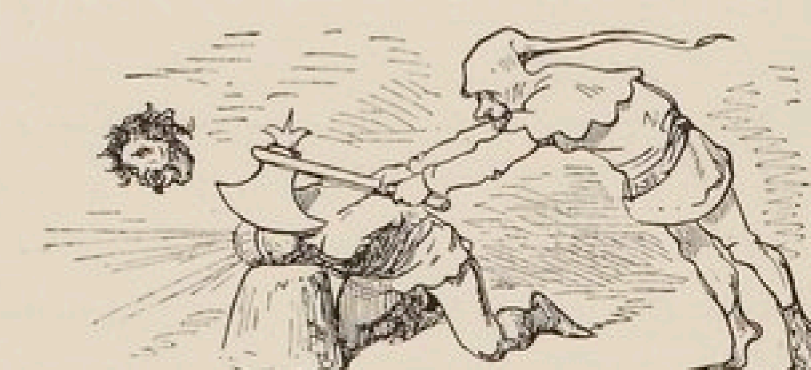
— Cet homme est un imposteur, et j'ai là de quoi le confondre. »

Le sire de Bourglastic prit son sac et l'ouvrit; le comte de Salençon en fit autant; puis chacun d'eux présenta à Charlemagne une tête sanglante.

A cette vue l'empereur devint pâle; il se leva, voulut parler et ne put prononcer que ce seul mot : « Assassins!... » L'assemblée poussa un cri d'horreur en reconnaissant la tête de Porc-en-Truie et celle de Maragougnia.

Les plus épouvantés assurément furent Mont-Rognon et Allégrignac. Ils lâchèrent ces deux têtes accusatrices, et se jetant aux pieds de l'empereur :

« Sire, ne nous croyez pas coupables; nous sommes victimes de quelque traître. Oui, nous en faisons l'aveu, nous n'avons pas pu remplir vos instructions. Effrayés, désolés, nous avons perdu la tête....

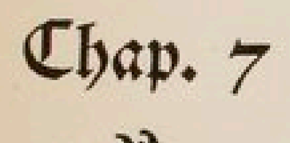

ILS FURENT DÉCAPITÉS ET DONNÉS EN PATURE AUX LOUPS.

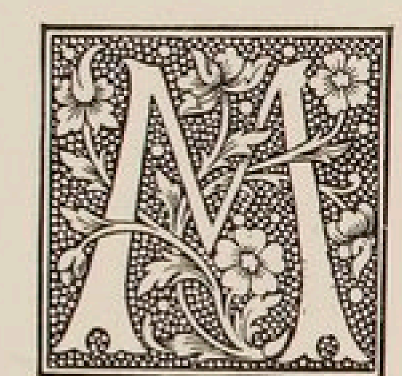
— On ne sera donc pas surpris de ne plus les voir ce soir sur vos épaules, » interrompit l'empereur en inaugurant ce détestable jeu de mots qui depuis a bien mérité les Invalides.

Le lendemain, après la messe, le seigneur de Bourglastic et le comte de Salençon subirent un dernier interrogatoire.

A l'heure des vêpres, Charlemagne les condamna à mort; quand sonna l'*Angelus*, ils furent décapités et donnés en pâture aux loups.

Ali-Pépé fut pendu huit jours après.



Chap. 7 Mitaine entre en campagne.

En ce temps-là Charlemagne commit une grande imprudence. Il promit à Mitaine de l'attacher à Roland en qualité d'écuyer, à sa première action d'éclat. A partir de ce moment, l'enfant ne dormit plus; l'ambition la travailla, et, sans rien faire connaître de ses projets, elle se mit en quête d'une occasion de se signaler. Le château de la Peur lui parut un but digne d'elle, et l'issue malheureuse de l'expédition des quatre chevaliers la détermina à tenter l'aventure. « Si le compère Croque-Mitaine habite cet antre, j'irai l'y relancer, et je lui prouverai qu'il ne me fait pas peur. »

Elle partit un jour de grand matin, avec un petit page de ses amis nommé Ortez. Quand elle se vit à une distance du camp qu'elle jugea suffisante pour qu'il fût impossible de la poursuivre, elle dit à son compagnon de retourner auprès de l'empereur et de lui apprendre qu'elle avait résolu de se rendre au château de la Peur.

« Dis-lui bien de ne pas être inquiet; il n'aura pas à rougir de sa filleule. J'espère avant peu lui rappeler sa promesse de me nommer écuyer. » Le page chercha à la détourner de son projet, mais ce fut en vain. Il la menaça de la colère de Charlemagne. « Allons donc! dit-elle; quand je reviendrai, il m'embrassera. »

Plus on lui dépeignait la grandeur des dangers qu'elle allait courir, plus sa volonté de les affronter devenait ferme.

« Eh bien! je te suivrai, dit résolument Ortez en mettant son bonnet sur l'oreille; il ne sera pas dit que j'ai trouvé plus fou que moi.

— Si tu faisais une chose pareille, nous nous fâcherions, je t'en préviens.

— Crois-tu donc que je manquerais de courage?

— Non, je sais que tu es brave; seulement je ne veux pas diminuer la valeur de l'action que j'ai résolu d'accomplir, en en partageant les dangers avec toi.

— Mais c'est me déshonorer que de laisser aller seule au combat une fille que mon devoir est de défendre, dit l'enfant en mettant ses petits poings sur ses hanches.

— Par la châsse saint Landri! c'est trop insister, Ortez. Les filles de ma sorte ont bec et ongles comme l'autour empenné. Donc, retourne au camp pour rassurer Charlemagne,

et si dans trois jours je ne suis pas revenue, tu demanderas des prières pour une brave fille morte en cherchant à bien faire. »

Le page dut céder. Il reprit seul le chemin qu'il venait de faire en compagnie, et je ne jurerais pas qu'il n'y eût pas des larmes dans ses yeux.

Mitaine, une fois seule, s'assura que son épée était solidement fixée à son côté, que son poignard sortait aisément du fourreau, puis elle se dirigea vers une habitation délabrée, perdue au milieu d'un vaste champ de maïs. Elle ne tarda pas à y arriver, et vit sur le seuil un paysan qui jouait avec ses enfants. Elle fut frappée de l'air profondément triste de cet homme et affligée de l'apparence chétive des bambins, qui se roulaient dans la poussière de la route.


ELLE FUT FRAPPÉE DE L'AIR PROFONDÉMENT TRISTE DE CET HOMME.

« Pourriez-vous m'indiquer le chemin du château de la Peur ? »

En entendant cette question, le paysan se leva brusquement et regarda Mitaine avec des yeux effarés; les enfants se blottirent entre les jambes de leur père, comme s'ils redoutaient quelque malheur.

« Savez-vous bien ce que vous me demandez là ? répondit l'homme épouvanté. C'est un jeu, sans doute, ou une bravade à peine excusable de la part d'un enfant de votre âge.

— Vous ne répondez pas sérieusement à une question sérieuse. N'étant pas de ce pays, il se peut que je m'exprime mal ; je crois cependant le faire suffisamment pour être comprise. Encore une fois, je vous demande le chemin du château de la Peur.

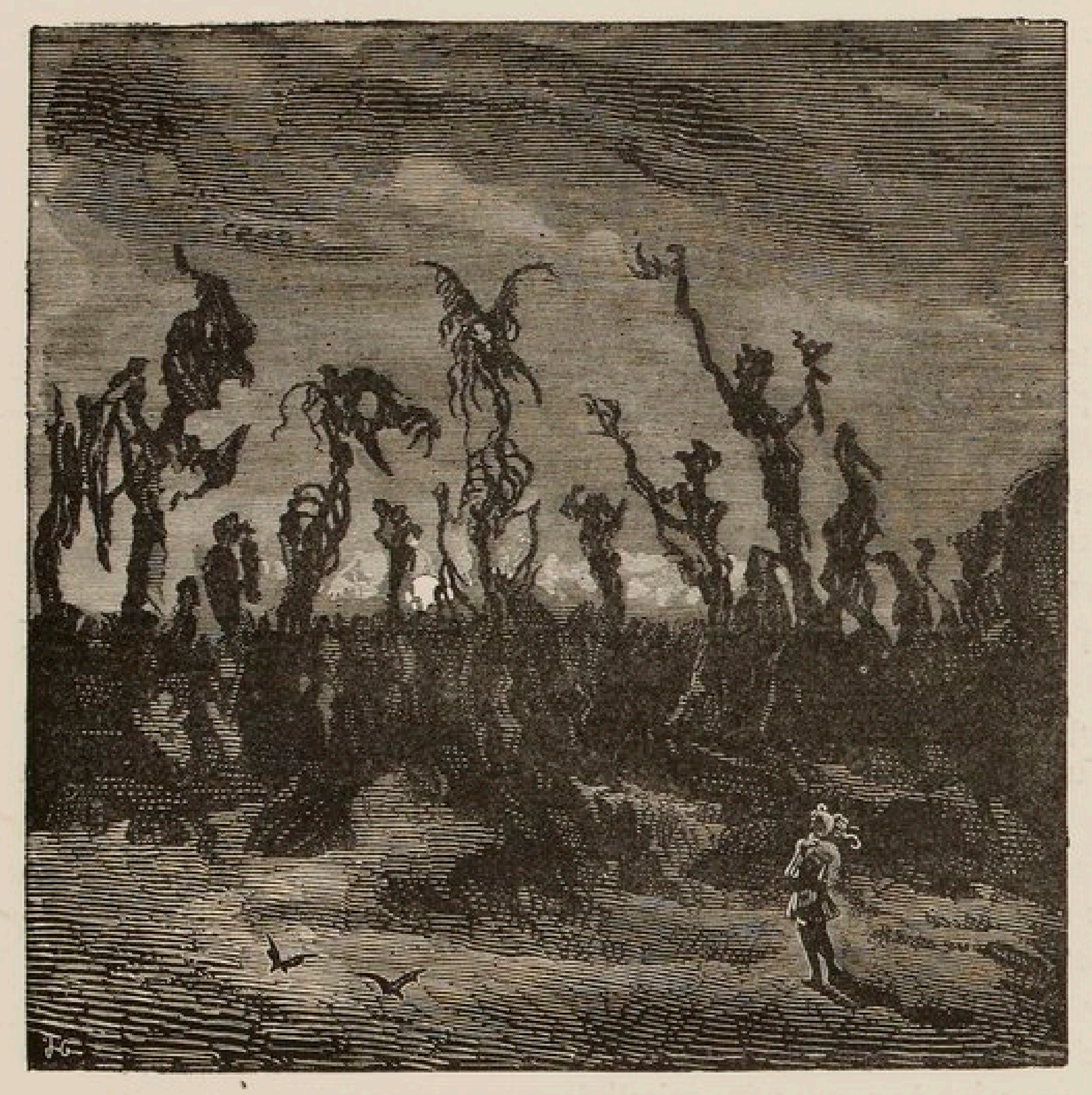
— C'est le chemin de la mort !

— Que vous importe ? c'est celui-là que je veux prendre. Je suis certaine qu'on calomnie le seigneur de la Peur, et je veux lui demander l'hospitalité.

— Voilà un fou ! se dit le paysan en faisant rentrer ses enfants ; n'importe, je ne dois pas le laisser partir sans lui avoir dit à quoi il s'expose. Il y a soixante ans, mon petit voyageur, que j'habite cette cabane. Aucun de ceux qui m'ont adressé la question que vous avez prononcée tout à l'heure, aucun de ceux-là n'est revenu. D'abord, c'étaient des gens isolés qui suivaient cette route ; insouciants, gais, étourdis comme vous l'êtes, ils passaient en chantant devant ma porte. Le soir, la Peur les prenait. Quand on apprit qu'il y avait danger à faire ce voyage, ah ! ce fut bien une autre procession ! L'homme passe sa vie à négliger Dieu et à courtiser la mort. Elle louche, la vilaine, et il croit qu'elle lui fait les yeux doux. La procession ne revint pas. Des preux arrivèrent ensuite. « Bonhomme, me « disaient-ils, prépare à déjeuner pour demain, je prétends faire grande « chère au retour, et te conterai mes aventures ; nous en rirons. » Et le repas se perdait faute de convives. Aussi, plus tard, quand la raison me poussa au cerveau avec la barbe au menton, je fis payer d'avance et ne préparai rien. Après vinrent des bataillons bien équipés, fanfares en tête, gonfanons au vent, emmaillés, enferrés et reluisant au soleil comme des deniers neufs. Ceux-là pillèrent ma maison et leurs chevaux ravagèrent mes


LE PAYSAN RESTA AGENOUILLÉ.

récoltes. La Peur les prit comme les autres. Depuis, je vis seul dans ma maison en ruine, dont personne n'ose approcher. Mon père était hardi pour notre malheur; je l'ai perdu. Ma femme était curieuse, elle m'a laissé ces orphelins. Un de mes pauvres petits s'égara un jour pendant que j'étais à l'herbe. Que lui arriva-t-il? je ne l'ai jamais su; il me revint idiot. Je n'ai pas voulu quitter ce coin de terre, plus cimetière que berceau, et je vis isolé sur la frontière de la mort, sentinelle avancée, criant aux fous comme toi de ne pas poursuivre leur chemin.


« VOILA LE CHEMIN QUE TU DOIS SUIVRE. »

— Je te remercie, reprit Mitaine; mais si tu m'avais connue, tu te serais bien gardé de me conter cette histoire. Elle redouble mon désir de voir en face cet effroyable châtelain. » Le paysan leva les bras au ciel comme pour le prendre à témoin des efforts qu'il avait faits, puis il se rassit devant sa maisonnette. « Tu dois avoir peu de ressources, dit l'enfant en fouillant dans son escarcelle; prends ceci, tu seras mon héritier si je meurs, ce qui ne paraît pas encore prouvé. Dans tous les cas, cet or est à toi. Passe la nuit en prières, cela me portera bonheur. Maintenant indique-moi le chemin que je dois suivre. »

Le paysan se leva, prit Mitaine par la main et gravit avec elle une hauteur aride qui dominait le pays.

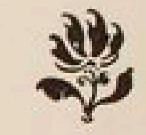

IL GRAVIT AVEC ELLE UNE HAUTEUR ARIDE.

« Tu vois ce sentier qui aboutit à cette forêt? C'est celui-là que tu dois suivre. Où conduit-il? Nul ne le sait! Dieu soit avec toi, petit.

— Laissez-moi vous embrasser, » dit Mitaine en tendant ses bras au paysan. Celui-ci s'agenouilla comme s'il était déjà devant un mort. L'enfant lui fit un collier de ses bras et lui donna un baiser. Le vieillard pleurait; une larme tomba sur les doigts de Mitaine, et, comme si elle eût

reçu de l'eau bénite, elle fit le signe de la croix. Puis elle partit. Le paysan resta agenouillé et pria à cette même place jusqu'à ce que le soleil eût disparu. Alors il regagna sa misérable demeure, coucha ses petits, alluma un cierge et se remit en prière jusqu'au jour.

A travers bois. Chap. 8



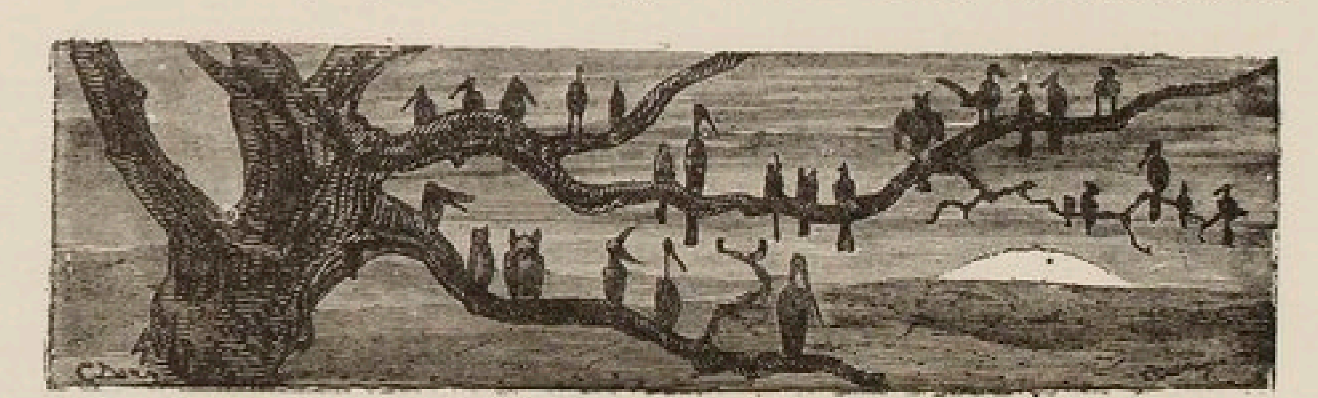
Le soleil descendait à l'horizon dans un bain de pourpre; les oiseaux chantaient la prière du soir.

« A nous deux, Croque-Miton-Mita-Mitaine! fredonnait l'enfant; je ne quitterais pas la place pour les éperons de chevalier. »

Le ciel devint doré, puis bleu turquoise, puis violet, puis indigo, puis noir. Des milliards d'étoiles prirent place pour voir ce qui allait se passer. Une moitié de lune grimpa lentement dans le ciel, avare de sa lumière, jaunâtre comme si elle eût été dans un de ses jours de fièvre. L'air devint plus frais; un petit vent aigre se mit à secouer les feuilles couvertes de la poussière du jour et à préparer leur toilette du lendemain. Tout autre bruit que le frou-frou du feuillage avait cessé. Les herbes avaient poussé si dru depuis un siècle, que Mitaine ne savait où poser le pied. Elle n'avait pas peur, et cependant à mesure qu'elle avançait elle devenait plus sérieuse. Le recueillement dans le péril est une des manifestations du courage; le poltron n'est pas recueilli devant le danger.

« Que vais-je trouver là-bas? Quels obstacles vont m'être opposés? Il n'en est pas qu'on ne puisse vaincre avec du courage, de l'adresse et de la persévérance, ai-je toujours entendu dire à mon royal parrain; s'il a raison, je ne crains rien. Ce Croque-Mitaine n'est peut-être, après tout, qu'un chef de pillards exploitant la frayeur publique et détroussant les passants. Les passants?... Mais personne ne passe ici, et d'ordinaire on embellit plutôt qu'on ne rend effroyables les chemins qui conduisent à des pièges. Bah!... nous verrons bien! »

Tout le passé de Mitaine lui revint en mémoire; il lui sembla qu'elle serait moins seule si elle s'entourait du souvenir de ceux qui l'aimaient. Elle crut entendre des voix amies. Prudence, murmurait sa mère; persévérance, disait Charlemagne; courage, disait Roland. Ainsi escortée, elle pressa plus résolument le pas, et ne tarda pas à arriver sur la lisière de la forêt. En y entrant, son pied glissa sur un objet rond et gluant; un serpent se noua autour de ses jambes.



LES OISEAUX CHANTAIENT LEURS PRIÈRES DU SOIR.

« Bon! dit Mitaine, cela commence. »

Il y a place dans le cœur humain pour la prudence et le courage; tous deux y vivent en bons voisins, et ce serait, mes enfants, vous faire une très fausse idée de la bravoure que de supposer qu'elle exclut la prévoyance. Mitaine avait eu soin de se vêtir de mailles, et elle se loua fort d'avoir ses gantelets quand elle se baissa pour prendre le reptile. Elle saisit un corps rond et souple, et s'apprêtait à l'écraser sous son talon, quand elle reconnut que ce qu'elle avait pris pour un serpent était une liane, qui se brisa dans sa main. Elle eut honte un instant.

« Voilà l'effet de tous les contes que j'ai entendu débiter depuis quelque temps sur ce ridicule château. Si l'on n'avait pas cherché à m'effrayer, je ne me serais même pas baissée. »

Elle continua son chemin.

La lune envoya ses rayons dans la forêt, et Mitaine regarda alors de blancs fantômes qui la menaçaient de loin. Quelques-uns avaient entr'ouvert leurs linceuls et laissaient voir leurs corps de squelette qui grinçaient à chaque mouvement. D'autres encore montraient d'effroyables blessures dans lesquelles des armes étaient restées. Des bras décharnés se tendaient vers elle, et le vent lui apportait d'insaisissables menaces. Elle se laissa surprendre par un mouvement de crainte. Aussitôt les spectres secouèrent leur chevelure, agitèrent leurs bras et se mirent en mouvement. Elle les vit s'avancer, innombrables, menaçants, avec des craquements lugubres.

« Par Roland! je crois que j'ai peur!... se dit la petite; mon parrain rougirait de moi s'il savait cela. »

Elle mit l'épée au poing et s'élança. Le sentiment d'effroi qui s'était emparé d'elle était à peine apaisé, que tout prit un autre aspect. Les fantômes se dispersèrent, et Mitaine ne vit plus devant elle que des bouleaux à l'écorce blanche sur lesquels la lune promenait ses rayons. Au lieu de blessures, les rugosités du bois; au lieu de bras, des branches; au lieu de chevelure, le feuillage; au lieu de menaces, les plaintes du vent.

« Décidément je suis folle, se dit la petite; où donc avais-je la tête, et d'où vient que j'ai la cervelle remplie de fantômes ce soir? Je ne me laisserai plus surprendre. »

A peine Mitaine avait-elle achevé cette pensée, qu'elle se sentit saisir la jambe; cette fois elle n'était pas victime d'une illusion. Elle se retourna brusquement et vit avec terreur un corps qui s'efforçait de sortir de terre en s'accrochant à elle. Au pied de chaque arbre, elle distingua un corps semblable enterré jusqu'à la poitrine et qui se tordait de douleur. Mitaine voulut, mais, vainement, retirer la jambe, le corps se cramponnait à elle et la tête s'approcha pour la mordre.

« Réalité ou spectre, mort ou vivant, nous verrons comme tu recevras ceci! » Et l'enfant lança un coup d'épée qui porta sur des racines. « Comment n'ai-je pas vu cela tout de suite? Je ne me pardonnerai jamais cette frayeur. Il faut avouer, maître Croque-Mitaine, que vous n'êtes qu'un mauvais plaisant. J'espère que vous m'opposerez quelque chose de plus sérieux que tout cela, sans quoi je ferai fort triste mine quand il me faudra conter mon expédition. »

Remarquez, mes enfants, qu'il en est presque toujours ainsi dans la vie. Sur cent choses qui nous effrayent, quatre-vingt-quinze au moins nous feraient hausser les épaules si nous les regardions en face.

Le ciel s'était peu à peu couvert de nuages, quelques grosses gouttes de pluie commençaient à tomber. Dans le lointain, le tonnerre grondait, mais si sourd, si ridicule qu'on eût dit un ronflement d'éléphant ou d'hippopotame.

« Vous verrez que mon plus grand danger sera de m'enrhumer. La pluie commence, et qui sait quand j'arriverai au château de la Peur! Le poltron de Croque-Mitaine a si bien caché sa demeure, qu'autant vaudrait chercher une épingle au fond de la mer. »

Un effroyable coup de tonnerre fut la réponse de Croque-Mitaine, et la lueur de l'éclair permit de distinguer, à peu de distance, le château posé presque en équilibre sur la pointe d'une montagne de forme excentrique.



UN MONSTRE HIDEUX LA REGARDAIT PAR-DESSUS LE MUR.

« Voilà donc ce joyau précieux qu'on met tant de soin à dérober à tous les regards! On a ma foi, raison de le cacher, car il m'a paru le plus laid du monde. »

Et Mitaine pressa encore le pas. Elle suivait depuis assez longtemps une muraille en ruine, quand un éclair, balafrant le ciel, lui permit de distinguer un monstre hideux, qui la regardait par-dessus le mur. Quelque chose comme le squelette du cheval combiné avec ceux de l'autruche, de la baleine et de la girafe; une tête énorme pendant au bout d'un cou démesuré. Deux mains armées de longues griffes cherchaient sur le sommet du mur un point d'appui pour s'élancer. Mitaine surprise recula de vingt pas. La bête s'avança d'autant. L'enfant fléchit le genou et le monstre approcha; elle sentit son souffle sur sa figure.

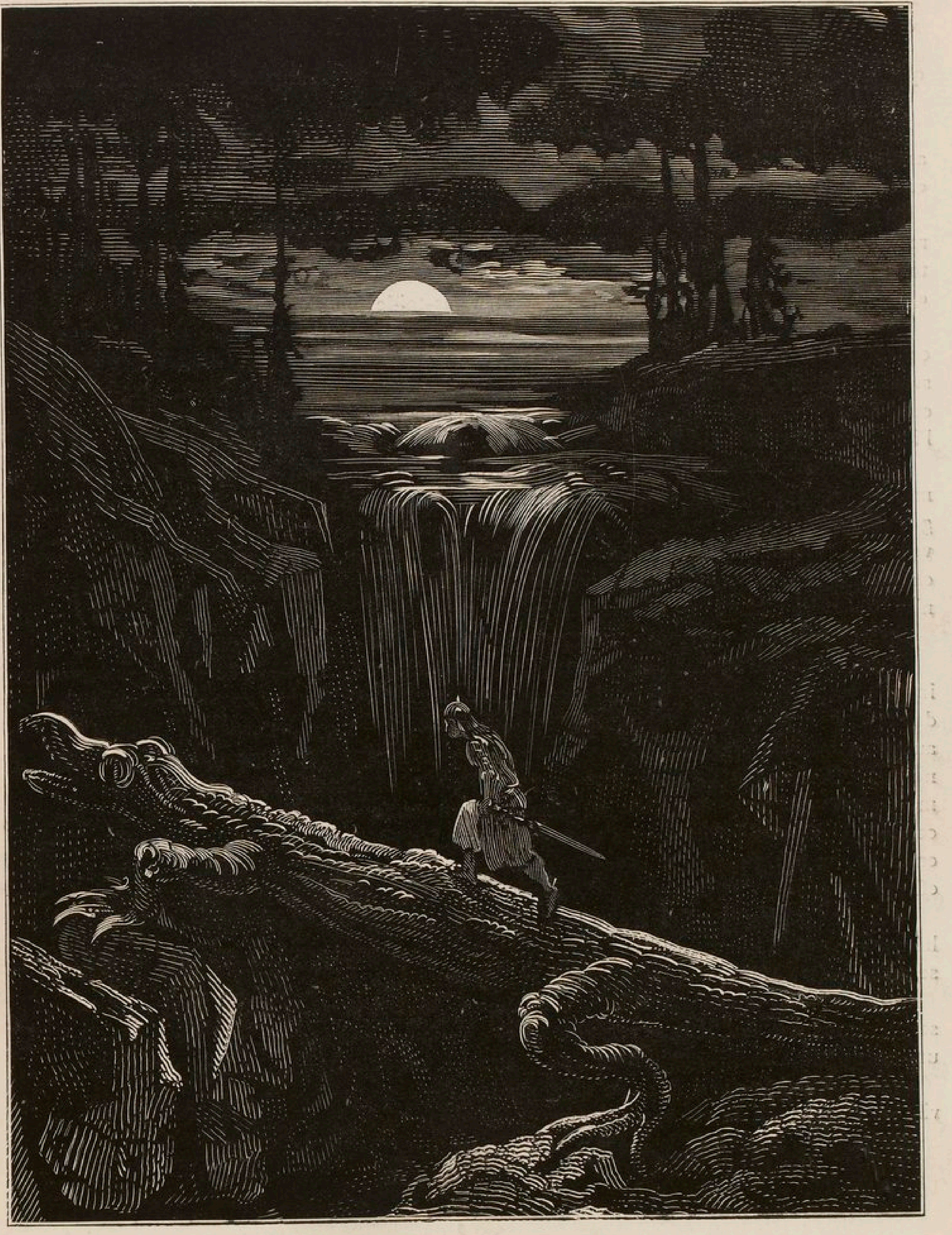
« Par la châsse saint Landri! j'agis en petite fille, et ne me montre guère digne de suivre au combat Charlemagne et Roland. » Elle se releva, le monstre recula aussitôt. « Rien ne me corrigera donc? Chaque obstacle que j'affronte disparaît, et je me laisserais arrêter par cette méchante carcasse! Hou! hou! hou!... » cria l'enfant en s'élançant contre le mur auquel elle donna un vigoureux coup de talon. Les pierres s'écroulèrent entraînant des lianes et des ronces centenaires, brisant un pauvre arbre innocent qui depuis bien longtemps vivait, les coudes appuyés sur la muraille. L'enfant haussa les épaules et murmura : « Je l'avais bien dit! »

Au bout de quelques minutes, elle se trouva en présence d'un obstacle plus sérieux. Un torrent bondissait devant elle, entraînant dans ses eaux rapides des quartiers de rochers, comme un autre du menu bois. Cette nouvelle barrière n'était aisée ni à franchir ni à tourner. La nuit était sombre, et la lune, maigre, jaune et terne aux milieux de ses panaches de nuages, avait plus l'air d'une veilleuse qui fume avant de s'éteindre que d'un astre de première classe. L'eau du torrent, moirée par cette demi-clarté, roulait avec une effroyable vitesse. Mitaine se sentait prise de vertige chaque fois qu'elle la regardait. Notre petite amie cherchait vainement un passage. Les éclairs, comme pour la narguer, redoublaient d'intensité et lui montraient le château à peu de distance, sur l'autre rive. Elle finit par faire une découverte : un arbre était couché au-dessus du gouffre. Chaque vague, en courant, avait emporté son grain de sable de la rive; l'arbre à moitié déraciné avait tenu bon quelque temps, mais, fatigué de lutter, il s'était laissé choir. Mitaine contempla ce passage avec une certaine appréhension; elle posa en tremblant le pied sur le tronc, qui fléchit et se balança. Elle hésitait, et, à mesure que son hésitation augmentait, l'arbre devenait plus mince et plus flexible.

« Comment! se dit-elle avec impatience, je suis à une faible distance du but, et parce que le passage n'est pas sûr, je reculerais! Non, non, c'est la peur qui me rend maladroite; je fais chaque jour des choses bien autrement difficiles. » Elle mit alors résolument le pied sur l'arbre, et remarqua avec surprise qu'il grossissait à mesure qu'elle avançait. « Mais je suis sur un pont de bois! se dit-elle à moitié chemin. Non, ma foi! c'était un fort beau pont de pierres! » s'écria-t-elle en arrivant sur l'autre bord.

En effet, mes enfants, la peur double l'importance de la plupart des obstacles, parce qu'elle nous enlève la moitié des facultés qui devraient nous servir à les surmonter.

Mitaine ne vit devant elle qu'un seul chemin; elle s'y engagea résolument, et pourtant il était si étroit qu'elle frôlait de chaque côté le rocher avec ses épaules. C'était moins un sentier qu'une gerçure de la montagne. Elle marchait à tâtons, un peu préoccupée de ce qu'elle allait trouver à l'extrémité de cette taupinière, lorsque son front rencontra un obstacle. Elle remarqua



UN ARBRE ÉTAIT COUCHÉ AU-DESSUS DU GOUFFRE.

que la voûte s'était abaissée sensiblement, et elle dut se courber pour continuer son chemin.

« Voudrait-on m'enterrer vivante?... »

Cette pensée lui fit courir des frissons dans les cheveux; et il y avait de quoi, je vous assure. Mitaine était dans une obscurité complète, l'air lui manquait, et elle sentait de seconde en seconde les quatre murs se resserrer davantage.

« Tu auras beau faire, Croque-Mitaine, il ne sera pas dit qu'arrivée aussi près de toi, j'aurai reculé. » Elle dut continuer sa route à genoux. « Tu n'y gagneras rien. Si je te rencontre, tu me payeras tout cela. » La voûte était si près de terre qu'elle fut obligée de se traîner. « S'il y a place pour une souris, je passerai, tiens-toi-le pour dit! »

Elle vit alors avec joie une lueur à quelques pas d'elle; cette faible clarté doubla son courage. Elle fit si bien des ongles, des genoux et des pieds, qu'elle franchit en quelques secondes la distance qui la séparait de la sortie. Elle allait enfin renaître, respirer, vivre, courir. Un dernier effort, et elle était libre. Elle aperçut alors un grillage bizarre qui fermait l'issue du souterrain.

« Diantre!... voilà qui complique la situation, et je serais curieuse de savoir ce que ferait mon parrain à la barbe fleurie, s'il était ici à quatre pattes dans ce trou de taupes, devant ce grillage! Monseigneur saint Jacques, vous que nous aimons tant, faites-moi sortir d'ici; cela vous vaudra une bien belle prière! » Mitaine fit un dernier mouvement pour se rapprocher encore de la grille : elle allait porter la main sur les barreaux, quand elle s'aperçut qu'elle n'avait devant elle qu'une toile d'araignée.

« Hourra! pour vous, mon doux apôtre, vous m'avez sauvée d'un grand danger. »

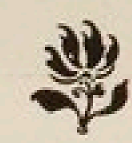
Mais l'araignée descendit au milieu de sa toile pour la défendre, et ce n'était pas avec un insecte vulgaire que l'enfant allait être prise! Représentez-vous un corps gros comme vos deux poings, gras et velu, des pattes par douzaines plus agiles et plus souples les unes que les autres; par devant, deux pinces comme en ont les scorpions, et des yeux qui brillaient dans la nuit. Si Mitaine eût été libre de ses mouvements, elle ne se fût pas préoccupée de si peu, mais vous vous rappelez qu'elle était à plat ventre serrée, de tous côtés comme un mort au cercueil, et il lui fallait combattre à coups de tête. L'araignée, profitant de l'hésitation de son ennemie, se mit à renforcer sa toile; les mailles s'ajoutaient aux mailles avec une rapidité effrayante.

« Ce serait bien la peine d'être la filleule d'un empereur, la fille d'un preux, l'amie d'un héros, et par-dessus tout cela la protégée de saint Jacques, pour reculer devant une araignée, se dit la petite; Mont-joie! saint Denis! sus à l'ennemi! »

Mitaine baissa la tête, ferma les yeux et avança. La toile se déchira. Elle sentit son ennemie se glisser sur son cou, puis son dos; alors elle s'appuya avec force contre la voûte et entendit un bruit comme ferait un œuf dont on écraserait la coquille. Maîtresse de la place, elle passa.

Avec quelle joie elle se retrouva au grand air! Qu'elle aimait cette pluie qui lui fouettait le visage, ce vent qui faisait tourbillonner jusqu'aux cailloux du chemin!

Devant elle se dressait le château de la Peur.

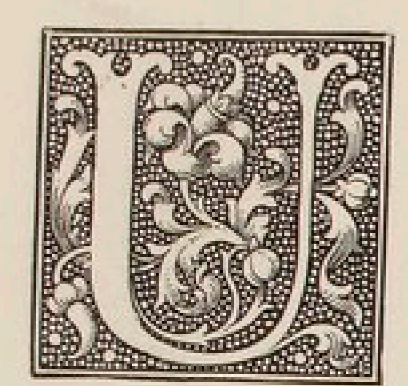




AU SOMMET D'UNE HAUTE MONTAGNE S'ÉLÈVE LE CHATEAU DE LA PEUR.

Chap. 9

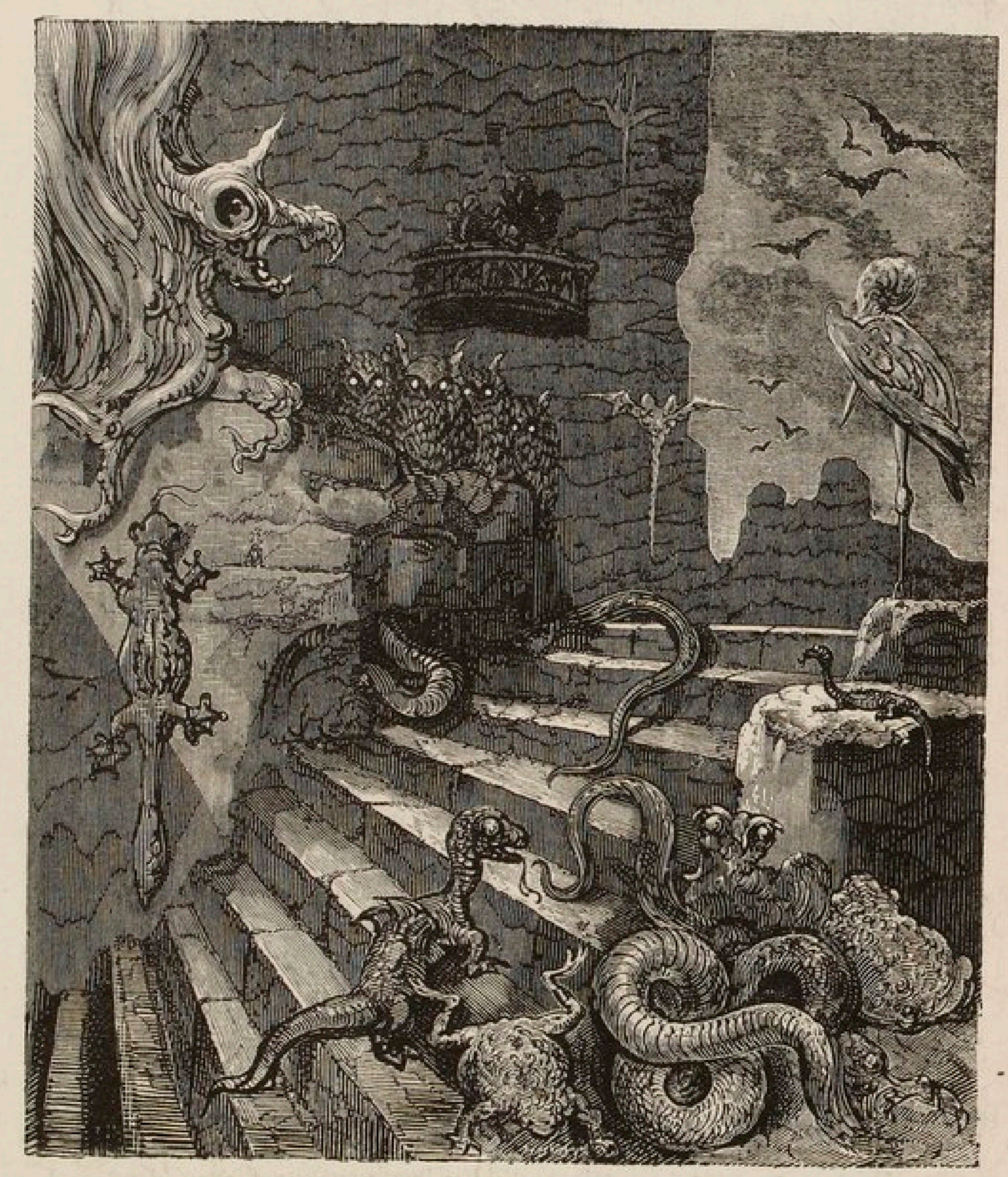




Une nuit au château de la Peur.

J'aurais bonne envie, mes enfants, de vous faire une description horrible, effroyable, hideuse, du château de la Peur. Le sujet prête assurément; mais je suis esclave de la vérité. L'*Imagination* l'a d'ailleurs construit de telle sorte, que chacun le voit sous un aspect différent. Je puis cependant vous en dire quelques mots.

Le château de la Peur ne s'aperçoit que la nuit; c'est à grand'peine que sa silhouette se fait plus noire que le ciel. Si la lune se montre, ce n'est qu'avec de méchants desseins, et afin de faire mieux ressortir quelque hideuse combinaison de lignes. Les pierres ont la lèpre, et les serpents qui les habitent ont l'air de vers qui les rongent. La vie est représentée là par le rebut de la création : orfraies, couleuvres, scolopendres, rats, scorpions, crapauds, cloportes et hiboux. On se demande comment cette sale engeance daigne habiter un pareil cloaque. Ceux qui, pour leur malheur ont cette vision sinistre, distinguent une rangée de tourelles dépareillées, en partie détruites par le temps, et assez semblables à la mâchoire en ruine de quelque ogresse sept fois centenaire. Le château de la Peur est le plus vieux de tous les châteaux. S'il est debout, c'est un miracle : la brise elle-même serait de force à l'abattre et cependant il est éternel. Chacun de nous a, dans sa vie, une heure à laquelle il lui est apparu. Les plus braves avouent lui avoir rendu visite.



LA VIE EST REPRÉSENTÉE LA PAR LE REBUT DE LA CRÉATION.

Mitaine découvrit sous le lierre une petite porte basse. Le bois était vermoulu, les ferrures étaient rouillées, une limace bavait sur le heurtoir. Le fronton circulaire abritait

plusieurs couvées d'oiseaux de nuit, qui délogèrent en manifestant leur mauvaise humeur par des croassements funèbres. L'enfant poussa la porte qui résista. Elle frappa du pommeau de son épée, et des gémissements lui répondirent. Pendant plus de dix minutes elle s'épuisa en vain pour forcer l'entrée. Alors, perdant patience, Mitaine donna un vigoureux coup de pied qui fit craquer le bois, brisa la serrure, descella les gonds et renversa l'obstacle à l'intérieur; puis elle entendit un grand bruit et ressentit une vive douleur. Les pierres du fronton s'écroulaient, lui meurtrissant les épaules au passage. Bien lui en prit de n'avoir pas eu peur; elle eût été broyée si elle avait reculé. Un formidable amas de décombres barrait la porte. Quand le temps se met à démolir et que le hasard l'aide à faire quelque barricade, ils s'y prennent si bien tous deux que les plus habiles en cette matière n'ont qu'à s'incliner et à admirer.

« Ah çà! pour qui me prend-on ici, se dit la petite avec humeur, croit-on par hasard que je veux fuir? Voilà de bien impertinentes précautions. »

Mitaine était au bas d'un escalier étroit qui montait en spirale jusqu'au sommet du château. Les murs, couverts d'une mousse spongieuse, filtraient une buée puante qui, coulant sur les degrés, y faisait germer des forêts vierges de cryptogames, de lycopodes, de lichens et de champignons vénéneux. Les cloportes et les larves en étaient les heureux habitants. Sur la première marche était assis un crapaud lumineux. Il projetait une pâle clarté, la seule qui permît de se guider dans cet horrible passage. Il se leva comme eût fait un kanguroo ou une sarigue, et gravit l'escalier laissant après lui sur chaque marche une ampoule visqueuse, qui crevait aussitôt en répandant une odeur fétide. Mitaine suivit ce guide phosphorescent. Elle entendit un bruit sourd qui accompagnait chacun de ses pas, et vit, en se retournant, crouler l'un après l'autre tous les degrés sur lesquels elle avait posé le pied.


LE CRAPAUD MARCHAIT A L'AVANT-GARDE.

« On tient décidément à me garder ici. J'avoue que j'aurais de la peine à m'y décider. »

Le crapaud marchait toujours à l'avant-garde; à la soixantième marche il s'arrêta. Personne ne parut, et cependant une porte s'ouvrit. Le guide se remit en route, et Mitaine continua de le suivre. Elle se trouva dans une immense galerie éclairée par la lune. Ranimée par le grand air, par l'aspect de la campagne qu'on entrevoyait au loin, l'enfant crut sortir d'un tombeau. A gauche s'élevait un mur blanc, percé de distance en distance par de larges portes ouvertes à deux battants. A droite, elle aperçut une longue suite de colonnes et d'arcades qui projetaient leur ombre sur le parquet et la muraille. Le crapaud s'en allait toujours scintillant, sautillant, laissant après lui une traînée gluante et argentée.

Quand Mitaine mit le pied près de la première colonne, la colonne s'écroula. Sur le piédestal elle vit un mort, debout, enveloppé dans son linceul, et tenant à la main un cierge allumé. Le mort descendit, la laissa passer, et vint prendre place à sa gauche. La seconde colonne s'écroula à son tour; un mort mit pied à terre et se plaça à sa droite, tenant aussi un cierge allumé. Il en fut de même jusqu'au bout de la galerie; seulement, l'attention de notre petit page fut distraite par ce qu'il aperçut en passant près de la première porte.

Il vit une salle immense dont l'aspect lui donna le vertige. Tour à tour sombre ou lumineuse à l'excès, on eût dit qu'elle était éclairée par un gigantesque brasier, auquel un soufflet de forge donnait alternativement la vie et la mort. Cette clarté intermittente était insuppor-

table, et Mitaine fut quelque temps comme aveuglée. Elle entendit des gémissements et finit par distinguer des milliers de malheureux, les mains attachées derrière le dos, les articulations brisées, pendus aux voûtes par les poignets. Son cœur se remplit de colère et de pitié. Elle allait s'élancer pour leur porter secours, quand elle remarqua que la salle n'avait pas de plancher; un gouffre, au fond duquel grondait un torrent, était béant sous les pieds des victimes. Elle détourna la tête, essuya une larme, et continua son chemin. Chaque porte devant laquelle elle passait lui laissait voir de nouveaux supplices. L'impuissance dans laquelle elle se trouvait de soulager ces douleurs la mit dans un tel état de rage que, ne sachant à qui s'en prendre, elle s'élança l'épée haute sur le lugubre cortège qui l'environnait; elle ne rencontra partout que le vide. Les morts, indifférents, poursuivirent leur chemin, sans presser, sans ralentir le pas. Alors la fureur de Mitaine fut à son comble; elle courut au hasard à la recherche d'un adversaire. Le crapaud prit le galop, et les morts, conservant leurs distances, glissèrent sur les dalles sans faire un mouvement. Au bout de la galerie, une porte s'ouvrit en grinçant et se referma dès que l'enfant en eut franchi le seuil. L'obscurité était complète; il fallut s'arrêter.

Les flammes mortes des cierges allaient et venaient dans la nuit sans répandre aucune lueur; elles ne tardèrent pas à former un cercle immense au milieu duquel dansait le crapaud. L'animal fit un bond de dix pieds, pour le moins, et Mitaine remarqua qu'il se gonflait démesurément. Plus il grandissait, plus la salle se remplissait de lumière. Le monstre commença alors à faire le beau, à se balancer avec des clignements d'yeux pleins de prétentions. Ces minauderies terminées, il entreprit sa toilette, lançant à chaque coup de patte des gerbes de venin et d'étincelles.

La salle dans laquelle Mitaine venait d'entrer était la plus grande du monde. On eût dit un carrefour auquel venaient aboutir de larges voies qui toutes se perdaient dans l'obscurité. Le plafond, assez bas, était soutenu par d'énormes cubes de granit, dont le sommet était orné de bas-reliefs, représentant les scènes les plus variées de la danse macabre. Au pied d'un des piliers, sur une colonne brisée reluisait le crapaud, effroyable soleil venimeux. En face, sous un dais de serge noire brodée d'argent, se tenaient le sire de la Peur et sa famille. Dans toutes les galeries des spectres immobiles attendaient les ordres du maître.

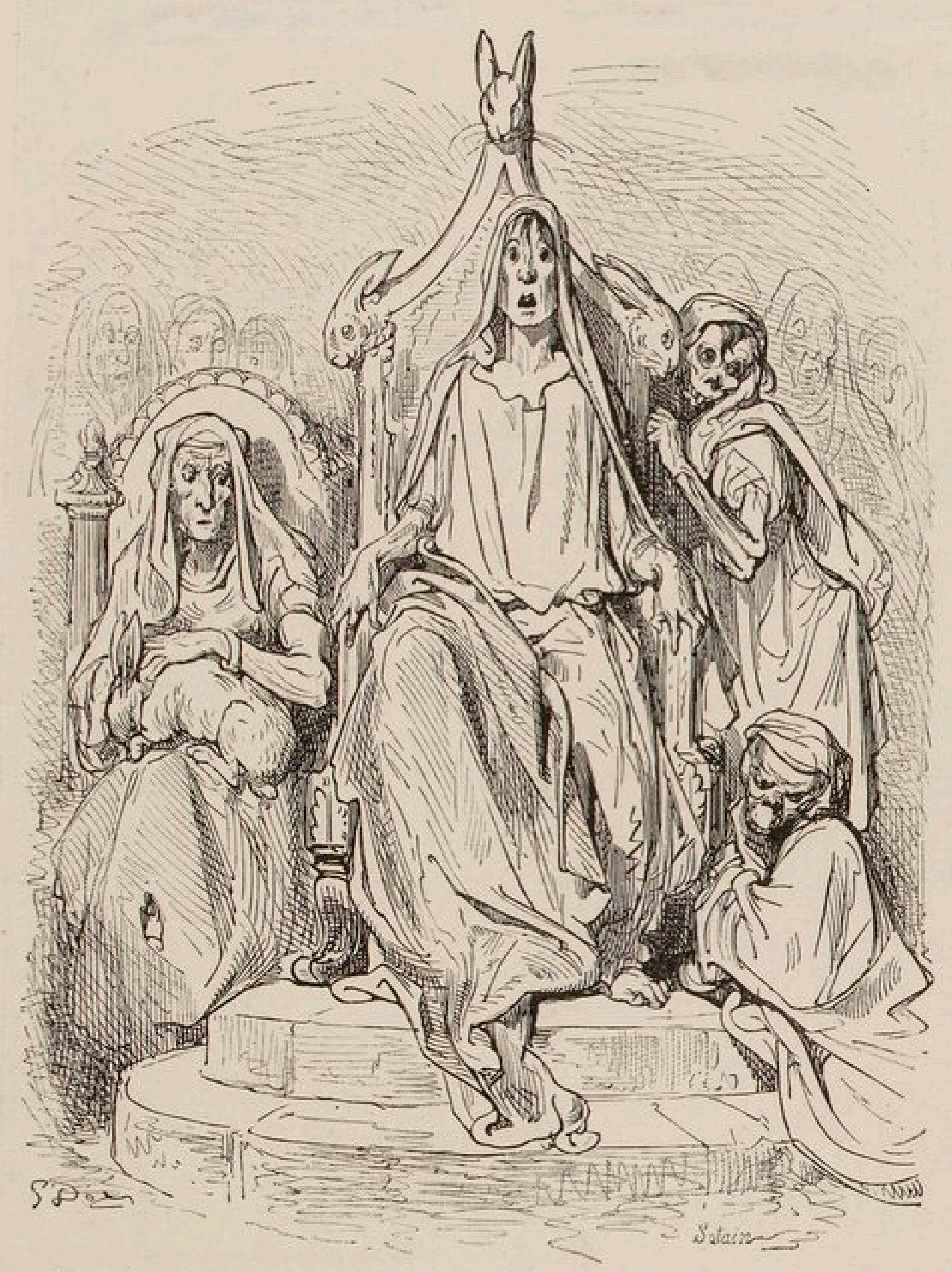
Le trône était en bois de tremble. Il n'était pas aisé d'en approcher; des oubliettes, des trappes, des pièges en défendaient l'abord. Le seigneur de la Peur était debout. A ses côtés était assise noble dame Couarde de Sainte-Panique, son épouse. Autour d'eux se tenaient leurs filles: la Crainte, la Frayeur, la Terreur, l'Alarme, l'Épouvante, l'Appréhension, la Faiblesse, la Timidité, la Pusillanimité, la Poltronnerie et la Lâcheté. Toutes étaient difformes, et l'habitude qu'elles avaient de chercher à regarder à la fois de tous les côtés, de crainte de surprise, les faisait loucher à qui mieux mieux. Elles étaient laides et mises à faire peur.

Le seigneur était de grande taille, mais il se tenait voûté, la tête enfoncée entre les deux épaules. Ses cheveux hérissés avaient blanchi prématurément. Ses yeux creux ne restaient jamais une seconde en repos, scrutant toutes les ombres, toutes les profondeurs. Son visage osseux, pâle et mat comme la cire, était marbré de plaques verdâtres. Ses lèvres violettes, sans cesse agitées par un tressaillement nerveux, cherchaient en vain à siffloter un air de bravoure. Sa main inquiète palpait sa cuirasse, son épée, son poignard, pour s'assurer qu'ils



LE MORT DESCENDIT.

ne lui feraient pas défaut en cas de besoin. Une sueur glacée inondait son front et ses tempes. Bien que la fièvre le brûlât, ses dents claquaient, et, à chaque instant, un frisson terrible agitait sous son manteau couleur de muraille les armes défensives dont il était couvert. Chaque fois qu'elle entendait ce trémolo d'acier, dame Couarde bondissait effrayé et regardait de tous côtés si elle n'avait rien à craindre. Elle était assise sur le bord de son trône, les deux mains posées sur les accoudoirs de façon à être toujours prête à s'élancer et à fuir. Ainsi que ses filles, elle était vêtue d'étoffes à reflets changeants. Sur ses genoux un lièvre était couché.



EN FACE SE TENAIT LE SIRE DE LA PEUR ET SA FAMILLE.

« Ce petit page est gentil à croquer !... dit tout bas la Faiblesse à son père, ne le maltraitez pas trop.

— Vous voilà bien encore avec vos niaiseries, vous n'avez pas de caractère, interrompit l'Alarme ! Si l'on vous écoutait jamais, Dieu sait ce que nous deviendrions.

— Sans doute, reprit la Lâcheté, il faut à tout prix se débarrasser de cette petite virago.

— Je crains bien que notre dernière heure soit venue ! dit en pleurant Appréhension.

— Vous êtes toujours la même, dit l'Alarme; vous jetez sans cesse le manche après la cognée.

— Ah çà ! pourquoi ne dites-vous rien, ma sœur ? dit la Lâcheté à la Timidité qui se tenait à l'écart; faites aussi connaître votre avis.

— Moi..., mais... je ne sais... pas..., balbutia la Timidité qui bégayait.

— Vous ne savez jamais rien !... » reprit la Lâcheté en se sauvant après avoir pincé sa sœur jusqu'au sang.

La pauvre Timidité poussa un cri qui fit bondir d'effroi toute sa famille. Le seigneur de

la Peur recula de dix pas et tira son poignard du fourreau; dame Couarde se leva, laissant glisser son lièvre qui se blottit sous ses jupons.

« Taisez-vous, péronnelles! et revenez autour de moi. Cette sotte Timidité m'a fait une frayeur ! La première que j'entends, je l'enferme dans le cabinet noir!!! »

A cette épouvantable menace succéda un silence de mort.

« Ah çà! que viens-tù faire ici, petite? dit entre deux frissons le seigneur de la Peur.

— Par la châsse saint Landri! dit Mitaine en mettant les poings sur les hanches, il faut avouer que vous avez une singulière façon de recevoir les gens. Je n'ai reculé devant rien pour vous voir; ma persévérance méritait un meilleur accueil.

— Tu ne réponds pas à ma question. Que viens-tu faire ici ?

— T'en chasser ! »

En entendant ces mots, le châtelain se fit si petit qu'on eût dit qu'il avait à moitié disparu sous terre; dame Couarde se perdit dans son fauteuil, derrière lequel ses filles se blottirent.

« Imprudent! balbutia le sire de la Peur, qui tremblait à perdre l'équilibre, oses-tu bien me braver ainsi ?

— A en juger par ton attitude, reprit Mitaine en riant, je n'ai pas grand mérite à cela.

— Tu parais douter de ma puissance.... Tu mériterais que je t'en fisse ressentir les terribles effets. »

Le seigneur ne prononça pas cette phrase sans quelque difficulté, sa langue était à moitié paralysée.

« Tu n'as aucun pouvoir sur moi, et tous les ridicules épouvantails que tu as fait lever sur mes pas depuis hier mériteraient d'être hués, et rien autre.

— Mon nom fait trembler l'univers....

— Tu calomnies l'univers. Parce que quelques esprits débiles te permettent d'élever la voix, tu te crois maître du monde. Sors au grand jour de ta tanière et tu verras comme tu seras reçu.

— J'ai pour moi les femmes....

— Tu ne les as pas pour toi. Quand elles t'entrevoient elles ne peuvent, à la vérité, réprimer un mouvement de dégoût bien naturel. Un insecte, une ombre, un bruit inconnu les fera frissonner; mais qu'un danger sérieux se présente, qu'un grand sentiment les anime et, chrétiennes, elles iront à la mort comme les martyrs; épouses, elles suivront les guerriers au combat comme les Gauloises; mères, elles disputeront leur enfant au lion; elles iront enfin à l'immortalité comme Judith, comme Lucrèce, comme sainte Geneviève.

— J'ai du moins pour moi les enfants; ce petit peuple m'obéit....

— Et c'est à moi que tu oses dire cela!... Il faut avouer que tu élèves presque l'impudence au niveau du courage. Les enfants, moins que tous autres, t'obéiraient si des gouverneurs coupables, des parents maladroits ne te les livraient pas. On les menace du cabinet noir!... et l'on a soin de t'y enfermer avec eux. On les menace du loup!... Romulus et Rémus tremblaient-ils à l'approche de leur fauve nourrice? Je ne suis qu'une enfant, mais je sais ce que tu vaux, et, par la châsse saint Landri! je te défie bien. »

Mitaine entendit de sourds murmures et elle remarqua une grande agitation parmi les morts. Au bout de chacune des innombrables galeries qui aboutissaient à la salle où ceci se

passait, elle aperçut de pâles clartés qui paraissaient approcher. A mesure que ces lueurs devenaient plus distinctes, le crapaud perdait de son éclat; il commençait à s'agiter sur son piédestal. Le sire de la Peur paraissait plus tremblant qu'il ne l'avait encore été. Ses dents faisaient entendre un bruit de castagnettes, et il s'y reprit à trois fois pour prononcer deux paroles.

« Tu as tort de nier mon pouvoir, tous ceux qui m'entourent l'ont reconnu.

— Ils en ont honte aujourd'hui, s'écria Mitaine; et, s'adressant à eux : Pouvez-vous bien accepter un pareil maître ? Il vous suffit d'avancer pour le faire rentrer sous terre, lui et son ignoble lignée. Vos cœurs ne sont pas morts, ils ne sont qu'engourdis. Faites un effort, lancez-vous sur ce monstre; je vous montrerai le chemin. »

Les morts laissèrent tomber leurs linceuls et l'on vit des légions aux armures rouillées tirer l'épée du fourreau. L'Alarme poussa son cri, auquel répondirent le sire de la Peur, dame Couarde, la Crainte, la Frayeur, la Terreur, la Timidité, l'Épouvante, l'Appréhension, la Faiblesse, la Pusillanimité, la Poltronnerie et la Lâcheté. On vit et l'on entendit alors de bien étranges choses ! Les bas-reliefs se mirent en mouvement et commencèrent sur la surface des piliers leur danse macabre, accompagnée de clameurs effroyables; le tonnerre se mit à gronder, et des crevasses profondes meurtrirent de tous côtés les murs et le plafond; la terre s'ouvrit avec des craquements assourdissants; les oiseaux de nuit, effrayés, se mirent à voler en tous sens, ne sachant que devenir; le crapaud éclata avec un bruit épouvantable, et Mitaine se trouva dans l'obscurité. Elle n'y resta pas longtemps. De seconde en seconde les galeries perdaient de leur profondeur, le jour approchait à grands pas; ses premiers reflets argentèrent son armure, un formidable chant de coq se fit entendre et, comme s'ils n'attendaient que ce signal, les murs s'en allèrent en fumée.

Mitaine demeura muette de surprise. Qu'elle lui parut belle, la campagne! qu'il lui parut beau, le soleil ! et le vent du matin, comme il caressait doucement son visage ! Elle tomba à genoux et dit de grand cœur sa prière, je vous assure. Les champs étaient tout bariolés; on eût dit la carte d'échantillons de la flore universelle. Les oiseaux étaient de la partie; jamais ils n'entonnèrent une plus joyeuse aubade. Il ne restait rien du château qu'un souvenir déjà confus. Quand Mitaine eut fini sa prière et qu'elle se fut relevée, elle vit auprès d'elle un vieillard et une jeune femme qui la contemplaient d'un air attendri. Ils étaient à quelques pas, et cependant elle les distinguait à peine; un brouillard léger les enveloppait.

« Qui êtes-vous ? dit Mitaine.

— Des amis reconnaissants. Tu nous a délivrés de la Peur qui nous retenait ici. Voilà longtemps que nous avons cessé de vivre, et grâce à toi nous allons pouvoir embrasser une fois encore ceux que nous avons quittés brusquement. Mon fils, qui t'a donné hier l'hospitalité, est le mari de cette belle fille. C'est aujourd'hui la fête des Morts et le Dieu de bonté a permis que nous passions cette journée sur la terre. Tous ceux que tu as délivrés vont te faire escorte jusqu'au camp de Charlemagne et lui porteront témoignage de ton grand courage et de ta belle conduite. »

Mitaine vit arriver de tous côtés des chevaliers dont les armures étaient en partie rongées par la rouille. Il y en avait de tous les âges et de tous les pays, le plus grand nombre à cheval. Des femmes, des enfants suivaient ce cortège; leurs pas ne faisaient aucun bruit, ne laissaient aucune empreinte. Ils étaient diaphanes et comme perdus dans une vapeur à laquelle le soleil prêtait des effets d'opale. S'étant rangés en colonne, ils se mirent en marche. Mitaine



L'ALARME POUSSA SON CRI.

traversa les sites qui lui avaient paru si effrayants pendant la nuit : le pont de pierre jeté sur le torrent, la muraille couverte de lianes et cachée à demi par le feuillage des acacias, la forêt de bouleaux, tout, maintenant que le soleil brillait, lui semblait gai à miracle. Elle appela près d'elle le vieillard qui lui avait parlé et demanda quelles étaient les tortures qui l'avait si fort indignée.

« Ce sont les salles des cauchemars, mon enfant, lui répondit le mort. Le seigneur de la Peur ne laisse aucun répit à ses victimes; il s'entend avec le Sommeil qui les lui livre sans défense. Les incubes, les succubes, les vampires, les éphialtes, les goules, composent son redoutable état-major et président aux supplices. Tu les as vus à l'œuvre, je n'ai pas besoin de te faire leurs portraits.

— Qui peut nous mettre à l'abri de leurs attaques?

— Une conscience pure et un bon estomac. »

Au bout d'une heure de marche, Mitaine aperçut la cabane où elle s'était arrêtée la veille; le paysan était sur le seuil, entouré de ses enfants.

« Béni soit Dieu! dit-elle. Pauvre vieillard, ta vue affaiblie ne te permet sans doute pas de distinguer encore ton fils; mais toi, femme, tu le vois, n'est-ce-pas?

— Nous ne l'avons pas perdu de vue depuis notre départ, dit l'épouse; il n'y a pas de distance, il n'y a pas d'obstacle, pour le regard des morts. »

Le laboureur tourna la tête, vit le cortège qui s'approchait et, reconnaissant Mitaine, il poussa un cri de surprise, se leva et se mit à courir au-devant d'elle. A moitié chemin son regard rencontra son père et sa femme et, foudroyé par la joie, il tomba à genoux, tendant les bras vers eux. Il voulait parler et ne trouvait dans le langage terrestre aucune expression qui fût digne de rendre la joie infinie qu'il éprouvait. Il n'osait plus faire un mouvement, de peur de mettre en fuite ce groupe aimé qui lui apparaissait. Quand il eut acquis la certitude qu'il n'était pas victime d'une illusion, de douces larmes remplirent ses yeux, et, joignant les mains, il toucha la terre de son front en murmurant :

« Seigneur, Seigneur, que vous êtes bon et que je vous aime! »

Je renonce à vous décrire la joie de ces trois êtres que la mort était, pendant quelques heures, impuissante à séparer. La mère dévorait ses enfants de caresses; le laboureur, aussi chargé d'annés que son père, ne pouvait pas s'arracher de ses bras. Leurs barbes blanches se confondaient à chaque embrassement. Ce premier élan de tendresse apaisé, tous trois se retournèrent vers Mitaine et lui baisèrent les mains.

« Qui vous en pourrait dire plus que le spectacle de cette joie que nous vous devons, chère enfant? ajouta le père.

— Et puis, vous ne savez pas, reprit le laboureur, mon pauvre petit, qui avait perdu la raison, est depuis l'aube le plus avisé de la bande; aussi, il n'y a ni saints ni saintes dans le calendrier pour lesquels j'aie plus de dévotion que pour vous. »

Mitaine ne s'arracha pas sans efforts aux démonstrations de reconnaissance dont elle était l'objet. Elle demanda son cheval que la veille elle avait confié à son hôte, et partit au galop, suivie de son fantastique cortège.

Il était six heures environ, quand Mitaine aperçut au loin le camp de Charlemagne. Les sentinelles de grand'garde, voyant à l'horizon une nuée de fervêtus qui arrivait à toute bride, se replièrent et donnèrent l'alarme.

« Qu'est-ce que cela? dit l'empereur. Quels gens nous tombent sur les bras? Miton, montez à cheval, faites-vous escorter et allez reconnaître ces nouveaux venus. »

En un instant le camp fut sur pied; chacun de vêtir le haubert, lacer le heaume, prendre la lance et se mettre en selle. Miton choisit trente chevaliers montés sur chevaux couverts et partit avec eux.

« Par la Pâques! se disait-il, voilà de singulières gens. A en juger par leur taille, il ne doivent pas être loin, et cependant j'ai peine à les distinguer. Les vois-tu mieux que moi, Jean le Rouge?

— Ma foi, non ; ma surprise était la même que la tienne. Mais, ne voilà-t-il pas un page aux couleurs impériales qui chevauche à leur tête?

— Mort de ma vie !... c'est Mitaine qui nous vient là ! »

Et Miton joua si bien de l'éperon, qu'il fut en trois minutes dans les bras de sa fille.

Les morts firent halte.

Étonnés, les trente chevaliers s'arrêtèrent aussi, cherchant à calmer leurs chevaux qui flairaient la terre, soufflaient à naseaux dilatés, battaient le sol du sabot, hennissaient comme s'ils allaient mourir.

« Quels sont ceux-ci que tu nous amènes?

— Ceux que j'ai délivrés, dit la petite.

— Délivrés ! Comment cela?

— Je vous le dirai devant l'empereur. Le soleil est bien bas déjà; nous n'avons pas de temps à perdre. »

Miton et ses trente chevaliers, Mitaine et sa fantastique escorte se dirigèrent vers le camp. Charlemagne, entouré de ses pairs, vint au-devant d'eux.

« Par saint Jacques!... voilà des gens qui n'ont pas l'air d'être de ce monde. Si je ne suis pas fou, c'est ma filleule qui les commande. » Mitaine mit pied à terre et attendit que son royal parrain l'interrogeât. « Ah çà! te voilà, petite, quelle folle équipée! Sais-tu bien que j'aurais sujet de te faire mauvais accueil? Mais, je l'avoue, je n'ai pas la force de te gronder, tant je suis aise de te revoir, et tant j'ai hâte de te demander quels sont ces étrangers qui t'accompagnent.

— Parrain, ce sont mes prisonniers. »

Et les morts inclinèrent jusqu'à terre la pointe de leurs armes pour rendre hommage à l'enfant.

« Mais enfin, d'où viennent-ils? Es-tu allée les chercher dans l'autre monde?

— Ma foi, sire, je crois bien y avoir passé la nuit dernière. »

Alors Mitaine conta son voyage en peu de mots à Charlemagne, ainsi qu'aux évêques, pairs et barons qu'ils l'entouraient.

« Viens çà que je t'embrasse, douce-jolie, je t'ai promis quelque chose, ce me semble qu'est-ce que c'était donc?

— Vous m'avez promis, mon parrain, de demander à Roland de m'accepter pour écuyer.

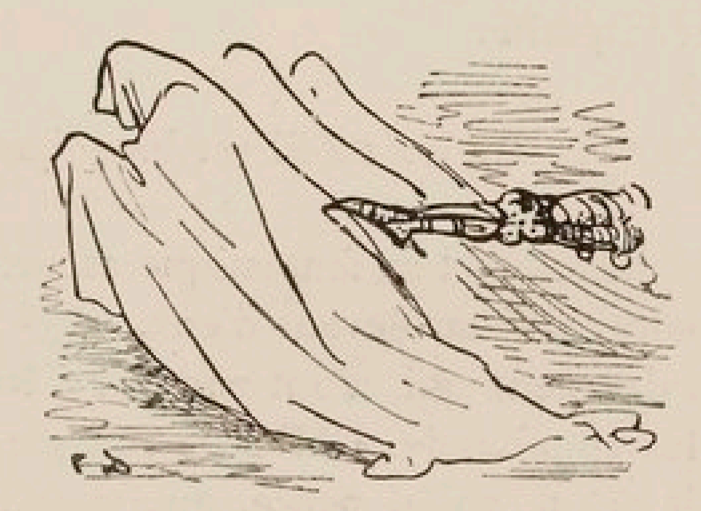
— C'est Roland que je récompense en lui faisant un pareil cadeau. Qu'en pensez-vous, mon neveu?

Pour toute réponse, le preux prit Mitaine dans ses bras et l'embrassa. La petite, rouge de plaisir, se tourna du côté de son escorte pour la remercier; les morts avaient disparu.

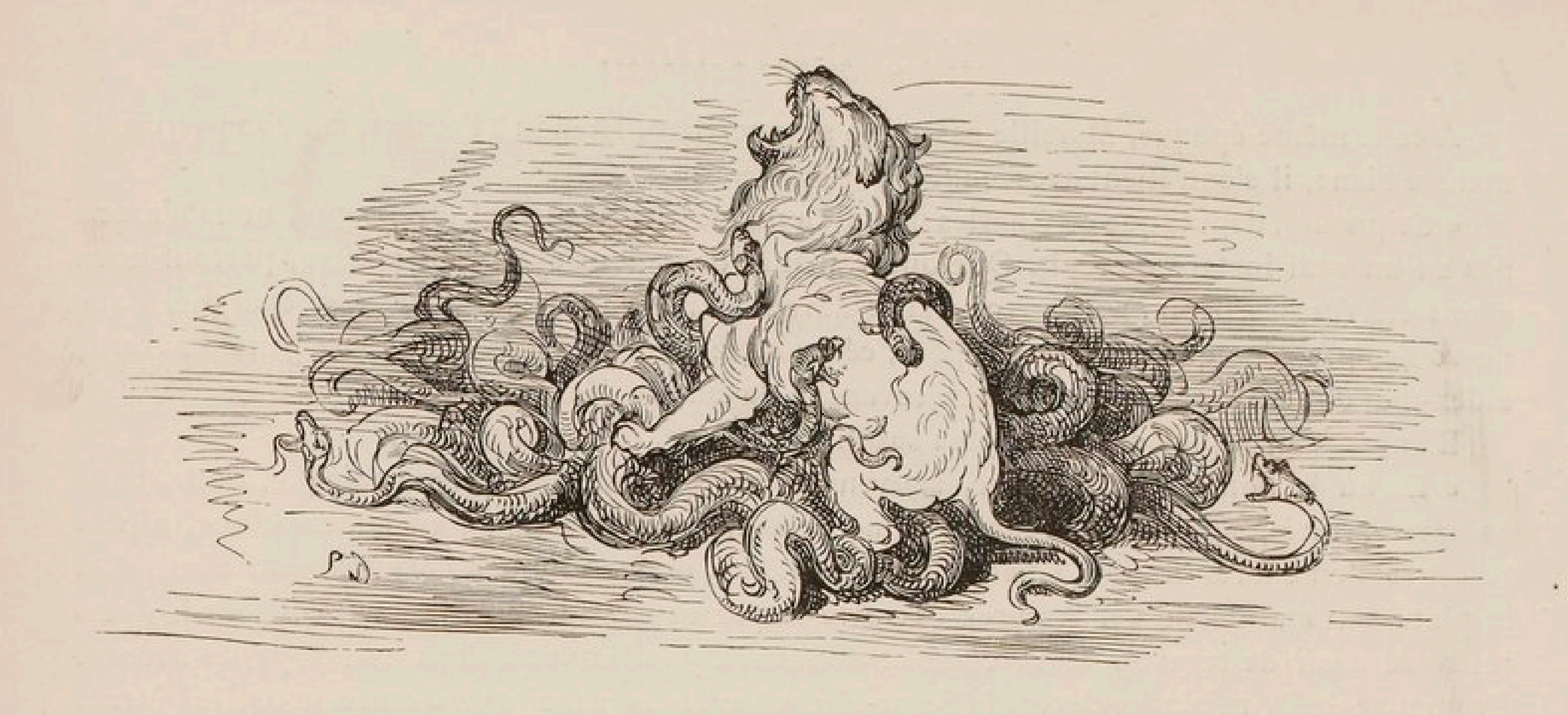
Charlemagne alors mit un genou en terre, tout le monde l'imita et Turpin dit à haute voix les prières des trépassés.

Ainsi se termina l'expédition que Mitaine avait entreprise. Je voudrais vous dire que le château de la Peur fut détruit pour toujours, mais, historien fidèle, je dois avouer qu'il était reconstruit le même soir.

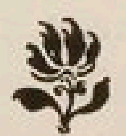
Vous rencontrerez certainement un jour ou l'autre le seigneur de la Peur, mes chers enfants; évoquez alors le souvenir de Mitaine et n'oubliez pas ce que le monstre n'a d'autres armes que celles que vous lui abandonnez, d'autre puissance que celle que vous lui attribuez, d'autre courage que celui que vous perdez.



AINSI SE TERMINA L'EXPÉDITION.



ÉPILOGUE



Roncevaux!...

778



Vous n'avez sans doute pas oublié, mes enfants, que Charlemagne avait envoyé Ganelon en Aquitaine. Pour la honte et le malheur de la France, le comte de Mayence a mis ce voyage à profit. Le traître s'est entendu à merveille avec Lupus, notre ancienne et mauvaise connaissance; la mort de Roland et des pairs de Charlemagne est décidée. A les attaquer en face, il ne faut pas songer.

« Je me charge de les attirer dans les montagnes, dit Gane; envoyez seulement vingt mille Navarrais et Gascons sur les hauteurs que je vous indiquerai, et là, à l'abri, ils écraseront sous les rochers cette engeance orgueilleuse. »

A cette même époque, Marsille assemble ses guerriers. Étendu à l'ombre, sur son perron de marbre blanc, il s'entretient avec eux.

« Seigneurs, depuis que ce Charles maudit a mis le pied sur le sol d'Espagne, nous n'avons pas eu un seul instant de répit. Quelque vaillance dont nous ayons fait preuve, partout nous avons été écrasés. Nous ne pouvons faire davantage; aucun de nous ne s'est épargné. Vous ne voulez pas plus que moi, je suppose, céder cette tant douce Espagne aux gens du Nord; aidez-moi donc par vos avis à prendre revanche de tant de désastres. »

Blancandrin, le plus sage et le plus subtil des païens, prend la parole :

« Là où le lion ne peut passer, souvent passe le renard. Eh bien, puisque, lions, nous sommes arrêtés, agissons en renards et ne perdons ni notre temps en lamentations, ni nos ressources en efforts inutiles. Charles est orgueilleux, et quand elle a l'orgueil pour sentinelle, la place est mal défendue. Assurez de votre respectueuse amitié ce vantard couronné, dites-lui votre désir de recevoir le baptême et donnez-lui rendez-vous dans son pays de France. Promettez de l'y rejoindre devers la Saint-Michel avec les principaux d'entre nous, lui jurant soumission et obéissance à la foi chrétienne. Ajoutez que vous lui ferez présent de trois cents mulets chargés de fins besants d'or et d'argent, de cinquante chariots comblés de même; sans compter de riches étoffes, des chevaux de bataille, trois cents autours mués, des lions et des lévriers dressés pour la chasse ; plus cinq cents belles Sarrasines, si tel est son bon plaisir. Les envahisseurs sont depuis longtemps hors de chez eux; ils ont laissé leurs domaines à la seule garde de leur femme épousée, et il n'en est pas un seul qui ne désire le repos. Une fois le butin partagé, ils presseront leur roi de partir, et lorsqu'ils seront rentrés, ce sera le diable pour les faire sortir.

— Ce conseil peut être bon, mais Charles n'est pas homme à se fier à de simples paroles.

— Envoyez-lui des otages, dix, vingt, trente, s'il les demande. Ne vaut-il pas mieux perdre quelques femmes et enfants que notre Espagne? J'offre de livrer mon fils au péril de sa vie. »

Ce conseil parut sage et fut goûté de tous.

« Partez donc, dit Marsille à Blancandrin, je vous promets brillante escorte au départ et largesses au retour. Remplacez l'épée par la branche d'olivier, et n'épargnez pas les promesses. »

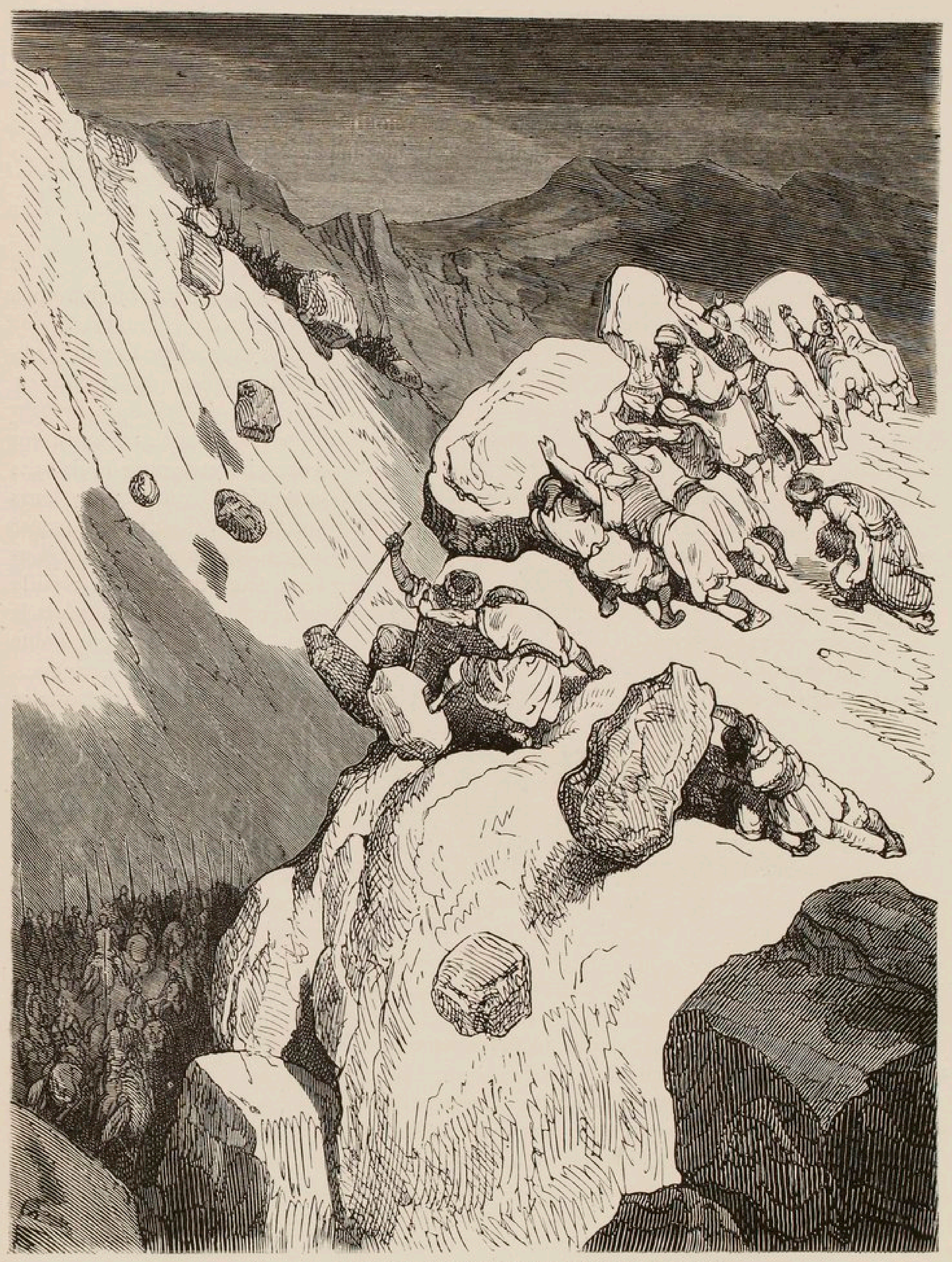
Les messagers montent sur de blanches mules aux harnais d'or et d'argent carillonnant, et les voilà partis pour le camp de Charlemagne.

✠✠✠ Il y eut grand'presse sur leur passage lorsque les envoyés de Marsille arrivèrent; ils furent aussitôt introduits.

L'empereur à la barbe de neige est dans son verger, entouré de ses plus vaillants; les jeunes se perfectionnent au jeu des armes, les vieux devisent ou se divertissent au jeu d'échecs. A la vue des ambassadeurs, hors le souverain, chacun se lève et s'approche. Les trompettes sonnent la bienvenue, les étendards déployés flottent au vent.

Blancandrin, après avoir salué avec une noble bienséance, s'acquitte de son message si cauteleusement que les pairs de s'écrier :

« Voilà qui nous assure un prompt retour. »



ILS ÉCRASERONT SOUS LES ROCHERS CETTE ENGEANCE ORGUEILLEUSE.

Mais Charlemagne reste pensif. Ce n'est pas plus son habitude de s'émerveiller que de se désespérer dès les premières minutes. Il se lève enfin :

« La nouvelle que vous m'apportez a lieu de me réjouir. Si véritablement le roi Marsille veut faire son salut, qu'il vienne me rejoindre à Aix-la-Chapelle; je l'y recevrai comme un frère. »

Une tente est dressée pour Blancandrin et sa suite; les soins et les cadeaux ne leur sont pas ménagés.

⁂ Le lendemain, après messes et matines, le sage empereur rassemble ses barons à cette fin de savoir d'eux comment leur plaît le discours de l'envoyé du roi de Saragosse.

Naymes, chevalier de grand renom et des plus avisés, se lève :

« Sire, vous avez battu vos ennemis partout où ils ont accepté le combat; de leurs forteresses, il ne reste pas une pierre. Leurs villes sont brûlées, leurs troupes ont reçu la mort ou le baptême. Vous avez élevé la croix partout où elle avait été renversée; que pouvez-vous désirer de plus? On vous offre la rançon d'un royaume dont vous gardez la suzeraineté, un peuple de mécréants vous demande le salut et vous offre des otages pour garantie, ce serait pécher que de continuer une guerre désormais sans but. Tel est mon sentiment. »

CHARLEMAGNE PENDANT CE DISCOURS FRONCE LE SOURCIL.

Roland ne fut pas long à se lever après ce discours.

« Est-ce bien vous, Naymes, que j'entends là, et pouvez-vous donner de tels avis! Marsille est fort votre ennemi, Sire, et vous ne l'avez pas traité de façon à lui faire venir les baisers aux lèvres. Ne tournez pas le dos à l'Espagne avant que votre tâche soit achevée; nous sommes ici plus qu'il n'en faut pour la parfaire. Renvoyez à leurs foyers ces guerriers las avant d'avoir vaincu, et je vous jure qu'avec ceux qui resteront vous irez planter la croix en vue de l'Afrique, si tel est votre bon plaisir. Comment pouvez-vous avoir foi dans la parole des païens? Avez-vous donc oublié déjà le sort que Marsille fit subir à deux de vos comtes, Basan et Basille? Ils portaient votre parole au roi de Saragosse, et ils furent décapités sur la montagne de Hautille. C'est votre honneur, Sire, qui est tombé ce jour-là sous le couteau des infidèles. Le laisserez-vous fouler aux pieds parce qu'il sourit à quelques chevaliers prudents de

quitter la partie? Fuyez! mais dussé-je demeurer seul ici, j'y resterai, m'efforçant de rendre ma mort si glorieuse qu'elle vous fasse envie à tous. »

Charlemagne pendant ce discours fronce le sourcil et tourmente sa moustache. Ce voyant, Ganelon se lève à son tour :

« Que voilà bien le langage de l'orgueil! Je me demandais, en l'écoutant, si nous vivions sous le règne de Roland ou celui de Charlemagne. Voilà qui est bientôt dit et qui sonne à merveille comme toutes choses creuses. On nous engage à fuir!... Est-ce donc dans nos habitudes, et ne semble-t-il pas que ce Roland ait pris l'Espagne pendant que nous le suivions de loin? Sire, pardonnez à mon indignation, mais je ne puis m'empêcher de parler franc. Ne prenez conseil que de vous-même et vous vous en trouverez bien. »

Alors Charlemagne demande à ses barons lequel d'entre eux il convient d'envoyer au roi Marsille. Tous se lèvent et s'offrent à partir. Roland insiste plus que tous les autres.

« C'est assez me rompre la tête, mon neveu, dit l'empereur. Je ne vous enverrai certes pas remplir une mission que vous désapprouviez tout à l'heure. Mon compère Gane portera notre volonté au roi de Saragosse; c'est à lui que je destine le bâton et le gant.

— C'est choisir sagement en effet, dit Roland en éclatant de rire. Vous ne trouverez nulle part un envoyé plus prudent.

— Assez, mon neveu. Par ma barbe! vous commencez à m'irriter. Asseyez-vous, et attendez pour parler que je vous l'ordonne.

— Sire, dit Ganelon, d'un tel voyage on ne revient guère. Je vous confie Baudouin, mon fils, qui sera un jour un brave chevalier. »

Charlemagne lui tend le gant; le comte de Mayence le laisse tomber à terre.

« Ceci est de mauvais présage, disent les Français en se regardant; Roland pourrait bien avoir raison.

— Seigneurs, vous aurez avant peu de mes nouvelles, » ajoute Gane avec un méchant sourire.

Puis, muni du bâton et de la lettre, il se dispose à partir.

❧❧❧ Ganelon et Blancandrin, suivis de l'escorte sarrasine, ont voyagé côte à côte pendant trois jours. Le mécréant est trop habile pour n'avoir pas deviné dès le premier instant la haine du comte de Mayence pour Roland, et il s'en est fort réjoui. Écoutez-les deviser entre eux de choses de guerre :

« D'où vient, dit Blancandrin, qn'au lieu de rechercher notre alliance, votre empereur nous a fait si rude guerre?

— C'est Roland qui l'y a toujours poussé. Sans lui, il y a longtemps que nous serions de retour en France. »

On arrive au camp de Marsille. Quinze mille Sarrasins entourent le roi de Saragosse; mais pas un ne tinte une parole, de peur de perdre une syllabe de ce qui va se dire.

« Que Mahom et Apollon vous sauvent, cher Sire. Nous avons accompli votre message, et je vous conduis un des plus nobles barons de la cour de France qui décidera avec vous de la paix ou de la guerre.

— Je suis prêt à l'entendre. »

Marsille et Ganelon sont demeurés enfermés pendant deux heures, deux heures qui pré-

parent des siècles de regrets. La tente est ouverte de nouveau, et le roi de Saragosse en sort, appuyé sur le bras de l'envoyé du roi des Francs. Il n'en eût pas été de même si Roland fût venu au lieu et place du comte de Mayence.

« Seigneurs, dit Marsille aux preux qui l'entourent, saluez le sauveur de l'Espagne. Ce baron, quoique chrétien, est fort de nos amis, et j'entends qu'il soit traité comme tel. »



MARSILLE ET GANELON SONT DEMEURÉS ENSEMBLE PENDANT DEUX HEURES.

Un païen s'avance, tire son épée du fourreau et la présente à Ganelon :

« Cet arme est la meilleure du monde, dit-il. La poignée est estimée mille besants pour le moins, et cependant la lame vaut plus encore ; accepte-la. Puisse-t-elle te servir heureusement contre Roland !

— J'y tâcherai, » dit simplement le comte de Mayence. Le traître et le païen s'embrassent sur la bouche.

La reine passe ; Marsille l'arrête, la fait descendre de son palanquin et lui dit :

« Voici notre meilleur ami ; vous lui devrez de rester sous le ciel de l'Espagne que vous aimez tant. Embrassez-le pour l'amour de nous tous.

— De grand cœur, dit la sultane. Je veux aussi, seigneur Ganelon, que vous portiez à votre femme ces bracelets qui sont les plus beaux que je possède. L'apostole ni l'empereur n'ont à Rome ni à Aix-la-Chapelle rien de pareil en leurs trésors. »

Chacun à l'envi entoure le comte de Mayence et lui offre ce qu'il a de plus précieux.

Le même soir, voilà Gane qui retourne au camp escorté de présents et d'otages pour l'empereur.



Trois jours après, au plus petit de l'aube, Ganelon et son escorte arrivent aux quartiers de Charles.

« Vous voilà, dit l'empereur ; avez-vous fait bonne ambassade ?

— Sire, vous n'avez plus que faire ici. Le brave roi Marsille est désormais votre homme-lige, et voici les trésors qu'il vous envoie en attendant mieux ; là aussi sont des otages, au nombre de trente, choisis par moi et tous de la meilleure lignée. Dans un mois le roi païen vous aura rejoint à la cour de France et il y aura reçu le baptême avec ses barons et ses preux.

— Vous ne pouviez m'apporter plus heureuses nouvelles, et je me réjouis fort du choix que j'ai fait de vous. Avant peu vous aurez lieu de vous réjouir aussi. »

Ayant reçu congé, Gane s'éloigne avec Pinabel, son neveu, auquel il désire apprendre la vérité. Voilà que Mitaine les a précédés dans une écurie vers laquelle le traître se dirigeait. L'enfant, qui sait la haine que le comte de Mayence porte à son ami Roland, est curieuse de l'entendre jaser à cœur ouvert. Elle escalade la mangeoire et se cache dans le foin du râtelier. Voici ce que le nouveau Judas disait, lorsqu'il s'approcha de son cheval :

« Marsille, qui m'avait assez malmené le matin, me fit le soir des excuses et me donna en gage de réparation des fourrures de martre d'une grande valeur. Je lui fis comprendre

le triste sort qui l'attendait, et lui assurai que, seul, Roland mettait obstacle à notre retour en France. — N'espérez aucune merci du vivant de Roland, ai-je ajouté. — Par quels moyens peut-on l'occire ? — De ceci je me charge, si vous m'y voulez aider. — Que faut-il faire pour cela ? — Sire, voici ce que j'ai imaginé. Avant peu nous serons en route pour France. Le poste le plus dangereux est à l'arrière-garde, Roland le réclamera. Quand il sera dans les défilés de Roncevaux, entouré de la fleur de notre chevalerie, vingt mille Navarrais et Gascons, postés par moi, feront pleuvoir les quartiers de roche. Profitez de la surprise générale, et, avec deux cent mille hommes, attaquez par derrière. Je ne vous garantis pas la vie des vôtres, mais qu'un combat succède à l'autre, et assurément Roland perdra la vie à ce jeu. — C'est bien parler, me dit le roi, cet avis te vaudra dix mulets chargés de fins besants d'or, et je te servirai pareille rente tout le temps de ta vie. »



GANE ET PINABEL JASENT A CŒUR OUVERT.

Ce récit achevé, Pinabel remarque que le cheval de Ganelon, bien qu'ayant fait longue route, souffle sur le râtelier sans toucher aux herbes. Voulant s'assurer que rien ne peut empêcher la bête de manger, il prend une fourche et l'enfonce dans le foin. Une des dents traverse la cuisse de Mitaine. L'enfant demeure muette, ne voulant pas perdre par un cri le profit de ce qu'elle vient d'entendre.

« Il n'y a rien, dit Pinabel.

— Que vouliez-vous qu'il y eût? Ne savez-vous donc pas que le bon cheval mange peu le matin? Ce n'est pas sans raison que le Sarrasin dit : « La nourriture du matin s'en va « au fumier, celle du soir passe à la croupe. »

Et tous les deux sortent de l'écurie.

Mitaine a grand mal à regagner la tente de Miton. Elle frotte sa blessure avec un baume célèbre encore en usage, le fameux *baume Miton-Mitaine*, et, le soir, elle peut se rendre auprès de Roland.

⁂ Le comte du Mans écoute le récit de son écuyer.

« C'est une heureuse nouvelle que tu m'apportes, petite, et je vais trouver là, Dieu aidant, l'occasion d'en finir avec ce Ganelon-Iscariote.

— Quoi ! dit Mitaine surprise, vous ne changerez pas de route ?

— Retiens ceci : Celui qui trouve un reptile sur son chemin a deux partis à prendre : se détourner et poursuivre, mais c'est laisser un ennemi derrière soi ; marcher au monstre et l'écraser ; voilà le plus sûr. Il y a bien encore la fuite, mais qui y songe ? Je n'aurai garde de négliger la fortune qui m'est offerte. Jure-moi le silence sur tout ceci ! »

⁂ Les trompettes sarrasines retentissent au camp de Marsille; les païens se sont embusqués sur le passage des Français. Ils les attendent à l'aube nouvelle.

Les clairons sonnent au camp de Charlemagne; l'heure du départ est venue. L'empereur chevauche fièrement au milieu de ses preux.

« Qui conduira l'arrière-garde aux défilés de Cisaire ? demande-t-il à ses barons.

— Le comte Roland, Sire, hasarde Ganelon. Puisqu'il est le plus brave, n'est-ce pas à lui que revient le danger ?

— Une vilaine pensée guide vos paroles, comte de Mayence.

— Le compère a raison, Sire, riposte Roland ; c'est mon droit, et je le réclame.

— Soit ! dit l'empereur. Mes pairs t'accompagneront et vingt-cinq mille chevaliers aussi. »

Et Gane de se dire à part lui : « Les païens auront chaude journée ! »

✤✤✤ Les Sarrasins sont à l'affût dans les bois, à l'entrée des défilés ; les Navarrais et les Gascons (honte à jamais sur eux !) sont embusqués sur les hauteurs, prêts à faire rouler la mort sur leurs frères chrétiens. L'avant-garde se présente. Vingt mille hommes la composent ; Ogier de Danemark la commande. — Ce n'est pas à eux qu'on en veut ; ils passent. — Charlemagne vient ensuite ; Ganelon ne le quitte pas. Pendant six heures défilent les armées, les chariots le butin. Il y a là bien des richesses, mais qui donc oserait y toucher ? Ils passent. Enfin arrive l'arrière-garde que commande Roland. Alors les païens s'ébranlent, les Gascons se préparent, la grande tuerie va commencer.

✤✤✤ Marsille est à cheval à la tête de son ost ; Buriabel, roi d'Alexandrie, vient fanfaronner devant lui :

« Seigneur, je t'ai donné trente mille hommes bien équipés ; je n'ai pas épargné ma vie à ton service ; pour prix de cela, je te demande l'honneur du coup de Roland. Si je le rencontre, c'est un homme mort.

— Vous oubliez, ce me semble, que je serai là aussi, reprend avec hauteur le roi de Saragosse. Je n'ai pas pour habitude de céder un coup dangereux. Roland m'appartient donc. Vous avez tous assez à faire avec le reste. »

Les voilà partis, armés pour le mieux et chevauchant serrés.

✤✤✤ Les Français entrent dans le défilé. Roland les arrête et prend la parole.

« Compagnons, nous allons avoir rude journée. Bien peu d'entre nous reverront leur douce France ; Ganelon le traître nous a mis en ce mauvais point. Nous sommes tous vendus par lui aux Sarrasins. Dans quelques instants ces rochers vont s'ébranler et vous entendrez retentir les nacaires païennes ; cent mille hommes fondront sur nous. On ignore que nous sommes prévenus et le bruit de nos fanfares doit servir de signal. Que ceux qui redoutent la rescousse partent donc, et rejoignent le gros de l'armée ; que ceux qui veulent des blessures plus affreuses que la mort, que ceux-là seuls, qui sont prêts à faire le sacrifice de leur vie pour se venger de Ganelon, demeurent avec moi. »

Il ne sortit pas un chevalier des rangs.

« Si l'un de nous en réchappe, ajoute Olivier, sa vie sera vouée à l'extermination de Gane et de sa race. Pour ma part, je le jure ici ! »

Tout le monde fait le même serment. Roland entend derrière lui une voix plus aiguë que les autres crier :

« Par la châsse saint Landri ! mort au comte de Mayence ! »

Il se retourne et aperçoit Mitaine.



IL NE SORTIT PAS UN CHEVALIER DES RANGS.

« Ah çà! malheureuse enfant, qu'es-tu venue faire ici? Tu savais bien pourtant le sort qui t'attendait. Est-ce la place des nourrissons?

— Vous avez tort de faire fi de moi, monseigneur. Vous en aurez peut-être regret avant le départ du soleil. »

⁂ Mitaine est au plus haut d'un pin; elle regarde de toutes parts et découvre facilement l'ennemi. Le soleil brille tant et plus, et fait reluire hauberts, heaumes, lances et gonfanons; le bruit des clairons arrive même à son oreille.

« Du côté d'Espagne viennent les mécréants. Ils sont si nombreux qu'on a peine à comprendre qu'il en puisse rester assez pour la garde des villes. Si l'on devait avoir affaire à pareille armée chrétienne, ce serait à douter de vivre une heure de plus; mais ce sont des païens, et Dieu ne nous fera pas défaut.

— S'il en est ainsi, dit Olivier, Roland, mon camarade, embouchez donc votre oliphant. Charlemagne n'est pas loin encore; en l'entendant, il reviendra sur ses pas nous porter aide.

— C'est l'épée et non le cor qui doit nous tirer d'ici. La route est libre et vous pouvez partir si la tâche vous semble trop rude.

— Compagnon, croyez-moi; dans quelques instants il sera trop tard. Sonnez votre oliphant.

— C'est un vilain conseil que vous me donnez là. Il ne sera jamais conté que Roland a lâché Durandal et corné pour des païens.

— Soit, dit Olivier, ce n'est point le cas de batailler entre nous. »

⁂ Roland avise Gautier de Luz, et lui dit :

« Descends de cheval et que deux mille des nôtres fassent de même; tu les commanderas. Gravis cette montagne et surprends ces Gascons maudits dans leur repaire, avant que nous passions dans le défilé. Massacre-les sans réserve comme des chiens qu'ils sont, puis, ceci fait, sonne du cor. Nous attirerons les païens à notre pourchasse, et quand je t'en donnerai le signal, fais rouler sur les hordes sarrasines les rochers qui devaient nous donner la mort.

— Bien pensé! dit Hoël de Nantes. Voilà qui s'égaye. Pour rien dans le monde je ne céderais ma place ici. »

Deux mille hommes mettent pied à terre; à leur tête marche Gautier de Luz, et l'escalade commence. Mitaine, plus agile, plus légère, a pris les devants pour reconnaître le terrain. Roland les suit des yeux. Bientôt ils disparaissent dans les rochers.

Au bout d'une demi-heure qui paraît bien longue, je vous assure, on entend une grande clameur; et voilà que les masses navarraises et gasconnes apparaissent en désordre sur les cimes; elles ont l'épée aux reins, et ce qui n'a pas été massacré sur place roule jusque dans le ravin. Là s'amasse un obstacle de chair humaine presque infranchissable; pas un buisson qui n'en ait sa part. Puis on entend le cor qui annonce que la place est prise. Roland suivi de quelques milliers de chevaliers court au-devant des Sarrasins.

⁂ « Qu'est-ce là? dit Marsille en voyant les chrétiens sortir du défilé. M'est avis que voilà des gens qui hésitent à s'engager dans le passage; nous saurons bien les y forcer. Leur fosse est creusée là, ils y coucheront cette nuit, pas ailleurs. »

Trente mille cavaliers piquent des deux et sentent leur ardeur redoubler en voyant les Français tourner bride.

« Que nous disait-on du courage de ces gens? dit Aelroth, le neveu de Marsille. C'est plus une chasse qu'une bataille jusqu'ici; nous n'avions que faire d'être si nombreux.

— Tes paroles sont jeunes de sens, dit Turgis de Toulouse. Prie le ciel qu'il laisse mûrir ta cervelle assez pour en comprendre l'imprudence. »

Les Sarrasins s'engagent dans le défilé, à la poursuite des Français; ceux-ci ont franchi tous les obstacles, mais leurs ennemis s'arrêtent étonnés devant cette montagne humaine qui leur barre le passage. Roland profite de leur hésitation et donne le signal convenu. Gautier de Luz l'a entendu, et de toutes les hauteurs se détachent d'énormes blocs de rochers qui écrasent chevaux et cavaliers, morts, vivants et blessés, Sarrasins, Gascons et Navarrais. Le passage est fermé à jamais.

« En vérité, dit Roland, Ganelon avait bien imaginé ce piège! Mais on ne peut tout prévoir en ce monde, et le gibier a pris le chasseur. »

⁂ Les païens qui reviennent auprès du roi de Saragosse ne sont plus que huit mille; et je compte les blessés qui ont pu échapper au massacre. Les bannières sont sur la route, avec les armes que l'on a jetées pour fuir plus aisément.

« Est-ce là ce qu'on nous a promis? s'écrient les vaincus en menaçant Marsille. Nous venons de tomber dans un piège que Ganelon nous a tendu. Ah! lâche Roland! traître comte de Mayence, couard empereur; vous vous entendiez, larrons! Par Mahom! il sera parlé de notre vengeance. »

Cent mille cavaliers piquent des deux et prennent un nouveau chemin qui leur permettra de couper toute retraite aux Français.

Pendant ce temps, Mitaine et Gautier de Luz sont redescendus auprès de Roland.

⁂ L'archevêque Turpin a poussé son cheval sur un tertre, les vingt mille preux sont agenouillés à ses pieds.

« Compagnons, appliquez-vous à bien mourir, leur dit-il ; c'est au ciel que coucheront ce soir les braves qui ne s'épargneront pas. Chacune de vos fautes passées sera rachetée par un coup d'estoc ou de pointe. De ce moment je vous absous. »

Puis il les bénit, et tous se relèvent plus légers. Alors on entend le galop pesant des chevaux ennemis, et les deux partis ne tardent pas à se rencontrer. Les lances se croisent, la terre se couvre de debris, la mort a déjà fait ample moisson. Des chevaux sans cavaliers courent affolés de tous côtés; les blessés poussent des hurlements effroyables. Partout on échange la mort. En tête des païens chevauche Aelroth, le neveu de Marsille :

« Par Apollon! Charlemagne est donc en enfance, qu'il a confié à Roland la garde dernière de ses osts? »

Le comte du Mans l'a entendu et, sans répondre, il se jette sur lui la lance en arrêt. Quel coup, mon Dieu!... et qui y eût résisté?

Le comte brise l'écu du neveu du roi de Saragosse, lui partage en deux la poitrine, lui démonte l'échine et le cloue sur le sol.

Fauseron, un frère du roi Marsille, voit Miton et lui crie :

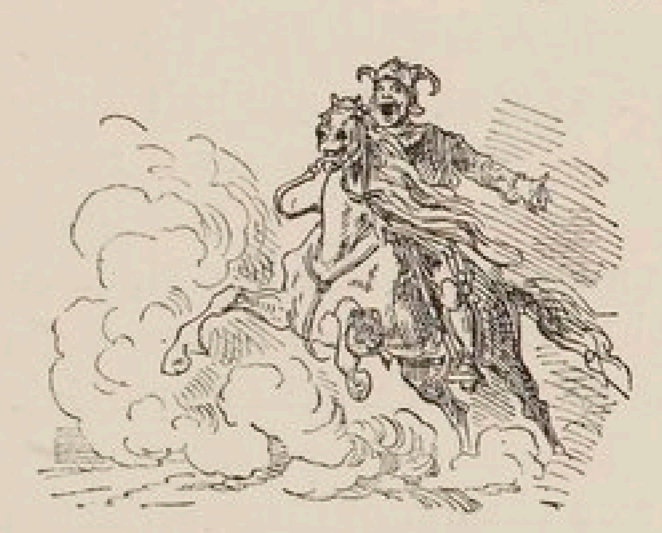
« Il est donc bien jaloux de la gloire de ses pairs, votre empereur Charlemagne, qu'il les envoie à la boucherie ? »

Miton s'élance sur lui l'épée haute et lui fait trois blessures épouvantables. Par la moindre des ouvertures une perdrix passerait à l'aise.

« Tu as menti, félon ! s'écrie le père de Mitaine. Notre Charles est le preux des preux, et quiconque en doute mourra de la mort des chiens, qui est ton lot. »

Anséis pique son cheval sur Turgis de Toulouse et enfonce son épieu dans le corps du mécréant. La banderole entre blanche dans la blessure et en ressort rougie.

Je n'en finirais pas si je vous disais les coups merveilleux qui s'échangent. A la deuxième heure, la lance de Roland se brise. Il tire Durandal et se précipite dans la mêlée, picorant les têtes de la pointe de l'épée, comme un ramier les grains de mil du bout du bec. La bataille redouble de furie ; les Français font des miracles, mais les Sarrasins ne se lassent pas de mourir. Trente mille païens ne sont pas plutôt à terre que trente mille autres viennent se faire tuer. Le fer s'use à frapper, avant que la force des preux s'épuise. Que de chrétiens ont reçu le martyre ! Ils sont là, foulés aux pieds des chevaux, et leurs mères, leurs épouses, leurs sœurs, les attendent peut-être en chantant. Un moment vient cependant où il n'y a plus rien à tuer ; de cent mille païens il n'en reste pas deux.



ROLAND PIQUE VEILLANTIF DE L'ÉPERON.

« Mont-joie la Royale ! » crie-t-on de toute part. Mais voilà que le roi Marsille arrive avec sa grande ost ; on n'a eu affaire encore qu'à l'avant-garde.

« Compagnons, dit Turpin en montrant les Sarrasins du bout de sa massue, voilà notre agonie qui vient à nous. Faisons-lui politesse ; nous serons plus vite en paradis. »

Et il part aussi rapidement que s'il eût enfourché quelque hirondelle.

« Ah ! le faux ami qui me devance ! crie Roland en piquant Veillantif de l'éperon. Évêque !... ne mourez pas sans moi ! »

La mêlée devient furieuse ; Turpin avise Abyme, le plus mécréant des païens :

« Quel Dieu sers-tu ? lui dit-il.

— Aucun ne daigne, » répond l'hérétique.

Là-dessus Turpin broche trois coups de masse qui égrènent sur le chemin les améthystes, les topazes et les escarboucles dont est couvert l'écu du maudit. Au quatrième horion Abyme entre en enfer. Climborin abat Angelier de Gascogne, mais il n'est vainqueur que dix secondes. Miton l'a vu, baisse sa lance et lui traverse le gosier.

« Voilà un chien qui n'aboiera pas sa victoire ! » Et il poursuit.

Olivier ne s'est guère reposé pendant ce temps. Il s'en va de droite et de gauche, promenant Hauteclaire dans les rangs ennemis et fauchant comme gerbes les Sarrasins. Son écusson est d'or chargé d'une croix de gueule au bâton péri en bande de sinople.

« Voilà une méchante enseigne, dit Valdabron en frappant la croix de sa lance.

— Pourtant tu la salueras, » répond le frère de la belle Aude ; et, d'un coup de revers, il décapite le païen.

Le duc Sanche est tué ; c'est Maucuidant qui a porté ce coup. Gérin et Anséis, Béranger

et Guy de Saint-Antoine ont déjà eu même sort. Mais Roland court sus au Sarrasin. Du pommeau de Durandal il lui casse le visage et le jette mort à bas de son cheval; on ne le reconnaîtra plus.

« C'est douleur vraiment de ne pouvoir tuer qu'une fois qui a causé tant de deuils. »

Alors le preux se dresse sur ses étriers et regarde autour de lui. Quel spectacle, Dieu puissant! Il reste en tout soixante Français de vingt mille qu'ils sont venus.

« Par mon salut! dit Roland, je mourrais plus tranquille si j'emmenais Marsille au tombeau; mais comment le découvrir dans cette mêlée? »

Mitaine a entendu le comte du Mans.

« Je vous le montrerai, moi, si vous voulez me suivre. »

Et l'enfant commence à enlever son armure pièce à pièce. Roland la prend par le bras et l'arrête :

« Quelle preuve de folie nous donnes-tu là?

— Vous prenez sagesse pour folie, monseigneur. Croyez-vous que je serais bien reçue avec vos couleurs? Ma mère me grondait quand je maltraitais mes hardes; on pourrait bien me les trouer tout à l'heure.

— Et tu crois que je vais te laisser tuer?

— Il serait plaisant que nous fissions les difficiles! Ne sommes-nous pas là pour mourir? »

Mitaine s'échappe des mains de Roland et grimpe sur un cheval sarrasin abandonné auquel elle rend la main. Elle est nue jusqu'à la ceinture, ses cheveux flottent sur ses épaules. On dirait l'ange de la jeunesse. Devant tant de courage la mort s'écarte avec respect.

« Viens donc me chercher, couard de Croque-Mitaine; je suis ici bien gardée de toi! »

Roland la suit et des larmes lui viennent aux yeux.

« Mon Dieu, que vous diront de moi tous ces morts? Oserai-je bien me montrer en paradis, ce soir? »

Mitaine a vu le roi de Saragosse et court droit à lui sans plus regarder autour d'elle. Miton, entraîné trop avant par son audace, est, de ce côté, cerné par les païens. Il frappe au hasard sans se soucier du but, croyant ne meurtrir que de la chair païenne. Mitaine approche (double malheur!); du bout de l'épée, son père lui trace sur le dos une écharpe de sang. L'enfant se retourne; tous deux se reconnaissent :

« C'est vous, mon père! Le coup est bon, mais c'est du bien perdu! »

Miton, foudroyé par cette vision, néglige de se défendre.... Pauvre Mita! te voilà veuve.

Mitaine est près de Marsille. Elle s'approche de lui, se dresse sur ses étriers pour être sûre que Roland la verra, et frappant du poing la figure du païen....

« Le voilà le roi de Saragosse!... crie-t-elle de sa voix la plus forte. Mont-joie pour Charlemagne!... »

Elle n'en peut pas dire plus long. Marganice, roi de Carthage, un oncle au roi Marsille, lui a porté dans la poitrine un coup qui n'avait pas besoin d'être si vigoureux. La petite roule sans connaissance sous les pieds des chevaux, le sang aux lèvres et aux narines.

⁂ Roland a vu cela et la rage le prend de plus belle. Il aborde Olivier et lui dit :

« Mon compagnon, ne serait-ce pas votre goût d'aller occire ce Marsille qui fanfaronne là-bas?

— Cela se peut faire, » répond le preux.

Et les voilà partis. Quelques Français les suivent qui restent en chemin, savoir : Beuve, sire de Beaune et de Dijon, une grande perte pour Charlemagne; Yve et Yvoire; Gérard de Roussillon aussi. Roland et Olivier ont pénétré au plus avant des rangs païens; ils sont enfin à quelques pas du roi de Saragosse.

« C'est donc toi qu'on appelle le roi Marsille? crie Roland.

— C'est un nom que les Francs n'oublieront pas.

— Eh bien! moi je me nomme Roland; si tu ne me connaissais pas d'aventure, tu me connaîtras de ce jour! »

Et il tranche la main droite que le roi levait pour le frapper. Lors les Sarrasins de crier : « Mahomet, sauve-nous! »

Et de fuir comme les passereaux devant l'aigle. S'ils ont trouvé des jambes pour venir, ils ont trouvé des ailes pour s'en aller.

Il ne reste plus sur le champ que mille Éthiopiens : la gent de Marganice; ils sont à distance et n'avancent qu'en hésitant.

Roland alors embouche son oliphant et sonne une note puissante qui, d'échos en échos, va porter l'éveil à vingt lieues de là.

« Que faites-vous donc? dit Olivier. Avez-vous perdu toute vergogne, et ne craignez-vous plus de corner pour des païens?

— Compagnon, voilà de dures paroles.

— A quoi bon déranger Charlemagne pour si peu? Nous sommes trois maintenant. Que n'avez-vous eu moins de vaillance, nous ne léguerions pas cette défaite à notre pays. Si c'est pour moi que vous cornez, n'en prenez peine, je n'ai que faire de vivre après ceci. Est-ce pour Turpin? Notre compagnon est debout par miracle et il aura passé avant que l'on arrive. Si vous appelez, c'est pour vous, et, par le vrai Dieu! je vous trouverais osé de regarder notre Charles en face.

— En vérité, interrompt Turpin, vous avez mieux à faire que de vous quereller. Sonnez du cor, Roland, non pour nous, mais pour l'honneur de la France. Revanche sera prise et nous reposerons en terre bénite. Sonnez du cor, Roland. »

Le comte du Mans reprend son oliphant, souffle de telle force que ses tempes en sont fêlées. Les veines de son cou se déchirent et le sang lui rougit les lèvres.

❧❧❧ L'empereur arrête son cheval.

« N'avez-vous pas entendu comme moi le cor de Roland? »

Le comte de Mayence a tressailli; cependant il répond :

« C'est quelque pâtre perdu qui rassemble ses chèvres.

— Me croyez-vous donc tombé en enfance, que je prenne un cor pour un flûtiau? C'est le cor de Roland à n'en point douter.

— Vous savez, Sire, qu'il corne pour un rien. Peut-être il chasse quelque bête fauve sur son chemin.

— Sauf votre avis, Sire, ce cor a la voix triste. dit Naymes de Bavière, et vous devez bien à vos pairs d'aller voir un peu ce qui leur advient.

— Vous avez raison, compère, il nous faut tourner bride. Ganelon, vous resterez ici. »



AYANT DONNÉ TOUT SON SANG, IL NE LUI RESTE PLUS QUE DES LARMES.

L'empereur demande Besgue, son maître queux, et lui confie la garde du comte de Mayence.

« C'est aux souillards de ta cuisine à me garder ce félon. As-tu quelque solide lien pour le mettre à la gêne?

— J'ai, Sire, les cordes à pourceaux; celles qui me servent quand je les saigne.

— C'est bien ce qui convient. Maintenant, mes compagnons, au plus vite! »

Et Gane en riant :

« Vous n'avez que faire de vous tant hâter; Roland tinte après messe dite.

— Soit, renégat, dit l'empereur, nous arriverons pour vêpres et tant pis pour les païens. »

*** Dans les plaines de Roncevaux, Roland seul est debout. Aux cris, aux menaces, aux hurlements a succédé un silence cent fois plus terrible. Effrayés de leur triomphe, les Sarrasins ont pris la fuite; leur besogne est terminée, voici les vautours qui les remplacent. Parasites insatiables du roi de Saragosse, ces nouveaux venus ont rarement le temps de s'essuyer le bec entre deux repas.

Roland met pied à terre pour la première fois depuis vingt-quatre heures; le vaillant preux a peine à se soutenir. Debout, le front appuyé sur la selle de son cheval, il pleure comme un enfant. Ayant donné tout son sang, il ne lui reste plus que des larmes. Les blessures ne lui sont rien, c'est le désespoir qui le tue. Dans sa douleur, il s'agenouille et serre entre ses bras le corps d'Olivier; il l'étend sur le gazon, délasse son heaume, l'embrasse, le déshabille, le tourne en tous sens, ne pouvant se convaincre qu'il a perdu un tel compagnon. Il fait de même pour Turpin de Reims, pour Miton, pour Gautier de Luz; mais à quoi bon choyer ces corps inhabités? Les âmes sont au ciel en belle place.

Roland cependant relève la tête; il lui semble qu'une voix bien faible, bien douce, a prononcé son nom. Quelle joie, si quelqu'un vivait encore près de lui!

« Et moi, cher seigneur, ne me reconnaissez-vous pas? Venez par ici me dire adieu. »

Pâle et couchée sur le gazon, au milieu des morts, c'est la filleule de Charlemagne.

« Ah! le Seigneur soit loué, chère mignonne, en te voyant vivante il me semble que Dieu me sourit. Tu ne mourras pas, je ne veux pas avoir causé ta mort. Charles va venir. Il t'emportera vers notre tant douce France.

— Vous vous trompez, Roland. Plus jamais je ne verrai le puissant empereur et sa contrée. J'aurai bientôt rejoint mon père. Mais dites-moi, les Sarrasins sont loin d'ici?

— Ils ont fui du côté d'Espagne.

— Alors le champ reste à nous deux? Par la châsse saint Landri! je m'en vais plus heureuse que je ne l'aurais pensé. »

Roland s'est agenouillé; il a retiré un de ses grands éperons d'or pur et veut l'ajuster au talon de Mitaine.

« Tiens, cher petit héros, dit-il, nul plus que toi n'a mérité le rang de chevalier. »

Et il la chausse. Les deux pieds du page tiendraient à l'aise entre les deux dents de l'éperon. Folle de joie, l'enfant se redresse, jette ses bras autour du cou de Roland.

« Vite!... vite!... donnez-moi l'accolade, cher seigneur; je sens que je m'en vais mourir. »

Et, retombée sur le gazon, Mitaine fait un dernier effort, arrache deux brins d'herbe, les ajuste en croix, et, les baisant avec ferveur, les reçoit pour viatique.



PAUVRE ENFANT, TE VOILA VEUVE AVANT LA NOCE.

Roland est bien seul cette fois. Sentant les ombres de la mort l'envahir, il s'approche en tâtonnant de Veillantif.

« Viens, mon bon cheval de combat, ta bouche n'est pas faite pour la bride sarrasine, tes flancs ne sont pas faits pour l'éperon des païens. » Et Roland, ayant baisé son cheval aux naseaux, l'abat d'un coup de Durandal. « A toi maintenant, précieuse Durandal. Ta garde renferme une dent de saint Pierre et des cheveux de monsieur saint Denys; tu ne dois pas tomber, non plus, entre des mains infidèles. »

Roland rassemble toutes ses forces et frappe le granit d'un coup formidable. Le rocher se fend; l'épée reste intacte. Trois fois il recommence sans plus réussir. Il n'y voit plus, le froid le gagne. Près d'un pin il se couche, étendu sur sa dague infrangible, pour qu'il soit bien reconnu qu'il meurt en conquérant.

Roland venait de passer, quand Charlemagne arriva.

⌘⌘⌘ Vous pensez bien, mes enfants, que l'empereur fit payer cher aux Sarrasins le massacre de ses preux. Ce n'est qu'après avoir écrasé toute l'armée des maudits que Charles consent à mettre le pied à Roncevaux. Hélas ! cette tuerie de Sarrasins n'a pu rendre la vie à Roland ni à ses compagnons. Pauvre empereur ! Il arrache ses cheveux et sa barbe blanche ; puis, faisant mettre à part les corps du comte du Mans, de Turpin, d'Olivier, de Miton et de Mitaine, il les rapporte en France en grand honneur, dans des cercueils de marbre blanc.

Comme on approchait d'Aix-la-Chapelle, l'empereur vit venir à son encontre une longne, longue litanie de femmes éplorées, toutes vêtues de noir : c'était la belle Aude, soutenue par sa sœur Mita et suivie de ses trois cents femmes. Charlemagne, ému de pitié devant tant d'infortunes, mit respectueusement pied à terre, et pressant la belle Aude sur son cœur :

« Pauvre enfant, lui dit-il, te voilà veuve avant la noce. »

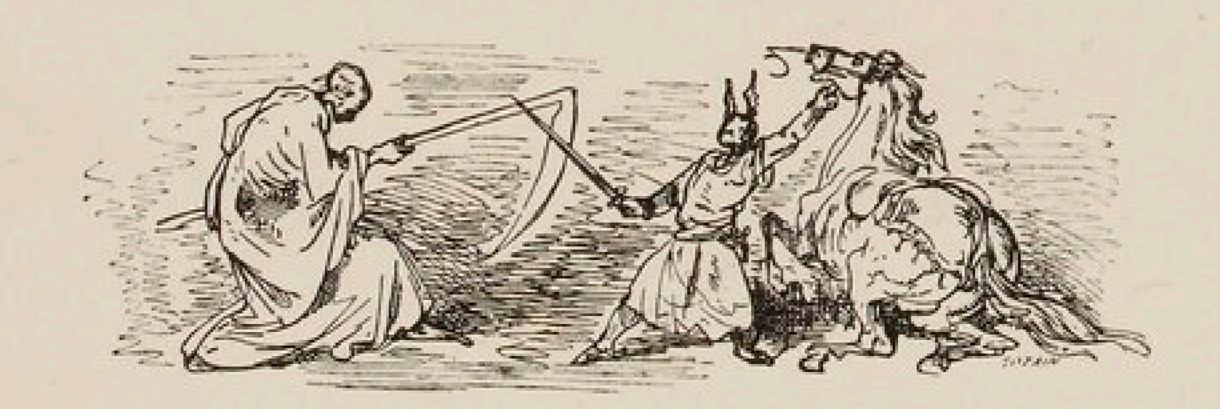
La belle Aude ouvrit la bouche pour répondre, mais elle n'en eut pas la force. L'empereur la sentant glisser dans ses bras se retourna :

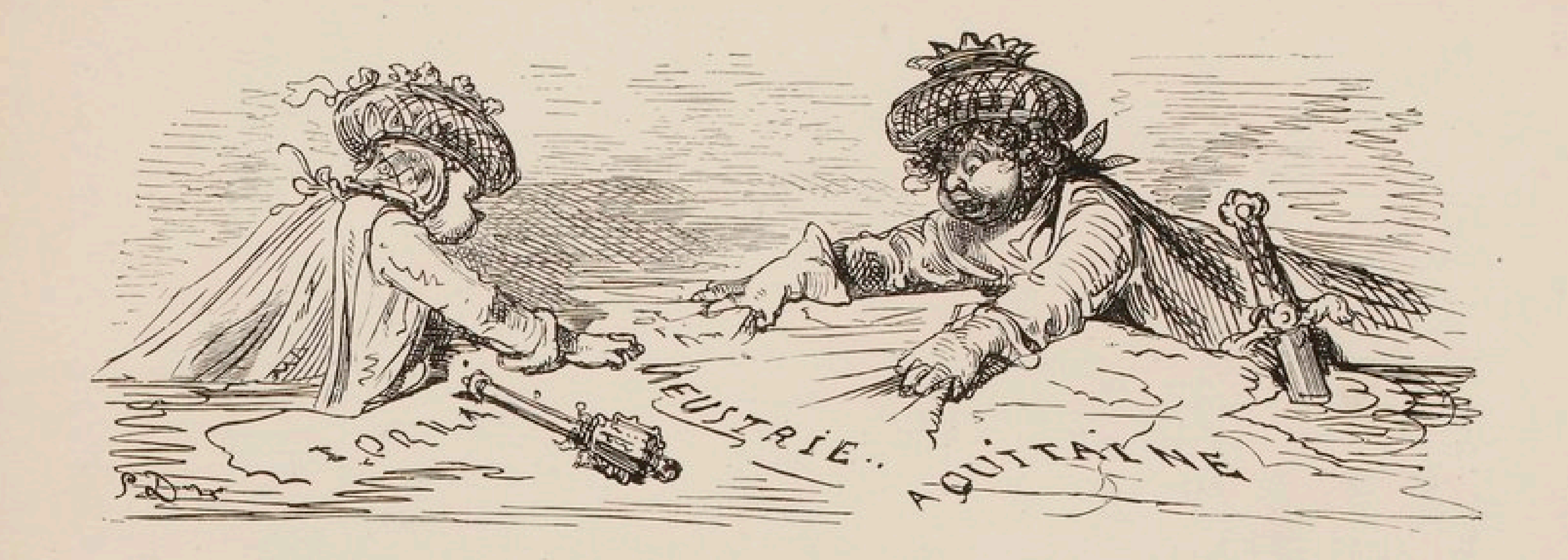
« Y a-t-il place pour deux dans le cercueil de Roland? »

⌘⌘⌘ Quelques jours après, furent célébrées en grande pompe les funérailles de la fiancée du comte du Mans. A la même heure, traîné sur une claie entre deux valets de bourreau, s'en allait au charnier le cadavre écartelé du traître Ganelon.

« Et Croque-Mitaine, vous ne nous en parlez pas? » allez-vous me dire.

Croque-Mitaine n'existe pas, mes enfants.





TABLE

PREMIÈRE PARTIE

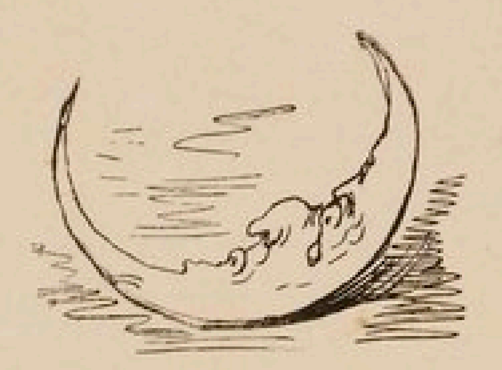
LA PASSE D'ARMES DE FRONSAC

DEUXIÈME PARTIE

LE PARADIS DE MAHOMET

TROISIÈME PARTIE

LE CHATEAU DE LA PEUR



9385-91. — Corbeil. Imprimerie Crété.

